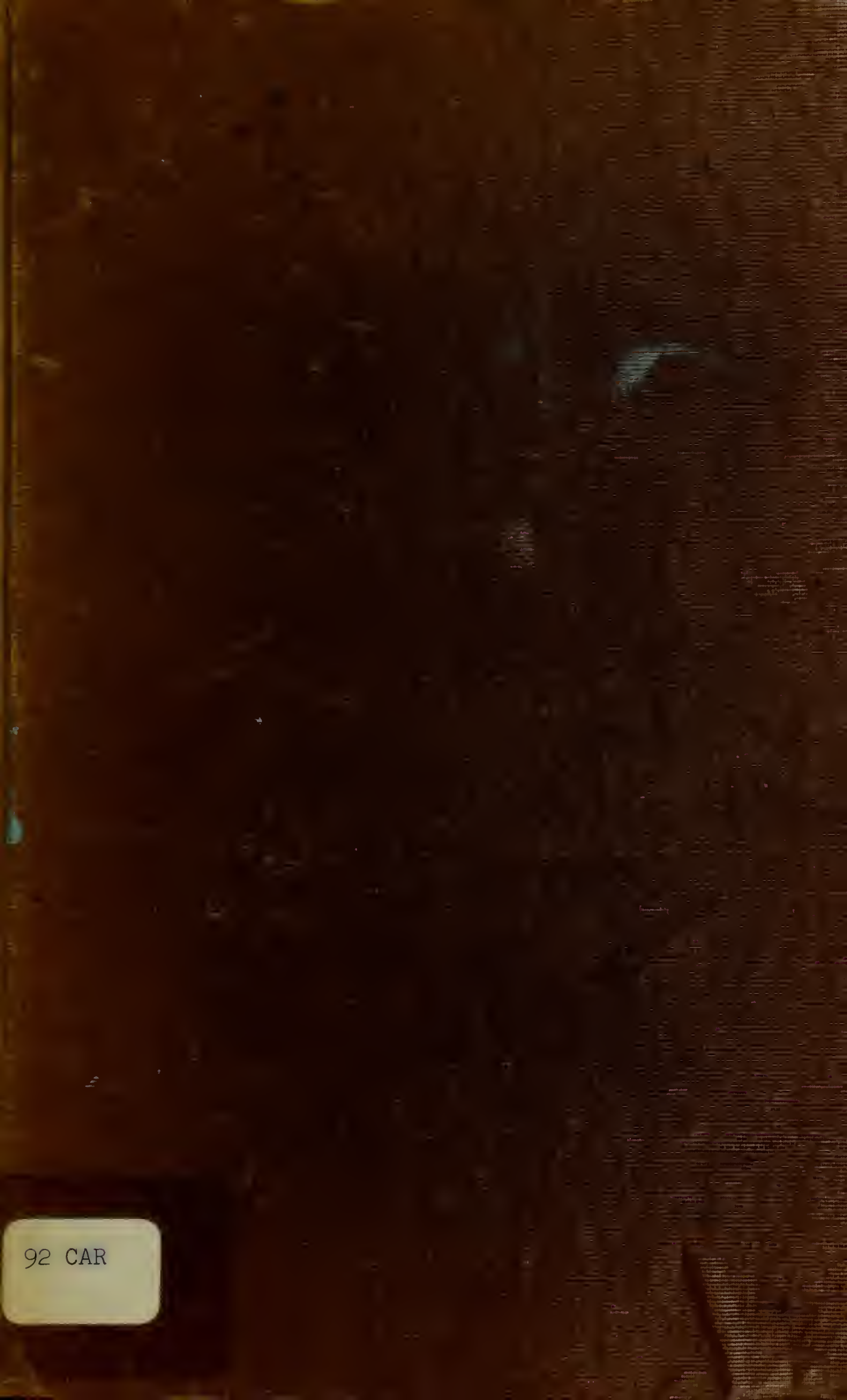

92 CAR

SL/24-1-b-12



INSCRIBED BY AUTHOR

A Madame

Schmeltzer

en témoignage de la
considération très-
distinguée de
l'auteur
Carlsbad
17 Sept. 1856



Le Docr. Jean de Carro
M.D.

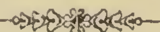
MÉMOIRES

DU

CHEVALIER JEAN DE CARRO,

docteur en médecine des Facultés d'Édimbourg, de Vienne et de Prague, praticien aux Eaux de Carlsbad, citoyen d'honneur de ladite ville, décoré de la *Croix d'or Impériale Autrichienne avec Couronne pour le Mérite Civil* et chevalier de l'Ordre Royal grec du *Sauveur;* membre honoraire de la Société Prussienne-Silésienne pour l'avancement de la culture nationale; membre correspondant de la Société Impériale des médecins de Vienne; membre effectif de la Société du Musée National de Bohême; membre du Comité permanent formé à Londres pour ériger un monument à Édouard Jenner, et membre correspondant de la Société Royale des Sciences en Bohême.

Longam vitam impendere vero.



CARLSBAD.

Imprimerie des Frères Franieck.

1855.

SL
92 CAR

Avant-Propos.

Presque tous les *Conversation's - Lexicons* m'ont fait l'honneur de me consacrer un article; mais j'ignore pourquoi l'un d'entre eux me fait naître à Milan, et non à Genève; tandis que jamais personne de ma famille n'a habité la Lombardie, et que de temps immémorial nous vivons sur les bords du Lac Léman. J'ignore également pourquoi un autre *Lexicon* me met au nombre des trépassés depuis 1840, sans daigner même nous dire quelle maladie m'a conduit à l'autre monde.

J'ai eu, par contre, deux respectables et fidèles biographes, dont je ferais encore plus d'éloges, s'ils en avaient été moins prodigues envers moi. J'avais quarantesix ans, lorsque le défunt baron Joseph de Hormayr, auteur du *Plutarque Autrichien*, historiographe de la Maison d'Autriche et directeur des Archives de Cour et d'État, me jugea digne d'une notice biographique, qu'il inséra dans son savant journal: *Archiv für Geographie, Historie, Staats- und Kriegskunst.* Vienne, 26 et 28 août 1816.

Mon second biographe, également exact, est M. le docteur Weitenweber, de Prague, médecin et littérateur distingué, maintenant secrétaire de la Société Royale des Sciences en Bohème. J'avais soixante et onze ans, lorsqu'il publia m'a biographie dans *Ost und West.* N. 9. 1841, à Prague.

En 1853, la ville de Carlsbad, qui me fait l'honneur de penser que *je n'y mourrai pas tout entier*, m'a prié de ne pas quitter ce bas monde sans déposer à la Bibliothèque de la Ville l'histoire de ma vie plus complète que celles qu'écrivirent mes deux biographes,

et d'y ajouter les faits et anecdotes que moi seul puis bien savoir. Je l'avais presque achevée, lorsque la Société Royale des Sciences en Bohème m'a fait l'honneur de m'élire *Membre Correspondant*, le 2 novembre 1853. Un de ses Statuts exige positivement de chaque élu, qu'il travaille à sa propre biographie, et qu'il la remette *cachetée* au secrétaire de ladite Société, s'il ne l'a pas déjà publiée de son vivant.

Ce sage réglement me confirme dans l'opinion de ceux qui prétendent que *si l'on vit mieux en Autriche, on meurt mieux en Bohème.*

Tels sont les motifs qui me font répondre à ce double appel de publier mes *Mémoires*, dans lesquels figurent nombre de personnages distingués de tout rang, de toute classe, de tout pays et des deux sexes.

Ma Biographie.

Je suis né le 8 août 1770 à Genève, où ma famille, dès le 15e siècle, a occupé les premiers emplois de cette République, fourni des officiers distingués aux Puissances étrangères, entre autres, à la Russie, et possédé de temps immémorial, jusqu'en 1792, un fief, près de Genève, dont nous tirons notre nom, savoir: le *Carre* ou le *Carro*, quelquefois écrit le *Quarre*, et *Quadruvium*, dans les anciens actes latins.

Voltaire, qui habita long-temps et illustra le village français de Ferney, voisin de Genève, disait, pour donner une idée de l'exiguité du territoire de la République, que si chaque Genevois lavait et faisait sécher sa chemise le même jour, il ne trouverait pas assez de terrain pour l'y étendre. Ce manque de longitude et de latitude n'a jamais empêché les grandes Puissances d'imiter les naturalistes, aux yeux desquels la violette et la fourmi sont tout aussi intéressantes que le chêne et l'éléphant, d'admettre le patriciat genevois dans tous les cas où il s'agit de faire des preuves de noblesse. Avant la Réformation, l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, alors stationné à Rhodes, reçut des chevaliers genevois. En 1804, lorsque je crus devoir me faire reconnaître par le tribunal des nobles (*Landrecht*) de la Basse-Autriche, je n'éprouvai aucune difficulté; non plus que de la Cour de Bavière, lorsque S. M. Louis I daigna conférer à ma fille Natalie le canonicat honoraire du noble chapître de Ste. Anne. Mes diplômes de l'empereur François II furent plutôt des actes de confirmation que de concession.

Prérogatives pontificales.

Je possède un document de famille d'un genre si original, que j'en parlerai ici, nullement pour m'en pavaner, mais pour donner en passant au lecteur une leçon d'histoire pontificale, qui ne se trouve pas aisément ailleurs.

En 1457, le Pape Caliste III créa *Comes Palacii Sacri Apostolici* un de mes ancêtres, *Franciscus de Quarro, domicellus Gebennensis* (noble Genevois) en lui conférant la prérogative de *nommer des Notaires publics et de légitimer des bâtards*, *même ceux qui étaient le fruit d'un inceste*. Quelles mœurs!

Je tiens assurément à honneur, quoique enfant de Calvin, de compter parmi mes ayeux l'homme qu'un Souverain-Pontife reconnut *joindre à son ancienne noblesse* (nobilitas et genus) *toutes les vertus dont la Clémence Divine orna jamais le même individu.* Je regrette seulement que les hautes fonctions que Caliste III conféra à François de Carro, ne soient pas descendues jusqu'à moi, qui, habitant un pays, où, selon nos plus authentiques Statistiques, on compte *un bâtard sur cinq enfants qui viennent au monde*, j'aurais pu être leur grand bienfaiteur et avoir parmi eux une clientelle exclusive, bien autrement avantageuse et facile que notre pratique thermale. J'aurais pu sans rivaux légitimer des bâtards de toutes classes, tandis que le nombre des membres de notre Faculté est illimité, sans parler des malades qui s'endoctrinent constamment les uns les autres.

Voulant m'éclairer sur l'origine, l'histoire et la fin de ces institutions dans le monde chrétien, et pensant que la voie la plus sûre et la plus naturelle pour y parvenir serait celle de la Nonciature Apostolique résidante à Vienne, je priai un de mes amis d'en parler au secrétaire de Mgr. le Nonce, qui répondit que leur chancellerie ne possédait pas le moindre document relatif aux *Comtes Palatins Apostoliques;* mais que, si je le désirais, il en écrirait à Rome. Peu désireux d'entrer en correspondance avec le Saint-Siège pour une chose de pure curiosité, je le fis très-humblement remercier. Mes autres démarches auprès de deux chancelleries épiscopales, n'ont abouti à rien. C'est hors de l'Eglise, de mon confrère et ami, le docteur Ryba, célèbre oculiste à Prague, aussi savant en histoire qu'en médecine, que je tiens la notice suivante:

(Traduite de l'allemand.)

„Je tiens de bonne source, m'écrit-il, que les Empereurs Romains avaient déjà des *comtes* de divers degrés, entre autres, les *Comites sacri Palatii;* que ce titre fut originairement attaché à de simples charges de cour, qui devinrent bientôt des dignités d'Etat, civiles et militaires. Un *Vicomte du Palais sacré* avait particulièrement la

fonction de *juge suprême* dans les affaires qui concernaient la cour impériale elle-même, ou qui lui étaient spécialement soumises."

„Ce fut sur la cour des Césars que se modela celle des empereurs d'Allemagne. Les autres cours souveraines, entre autres, celle des Papes, suivirent bientôt leur exemple. Pendant que la puissance et l'influence du Saint-Siége dans le moyen âge s'étendit sur presque toute l'Europe, qui lui était plus ou moins subordonnée, Rome avait aussi ses délégués aux cours de justice des États étrangers; en un mot, des juges plénipotentiaires *(Comites Sacri Palatii Apostolici)*, qui jugeaient les questions dont le Souverain Pontife s'était réservé la décision."

„C'est donc un emploi de cette nature qu'exerçait dans la République de Genève *Franciscus de Quarro*, *domicellus Gebennensis*, pour la plus grande commodité des tribunaux et des parties intéressé, qui, dans diverses affaires auraient dû s'adresser directement à la cour de Rome."

„Après la Réformation, ces dignités cessèrent d'abord dans les pays protestants, puis dans les pays catholiques, où elles furent remplies par des évèques plénipotentiaires, des légats, des nonces, etc. Votre ayeul François joignit donc aux charges qu'il exerça dans la République de Genève, une dignité pontificale d'un très-haut rang, alliée sans doute â d'éminents mérites." ([1])

Les auteurs qui parlent de ma famille sont:

1. Bérenger, *Histoire de Genève*. 1772. Vol. I. p. 274. Vol. IV. p. 125 et 152.
2. L'abbé Girard, *Histoire abrégée des officiers suisses, qui se sont distingués dans les services étrangers dans les grades supérieurs*. Il parle, entre autres, de Philippe de Carro, général-major au service de Russie, auquel on attribua le gain de la bataille de Wildmanstrand contre les Suédois, le 23 août 1741, „Jamais, dit-il, l'artillerie qu'il commandait, ne fut mieux servie et ne fit tant d'effet que dans cette journée." Vol. 1. p. 102.
3. *Müller's Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft* 3. Buch 2. Abtheilung.

([1]) Nous avons eu en effet deux syndics pendant le 15e. siècle, Berthet et François de Carro, dont les noms se trouvent consignés dans mon premier diplôme de l'empereur François.

4. *Les Chroniques* de *Bonnivard.* ch. 21 et 22.
5. Leu *Helvetisches Lexicon.*

Mon pére et ma mère.

Mon père, du reste très-vigoureux, me légua sa podagre, ce triste majorat qu'il tenait de ses pères.

Ma mère mourut d'un endurcissement du foie, de calculs biliaires très-douloureux et d'une jaunisse très-foncée, dont elle ne me laissa pas la moindre trace. En 1797, lorsqu'elle m'écrivit à Vienne sur la nature hépatique de ses maux, je lui conseillai Carlsbad, où assurément je ne songeais pas alors à m'établir. Un très-savant médecin de Genève, le docteur Louis Odier, qui connaissait les vertus de ces eaux d'après les *Dissertations latines* de Frédéric Hoffmann, confirma mon conseil. Ma mère monte à l'instant en voiture (on ne connaissait pas alors le pouvoir de la vapeur); elle arrive à Vienne, passe huit jours chez moi, s'achemine vers Carlsbad, devient beaucoup pire à Prague, où repose sa dépouille mortelle.

Mon enfance à Genève.

J'ai passé mes vingt premières années à Genève, où j'eus de fréquents maux de tête et les éruptions de l'enfance. À l'âge de cinq ans, on m'inocula la petite vérole, qui fut bénigne. Vingt ans plus tard je me serais vacciné moi-même. Sous le toît paternel, soit à la ville, soit à la campagne, je vécus toujours heureux et content, dans la plus grande aisance, avec un cheval de selle à ma disposition.

Mon grand-père maternel.

Mon grand-père maternel, Mr. Pierre de la Caussade, Béarnais réfugié à Genève, comme tant d'autres, par suite de la Révocation de l'Edit de Nantes, était pour moi un ange de bonté. Son idolâtre piété pour la mémoire d'Henri IV était telle, qu'il se serait cru coupable de lèze-majesté, s'il eût manqué une représentation de la *Bataille d'Jvry* ou de la *Partie de chasse d'Henri IV.* Quand je lisais le matin sur l'affiche l'une de ses pièces favorites, j'allai l'annoncer à grand-papa, qui tirait à l'instant de sa bourse un *écu de six francs* et m'en faisait cadeau, avec pleine liberté d'en faire tout autre usage. Ma mère étant née à Nîmes en Languedoc, il

voulut faire voir et à elle, et à sa sœur et à moi le Midi de la France, et en effet il nous y conduisit de la manière la plus confortable. Je n'oublierai jamais l'émotion de ma mère en revoyant la maison qui l'avait vue naître.

J'ai encore devant les yeux le *Pont du Gard*, la *Maison Carrée*; les *Arènes*, et je n'ai pas oublié l'état affreux dans lequel les cousins (Musquetti) mirent mon front à Marseille, qui enfla tellement que pendant huit jours je fus obligé de porter mon chapeau à la main. C'était en 1788.

Pommes de terre à Lyon.

Je me rappelle, entre autres, qu'à l'excellente table d'hôte où nous dînâmes à Lyon, pendant le peu de jours que nous y passâmes, on servit, parmi une variété de mets excellents, un plat de pommes de terre. Un des dîneurs trouvant ce manger *bon pour des cochons et indigne de gens comme il faut*, fit une scène violente au garçon qui avait mis les pommes de terre sur la table et le força d'appeler l'hôtelier, auquel il reprocha son impudence.

Aujourd'hui la pomme de terre figure sur la table des princes comme dans l'écuelle du mendiant; de sa récolte dépend souvent la prospérité d'une province, et la maladie, à laquelle ce végétal est sujet, alarme autant les gens peu moyennés, que les diverses maladies du bétail. En mangeant des *purées* de pommes de terre à d'excellentes tables, j'ai souvent pensé à celles de Lyon.

Mon éducation à Genève.

Sauf les leçons de musique, de danse, d'escrime, d'équitation, de natation dans notre beau lac, puis de langue anglaise ([2]), aussitôt que je fus décidé à me rendre à Edimbourg, mon éducation fut publique. Je suivis les classes du *Collège*, puis les *Auditoires* de belles-lettres et de philosophie. Rarement on confiait l'éducation de la jeunesse, même dans les meilleures maisons, à des précepteurs. Personne que moi-même ne me suggéra la vocation médicale.

([2]) J'eus pour maître un Anglais bossu par devant et par derrière, et très-spirituel. Quelques jeunes fréluquets s'étant permis dans un café très-fréquanté de le nommer tout haut *Notre petit Esope!* il répondit avec calme: Je m'aperçois bien, messieurs, que je ressamble à Esope, puisque j'ai comme lui *l'art de faire parler les bêtes!*

En 1788, je fus nommé membre d'un Comité pour fonder le *Cercle* (Club) de la *Petite maison Sellon.* On n'est guère plus scrupuleux en Allemagne dans l'admission à un chapitre noble. À l'âge de trente ans, ses membres passaient dans le *Cercle de la Rive*, quintessence de l'aristocratie genevoise.

Édimbourg était alors l'université favorite des Genevois 1. Par sa juste célébrité. 2. Par sympathie de religion. 3. Parce que Genève étant très-fréquenté par les Anglais, un médecin, pour y réussir, devait savoir leur langue. Certes, j'étais bien loin de songer alors que cette même langue me mettrait un jour en état de transmettre par conrespondance la vaccination à l'Inde Britannique, et de faire connaître aux valétudinaires anglais les Eaux de Carlsbad. Ceux de mes compatriotes, pour qui les études d'Edimbourg étaient trop coûteuses, allaient à Montpellier ou à Leyde. Sans aucune dépense, qui ressemblât à du luxe ni à de la dissipation, mais en vivant convenablement, je dépensais par an, y compris les leçons de l'Université, L. St. 200. Mon père m'avait procuré un crédit illimité, dont je n'abusai jamais. Peu ou point de Genevois ne choisissaient les universités allemandes, dont presque aucun de mes concitoyens n'étudiait la langue. Arrivé à Londres et recommandé à une grande maison de commerce genevoise, j'y trouvai tant d'occasions de parler français, que je vis l'impossibilité d'y apprendre l'anglais. On m'indiqua le village de St. Ozyth, dans le comté d'Essex, à quelques milles de Colchester. J'y fus en pension chez un respectable maître d'école. J'y dînais à merveille, et quoique j'eusse vu à la table paternelle les plus beaux *aloyaux* et *gigots de mouton*, rôtis à la broche, c'est à St. Ozyth que je fis connaissance avec les *rounds of beef*, le *roastbeef*, les *saddles of multon*, dont le jus vivifiant arrosait des tranches de *flour-pudding*, en compagnie d'une trentaine d'écoliers. J'allais avec quelques habitants tirer des lièvres dans de vastes champs de navets, (3) et j'allais parfois, *Honni soit qui mal y pense*, au théâtre de Colchester avec l'une ou l'autre des habitantes. Je faisais une partie de *reversis*, jeu de cartes français, qu'il avait appris d'un de

---

(3) Voulant un dimanche matin nettoyer mon fusil de chasse dans le jardin de l'Ecole, on vint me prier de cesser. Cette rigueur étant inconnue à Genève, où le théâtre était ouvert le dimanche, j'en fus extrêmement surpris. En Ecosse on est encore plus sévère qu'en Angleterre.

mes prédécesseurs genevois, avec l'Esculape de l'endroit, chez lequel je soupais. Sans leçons régulières, au bout de deux mois je comprenais et parlais l'anglais si couramment, qu'arrivé à Edimbourg je n'eus pas la moindre difficulté de suivre les cours des professeurs, dont la langue et les sujets d'enseignement étaient nouveaux pour moi.

Le premier de mes professeurs fut l'illustre Black, qui, par ses recherches sur *l'air fixe* (nommé plus tard *gaz acide carbonique)*, eut l'honneur insigne d'être qualifié par les Français de *patriarche de la chimie pneumatique*. Ce que ce gaz a mis dès lors en mouvement sur la terre et sur l'onde est merveilleux.

Cullen et Brown, vrais antipodes, n'existaient plus. La mémoire du premier était très-révérée; à peine osait-on parler de brownianisme, bien que son auteur n'eût jamais été professeur public à l'université.

Cullen eut de célèbres successeurs, les Monro, les Gregory, les Duncan, les Rutherford, les Home, qui furent tous mes professeurs. Franciscus Home, auteur des *Principia médicinæ*, et le premier qui décrivit la *toux convulsive*, nommée *croup*, si fréquente sur les bords de la mer près d'Edimbourg, me fit son assistant à la Clinique, place de grande confiance, que mes condisciples m'enviaient beaucoup.

Benjamin et John Bell étaient au premier rang comme chirurgiens.

Hors des sciences médicales, Playfair avait le plus grand renom comme professeur de mathématiques.

Dugald Stewart brillait éminemment par ses cours de *philosophie morale.*

L'historien Robertson était Principal du Collège de l'Université.

Les Sermons de Hugh Blair étaient non-seulement très-suivis à Édimbourg, mais traduits et lus dans toute l'Europe protestante.

On érigeait sur une des collines de la ville un monument à la mémoire de David Hume.

Walter Scott était uniquement connu comme avocat.

Le vieux pasteur Blacklock, quoique aveugle dès l'enfance, se distinguait par ses poésies descriptives.

Un autre aveugle, le docteur Moyse, donnait des cours privés de physique expérimentale, aussi fréquentés par les dames que par les messieurs. Il faisait ses expériences les plus subtiles avec une étonnante dextérité. Cet aveugle ne pouvait assez m'envier, disait-

il, le bonheur *d'avoir vu* Chamouni et le Mont-Blanc, et il espérait encore pouvoir *les contempler* avant de mourir. Il prétendait juger du caractère des dames par le simple attoúchement de leur peau, en demandant très-humblement la permission de prendre une de leurs mains dans les siennes et de leur palper le visage.

Ma mémoire ne va pas au-delà; mais je suis loin d'avoir indiqué toutes les célébrités qui rendaient alors et à tous égards Édimbourg intéressant.

Dans l'excellent pensionat où je restai pendant mes trois années d'études, il y avait toujours deux ou trois étudiants anglais ou anglo-américains.

Le contingent des États-Unis et celui des Indes Occidentales à l'Université d'Edimbourg était considérable; celui du continent européen l'était fort peu, quoique j'y aie connu des Français, des Italiens, des Espagnols et des Portugais.

Arrivé â Edimbourg vers la fin de 1790, je trouvai le *Scotch breakfast* digne de tout son renom, composé de thé, de tartines, de *toasts* (au beurre frais ou salé), de poisson sec, d'œufs à la coque, de gâteaux, de miel et d'autres friandises.

Le dîner était invariablement bon, comme il peut l'être et doit l'être, avec les viandes les plus belles, rôties à la broche ou sur le gril; avec une variété de poissons de mer, du hareng frais, des homards, des huitres et autres fruits de mer, ainsi que des *puddings*, sans parler des *pigeon-pies*, des *veal-pies* et de quelques plats spécialement calédoniens, tels que les *Hotch-potch*, les *têtes de mouton* et les *hagis;* le tout terminé par du fromage anglais. La bière était très-bonne. Je finissais le repas par un verre de *punch* sans citron *(toddy)*. Nous avions encore le thé de l'après-midi, un léger souper et le verre de *toddy*.

Ce pensionnat était dans *Bristo-Street*, *Alexander's Land*, chez Mr. Angus Macpherson et ses trois filles d'âge mûr, vrais modèles d'honnêteté et de bonté. C'était dans le voisinage de l'Université et de *George Square*; dont la meilleure société fréquentait les bals publics. J'appris bientôt à danser les *Reels*, les *Strathspeys* et le *Highland fling*.

Tout cela, me dira-t-on, ne ressemblait guère à une vie d'étudiant. Je n'en étais pas moins laborieux. Les tabagies n'existaient pas; du moins n'en entendis-je jamais parler, et n'en remarquai

jamais le parfum sur les habits de mon prochain. J'ignore si ce fléau ou ce délice y est parvenu. Il en a bien eu le temps depuis plus d'un demi-siècle.

Commencement de mes maux.

Dès la seconde année de mes études, les maux de tête, qui m'avaient tant tourmenté à Genève, devinrent plus rares; mais ils firent place à des douleurs arthritiques vagues, dans lesquelles je crus reconnaître le patrimoine que je redoutais. J'adoptai la flanelle sur la peau, que je n'ai pas même abandonnée, depuis 30 ans que nos bienfaisantes Naïades m'ont radicalement délivré de tous mes maux.

Société Écossaise.

À cette époque on buvait en Écosse, dans toutes les bonnes maisons, les meilleurs vins de Portugal, d'Espagne et de France *(Porto, Sherry, Madeira, Claret)*, et dans les moins élégantes, divers mélanges spiritueux, composés de *rhum*, de *brandy*, de *gin*, ou de *whisky* (esprit de froment), liqueur favorite du peuple écossais, surtout des montagnards *(highlanders)*, dont on raconte d'étonnantes prouesses, et qu'ils nomment la *rosée de la montagne*.

On ne pouvait guère accepter une invitation à dîner, sans risque de transgresser les règles de la tempèrance. Une demie-heure àprès le dessert, les dames se retiraient et les messieurs faisaient circuler la bouteille pendant quelques heures, souvent même très-tard. On ne se mettait jamais à table qu'entre quatre et cinq heures. Aucun ridicule, aucun dèshonneur n'était attaché au renom de *bon buveur*. Tout néanmoins se passait méthodiquement et décemment; la conversation était en général intéressante. Quelquefois même on vous présentait le *diable*, c'est-à-dire, un morceau de la cuisse, de l'aile, ou du foie d'un dindon ou d'une oie, saupoudré de poivre, dont la moindre particule suffisait pour mettre la bouche en feu et raviver la soif.

Les soupers de dames et de messieurs, qui terminaient de charmantes soirées, musicales et dansantes, se passaient sans aucun excès. À un de ces soupers je me trouvai assis près de deux hommes remarquables, Henry Mackenzie, l'aimable auteur du *Man of feeling*, et lord Monboddo, (Lord des Sessions) qui avait rêvé et en-

fanté l'étrange systême, selon lequel Dieu *créa* l'homme, non à son image, mais avec une queue, à l'instar des quadrupèdes. Je ne me souviens plus à quelle époque l'homme revint au monde sans queue.

Ce grand original, déjà très-âgé, observant que je ne buvais presque pas de vin, me dit d'un air très-fin: „Je croyais, mon cher monsieur, que vos compatriotes, d'après le proverbe: *Boire comme un Suisse*, étaient les meilleurs buveurs de l'Europe:" — „Et moi aussi, mylord, je l'avais toujours cru avant d'être en Écosse."

Un dîner décida de ma sobriété pour le reste de mes jours.

Ochtertyre.

Invité à Ochtertyre, près de Crieff, par Sir William Murray, à passer une partie des vacances de l'Université dans le beau manoir de ce baronet, qui, disait-il, voulait s'acquitter envers moi des bontés qu'on avait eu à Genève envers sa famille, le hasard voulut que j'arrivasse la veille d'un grand dîner, que, Sir William donnait à une vingtaine de *Noblemen and gentlemen* du comté de Perth. L'amabilité de tous les convives envers le jeune étranger ne saurait se décrire. Chacun voulut boire un verre de vin avec moi. *Your friends et Geneva*!

Novice dans la tactique de pareils banquets, sensible à tant de bienveillance, je bus étourdiment un *bumper* après l'autre. Mais, hélas, long-temps avant que la séance fût levée, tout tournoyait tellement autour de moi, que je dus me faire conduire dans la belle chambre qui m'était destinée. Malgré mon lit à rideaux de soie bleu-moiré, je n'en subis pas moins toutes les angoisses de la *restitution.* J'en fus malade trois jours, et surtout j'en eus une telle vergogne, que je jurai mes grands dieux de ne jamais plus m'exposer à un pareil *déboire.* J'ai rigoureusement tenu parole, et n'ai plus bu de ma vie un seul verre de vin ou de *punch* de trop. Sans cette mésaventure, je me serais facilement laissé aller à boire comme les autres, et la bonne société m'aurait rendu ce genre de vie charmant, au grand détrîment de mes études et de ma santé.

Au dire de tous les Ecossais, dont je vois chaque année bon nombre à Carlsbad, ces mœurs bachiques ont essentiellement changé, ainsi que en général dans toute la Grande-Bretagne, en société comme à l'armée. Je puis attester du moins que parmi tous les

malades des Trois-Royaumes, auxquels depuis 1826 j'ai donné des soins à Carlsbad, je ne me souviens d'aucun dont j'aurais pu attribuer les maux à des excès de vin ou de liqueurs spiritueuses.

Alva.

En revenant d'Ochtertyre, je me rendis à l'invitation que j'avais reçue du riche Mr. Johnstone of Alva (*Stirlingshire*), jadis *East Indian.* Je comptais ne m'y arrêter que quelques jours; une autre mésaventure, moralement moins utile que celle d'Ochtertyre, mais corporellement indélébile, me retint à Alva plus de quinze jours. Voici comment.

La famille Johnstone était nombreuse. À quelques milles de distance d'Alva, se trouve un fameux chauderon naturel (*Cauldron Lyn*) dans lequel on voit l'eau bouillonner. Une cavalcade, composée d'une quinzaine de dames et de messieurs, s'y rendit. Le *pony*, que je montai, en heurta ou en mordit un autre, qui lança une forte ruade. Le fer de ce chatouilleux bidet incisa net et ma botte et ma jambe; le sang coula. Peu s'en fallut que je ne tombâsse évanoui. Je me remis néanmoins, et la cavalcade chemina. Revenu à Alva, la jambe avait tellement enflé, qu'il fallut couper ma botte pour l'ôter. Quinze jours s'écoulèrent avant de pouvoir retourner à Edimbourg. Pendant cette quinzaine on m'installa, pour me distraire, sur un divan, dans le principal salon, où je fus constamment entouré de la plus aimable société, entre autres, de la marquise de Bath (fille de l'opulent Mr. Pulteney, frère de Mr. Johnstone), qui venait de recevoir ce titre (*in her own righe*) et avait fait partie de notre cavalcade. Mon tibia droit porte encore la marque de cette ruade, une exostose comme un gros pois. Trois fois j'ai eu à Carlsbad l'occasion de voir des descendans de Mr. Johnstone, qui n'étaient pas nés à cette époque; mais qui tous avaient entendu parler de l'accident arrivé au jeune Genevois. S'il m'était possible d'oublier l'hospitalité écossaise, la bosse de mon tibia, tout petite qu'elle est, me la rappellerait.

Muiravonside.

À ma souvenance d'Ochtertyre et d'Alva je dois ajouter celle de Muiravonside, près de Linlithgow, où la famille Lockhart, le père et ses trois filles, me comblèrent de bontés et où je passai à diverses reprises de charmantes journées.

Général Abercromby et Amiral Duncan.

Parmi les innombrables politesses que je recus à Edimbourg, je n'ai point oublié un dîner de famille chez le général Ralph Abercromby, auquel j'avais été présenté par pur hasard quelques jours auparavant. L'amiral Duncan et moi y étions seuls conviés. On sait qu'il fut créé *Vicomte de Camperdown*, après la victoire qu'il remporta le 30 octobre 1795 sur la flotte hollandaise, commandée par l'amiral de Winter, et que le général Abercromby fut tué en Egypte, à la bataille d'Alexandrie, qu'il gagna le 20 mars 1801; raison pour laquelle sa famille fut élevée à la pairie. À l'époque du dîner dont je parle, ces deux personages, qu'attendait tant de gloire, avaient au moins 40 ans de plus que moi. L'amiral, né en 1731, mourut en 1804; le général, né en 1738, fut tué en 1821. Je m'estime heureux de pouvoir en 1855 rendre à Carlsbad hommage à la mémoire de ces deux héros, après avoir dîné avec eux à Edimbourg en 1792.

Lord Findlater.

Aucun Carlsbadois ne doit oublier qu'un des grands embellisseurs de notre vallée, fut un pair d'Écosse, James Ogilvie, comte de Findlater, qui fit élever sur une de nos collines un pavillon, qui porte son nom (*Findlaters Tempel*). Nos habitants ripostèrent par une colonne qui porte son nom.

Mon doctorat.

Le 24 juin 1793, je reçus mon grade de docteur. Par une aimable délicatesse *l'examen rigoureux* n'est pas public. Les professeurs seuls en ont connaissance, afin que, si par timidité ou par manque d'habitude de parler latin, le candidat ne les satisfait pas, le rejet reste secret, sans nuire à sa future renommée, s'il réussit à un second examen. Le professeur, chez lequel l'examen doit avoir lieu, vient lui-même inviter le candidat. Ce fut pendant la soirée, chez le professeur James Gregory, auteur du classique *Conspectus medicinæ theoreticæ*, que je fis le mien. Cet aimable professeur eut même la courtoisie de me demander si je préférais qu'il prononçât le latin à *l'anglaise ou à l'écossaise*, cette dernière prononciation étant, disait-il, (ce qui est très-vrai) plus conforme à la

nôtre. Je lui en laissai le choix. J'eus le bonheur de satisfaire mes examinateurs. Cet examen fut suivi d'un souper fort gai, auquel me convia le docteur Gregory avec MM. les professeurs.

Ma thèse inaugurale imprimée fut *De hydrocephalo acuto* ([1]). Je fus surtout examiné sur les maladies des voies urinaires. Je ne pus leur dire (car je ne les connaissais pas moi-même encore), les éminentes vertus de Carlsbad dans la gravelle.

Les trois années que je passai à Edimbourg (1791—1793 inclusivement) furent les plus intéressantes de ma jeunesse. Cette ville est l'une des plus belles et des plus hospitalières de l'Europe. Nulle part on ne peut mieux réunir les études aux jouissances de la bonne société. Nulle part je n'ai trouvé plus de probité. Nulle part la vertu et les mœurs ne sont plus respectées, ni la ligne de démarcation entre les bons et les mauvais plus strictement tirée. Dans les *Lowlands*, comme dans les *Highlands*, j'eus plusieurs bons amis.

Mon retour à Genève et mon arrivée à Vienne.

Peu de temps après mon inauguration, je m'acheminai vers Genève, que je trouvai sous le régime du *bonnet rouge*, de *l'arbre de la liberté*, de la *lanterne* et autres sublimes conceptions, dont la France nous avait béatifiés. Je ne pus y tenir. Au bout de deux mois, je me rendis à Vienne, pour y mettre à profit, pendant une année, les grandes ressources de son université, de ses hôpitaux et autres institutions. J'y fis bientôt d'importantes connaissances dans le Corps Diplomatique et particulièrement avec la légation anglaise. Malgré ma jeunesse, on me montra bientôt la plus grande confiance. Au bout d'un an et demi j'épousai Mlle. Marie-Anne de Kurzbeck, après avoir été agrégé à la Faculté de médecine, et avoir subi les examens prescrits. Tout cela eut lieu en 1796.

Le 9 janvier 1800, je perdis cette excellente femme par suite d'une inflammation de poumons, qui dégénéra en phthisie. Elle me laissa deux fils, qui vivent encore. Charles, après avoir été quelques années au service d'Autriche, puis à celui de Don Pedro, empereur

---

([1]) Je choisis ce sujet 1e. parce que l'hydrocéphale était trés-fréquent à Genève; 2o. parce qu'il m'avait enlevé une soeur chérie.

du Brésil, (5) rentra dans notre armée ; mais sans avoir pu se remettre complètement des suites d'une balle, qui le blessa à la tête sur le pont d'Arcy-sur-Aube, où il combattait à côté des Russes, qui, le croyant mort, voulurent le jeter dans la rivière; Charles, dis-je, est resté capitaine autrichien pensionné; ne s'est jamais marié et mène à Vienne une vie indépendante dans la meilleure société.

Pierre, qui dans sa première jeunesse, suivit la colonie genevoise, qui s'établit à Odessa pour y faire prospérer l'agriculture, les bêtes à laine de race pure espagnole, s'en est retiré. Il est père de famille, a trois filles et un fils, et vit à Vienne.

En secondes nôces j'épousai, au bout de deux ans, Mademoiselle Thérèse Stöckl de Gerburg, d'une ancienne famille noble du Tirol. Sa mère Rosine était de la famille des barons et comtes de Bolza. Au bout de quelques années, elle me fut enlevée par un typhus. Elle m'a laissé un fils et une fille. Edouard, ainsi baptisé par vénération pour l'immortel *Édouard* Jenner, mon ami et mon maître, servit quelques années dans la cavalerie autrichienne, et la quitta pour se marier. Il est père d'une famille nombreuse, à laquelle il consacre ses soins.

Sa sœur Natalie est veuve d'un gentilhomme polonais, nommé Ziolecki, et *chanoinesse honoraire de Sainte Anne de Bavière.* Elle est déja grand-mère, et moi par conséquent arrière-grand-père. Elle vit en Galicie.

En troisièmes nôces j'ai épousé Mademoiselle Alexandrine Breck, de famille belge. Son père était chef-d'escadron dans les dragons autrichiens de La Tour et décoré de la *médaille d'or pour la vail-*

---

(5) Mon fils Charles arriva à Rio de Janeiro avec une lettre de recommandation pour l'archiduchesse Léopoldine, impératrice du Brésil, dont l'avait muni S. E. Madame la comtesse de Lazanski, qui avait été en Autriche le grande-maîtresse de cette princesse. Emue à la vue d'un jeune Autrichien, malheureuse, comme on la disait être, par son union avec Don Pedro, Sa Majesté ne put retenir ses larmes. Cette touchante audience passée, mon fils fut envoyé dans une autre garnison Brésilienne pour se former au nouveau service dans lequel il allait entrer. De retour à Rio de Janeiro, au bout de cinq ou six semaines, son premier service fut funèbre, c'est-à-dire au pied du catafalque, dans lequel reposait la princesse, qui l'avait si bien accueill. Don Pedro ne garda que cinq ans la légion allemande dont mon fils faisait partie. Ils furent congédiés, sans pension, ni sans aucun dédommagement de voyage.

lance. Elle prend le meilleur soin de mes vieux jours. De ce mariage nous avons une fille unique, Alexandrine, mariée en 1853 au comte Joseph de Nieulant, de famille originairement Belge, officier pensionné au service autrichien. Mon frère Pierre étant mort, il ne me reste à Genève d'autres parents de mon nom que ses deux filles. Mathilde n'est pas mariée; Adèle a épousé un gentilhomme du Pays de Vaud, Mr. Grand de Valençay, propriétaire de belles terres et de maisons.

Vaccination.

À peine eus-je lu dans la *Bibliothèque Britannique* de Genève, la découverte de Jenner, publiée en 1798, que je m'adressai à la Légation anglaise pour me faire venir son ouvrage et du vaccin.

Le 10 mai 1799, j'en fis l'essai sur mes deux fils, Charles et Pierre, le premier, âgé de trois ans; le second, d'un an et demi. Les pustules produites par le vaccin anglais sur les bras de mes enfants, étaient parfaitement semblables à celles qu'on voyait gravées et coloriées dans l'ouvrage de Jenner. Au bout de deux mois, en présence de plusieurs médecins, autrichiens et étrangers, mes enfants furent soumis à la contre-épreuve de l'inoculation de la petite vérole, qui fut sans effet quelconque.

La réussite de cette première expérience fit beaucoup plus de sensation dans l'étranger que dans notre capitale, dont les médecins pendant long-temps m'observèrent, sans suivre mon exemple.

Mes vaccinations allèrent leur train; mais, pendant plus d'une année, je n'eus d'autres imitateurs que les docteurs de Portenschlag, père et fils. Je parlai de cette apathie (qui ne pouvait s'expliquer que par d'ignobles motifs) à l'illustre Jean-Pierre Frank, alors directeur en chef du Grand-Hôpital. Il proposa au Gouvernement d'y faire des essais publics de vaccination, puis des contre-épreuves. Je fus chargé de vacciner vingt enfants. Les contre-épreuves, c. a. d., l'inoculation de la petite vérole fut sur tous sans effet. Dès ce moment l'opinion publique se prononça dans toutes les classes en faveur de la vaccination. Je doute même que nulle autre part elle ait été et soit encore plus sagement réglée que dans les États Autrichiens.

Le défunt comte Hugues-François de Salm-Reifferscheid, philanthrope aussi zélé qu'éclairé, se distingua éminemment par son exemple et son activité.

Il arrive un jour chez moi; me dit qu'il ne peut plus résister au désir de faire la connaissance personnelle de Jenner; me prîe de lui donner quelques lignes pour lui, en me dîsant qu'il me laissera un jeune médecin, dont il me supplie de faire un bon vaccinateur, auquel, à son retour d'Angleterre, il donnera beaucoup de besogne dans les terres de sa famille en Moravie. Tout cela eut lieu. Le comte écrivit même une brochure pour l'instruction des paysans: *Was sind die Kuhpocken?* (Qu'est-ce que la vaccine?)

J'eus des rapports suivis avec le duc de Richelieu, gouverneur d'Odessa, qui, dans une lettre autographe de quatre pages *folio* me rend compte de tout ce qu'il fit dans son vaste gouvernement.

Le duc de Liancourt, célèbre philanthrope, devança de plus d'un an les médecins dans l'introduction de la *vaccine* en France. Je correspondis avec lui, et lorsque son fils, le comte Alexandre de la Rochefoucaud, fut envoyé comme ambassadeur de France à Vienne, il me combla de politesses comme ami de son père.

Les misérables personnages, qui essayèrent d'entraver ma propagande, sont depuis long-temps sous terre. Il serait dommage de ne pas amuser mes lecteurs de quelques historiettes, qui signalèrent l'introduction du préservatif Jennérien. C'est la première fois que j'y donne de la publicité. Elles feront rire les uns; elles indigneront les autres.

Un de mes grands adversaires fut un médecin du Gouvernement, qui comme tel aurait dû et pu le mieux favoriser cette bienfaisante méthode. Ayant appris que je venais de recevoir l'ouvrage de Jenner et du vaccin, le docteur Ferro m'offrit ses propres enfants pour les vacciner en même temps que les miens. Malgré le succès complet de ces quatre vaccinations, il n'y eut pas de chicane imaginable qu'il ne fit naître; mais leur unique résultat fut de l'exclure dans l'opinion publique de toute prétention au mérite de l'introduction de ce bienfait. Il ne supportait pas l'idée de voir un jeune médecin, sans fonction publique, à la tête de cette grande innovation, dont l'honneur me fut entièrement laissé, tandis qu'il aurait pu et dû y jouer le premier rôle. Il ne voulut jamais soumettre ses enfants à la contre-épreuve, afin de pouvoir dire que le résultat de leur vacci-

nation était tout au moins douteux. En un mot, la vaccination fut mise de niveau avec l'inoculation et défendue dans les murs de la ville, comme également contagieuse.

Un grand nombre de médecins et de chirurgiens avaient dans les villages voisins de Vienne des maisons avec jardins, où ils inoculaient les enfants, qu'ils prenaient en pension avec leur mère ou leur bonne, jusqu'à convalescence. C'était donc un revenu certain et annuel, que l'innocente vaccine faisait tarir et à jamais. Cela me suscita de nombreux ennemis, dont les malédictions n'aboutirent à rien, et qui se convainquirent bientôt de leur inutilité.

Pendant le peu de mois que dura la défense de vacciner en ville, un ministre d'État, le comte de Saurau, me rencontre dans les rues et me prie de vacciner l'enfant de son maître d'hôtel, et ajoute en plaisantant: „Nous verrons ce qu'en dira *votre bon ami*, le docteur et conseiller Ferro.“ —

„M. le comte, je puis vous assurer que je n'en ai pas plus peur que de l'enfant que V. E. me prie de vacciner, et auprès duquel je serai demain matin.“ La vaccination eut lieu, sans entendre parler de mon *bon ami*. J'ai déjà dit que la publication de mes premières Observations et les essais faits à l'Hôpital-général, mîrent tout en règle. Les certificats de vaccination devinrent nécessaires pour entrer dans les écoles et autres institutions, comme les extraits baptistaires. Aussi rien n'est-il plus rare que de voir dans nos pays des visages gravés de petite vérole.

Après que tout fut réglé, un *médecin d'enfants*, très-achalandé et salarié comme tel par le Gouvernement, se trouvait être mon proche voisin (dans la *Wollzeil)*. Préférant sagement les enfants, dont les parents pouvaient lui payer la vaccination, il daignait m'adresser tous les pauvres, quoiqu'il fût du devoir de sa place de les vacciner *gratis*. Nullement dans le but de dîminuer ma peine; mais afin de lui faire clairement comprendre ce que je pensais de sa conduite, j'exigeai d'une demi-douzaine de ces pauvres diables, qu'ils certifiassent par écrit, que le docteur Gölis les avait réellement envoyés chez moi, et que je les avais vaccinés *gratis*. Muni de ce certificat, je fis savoir à mon voisin et collègue, que j'étais sur le point de porter plainte contre lui et de soumettre la question au Président de la Faculté.

Je lui conseillai de préparer sa justification, s'il en savait une. Notre président, le défunt baron de Stifft, fit appeler le ***médecin d'enfants*** devant la Faculté assemblée pour d'autres affaires ; et comme il prenait une chaise pour siéger à la longue table au tapis vert, M. le président lui dit impérativement qu'il ne l'avait point appelé pour prendre part aux délibérations de la Faculté, mais pour entendre debout la juste leçon que méritaient l'oubli des devoirs de sa charge et sa conduite envers son honorable collégue, le docteur de Carro. — Elle fut verte cette réprimande; il l'entendit debout, et quitta seul la salle, avant l'ouverture de la séance, ***honteux comme un renard*** qu'une ***poule aurait pris.***

Pendant l'époque de ma correspondance avec l'Orient, je reçus un jour une lettre de Constantinople, écrite par un médecin italien, qui m'annonçait que la vaccine ne préservait pas seulement de la petite vérole, mais de la peste, ainsi que le prouvaient de bonnes expériences. Quelques jours après la réception de cette lettre j'en reçus une autre d'un médecin de Rastatt, qui m'était absolument inconnu; mais qu'un voyageur anglais avait chargé de me consulter par écrit sur ses maux. Je répondis à cette consultation; et en *Postscriptum* j'envoyai au médecin de Rastatt, comme curiosité médicale, une copie de la lettre de Constantinople, en l'autorisant, si cela lui faisait plaisir, à en faire l'usage qu'il voudrait. Cela l'intéressa tellement qu'il la fit insérer tout au long dans le *Journal de Francfort*, comme m'étant adressée: Huit jours après nous lisons à l'*Errata* du même *Journal*: No. . . . ***Au lieu de de Carro lisez Careno***: ce qui équivalait à déclarer au monde entier que M. le docteur *Careno* voulait qu'on crût que la nouvelle du nouveau préservatif de la peste (que l'expérience n'a, du reste, pas confirmée) lui avait été communiquée et non à moi.

Careno était un médecin milanais, que je trouvai établi à Vienne, lorsque j'y arrivai. Il mit un extrême empressement à se lier avec moi, me combla d'attentions et de prévenances, qui, au lieu de me captiver, me parurent fort suspectes. En un mot, je ne vis en lui qu'un intrigant.

Lorsque parut l'ouvrage de Jenner, Careno le traduisit en latin. Dans la troisième partie *Continuation of facts and experiments on the variolæ vaccinæ*, Jenner dit, p. 5, que le *docteur de Carro de Vienne et le docteur Ballhorn de Hannovre ont été les premiers*

à suivre son exemple en Europe. Careno, dans sa traduction, au lieu de nous nommer, dit que des ***Médici Viennenses et Hanoverani*** ont été ses premiers disciples; de manière qu'en lisant la version latine on peut tout aussi bien croire qu'à Vienne ce fut le *docteur Careno*, et non le docteur de Carro, qui introduisit la vaccination. J'en écrivis quelques mots à l'éditeur du *Journal de Francfort*, qui y furent insérés. Malgré un tel caractère, qui indiquait autant de mal-adresse que de fourberie littéraire, Careno n'en était pas moins membre de plusieurs sociétés savantes.

Peu de jours après l'anecdote de l'*Errata*, je rencontre Careno sur le *Graben*; il me salue avec sa tartufferie ordinaire. Je l'aborde et lui dis assez haut pour être entendu des passans: „Gredin que vous êtes, si je ne craignais pas de sâlir ma main, je vous flanquerais un vigoureux soufflet; mais comptez-y, si jamais vous vous permettez de me saluer. Je vous méprise du fond de mon cœur.“ La scène, s'étant passée sur le *Graben*, fut connue de la Cour et de la ville et causa grande hilarité.

Les faits que je viens de raconter ne sont point indignes de ces brebis galeuses dont malheureusement plus d'une Faculté est infectée; mais le fait suivant prouve que la malveillance d'un seul homme, même inférieur en rang et en pouvoir, peut dans certains cas spéciaux déjouer les nobles intentions des personnes les plus haut placées.

En se proclamant empereur d'Autriche, et en abdiquant la couronne de l'Empire Germanique, *François II*, qui par cette raison devint *François I*, institua l'*Ordre de Léopold.* Les ministres furent requis de présenter une liste des personnes qu'ils croyaient les plus dignes de la nouvelle décoration. Trois grands personnages, le prince de Metternich, le prince de Trautmansdorff, grand-maître de la Cour, et le comte O'Donnell, ministre des Finances, m'inscrivirent chacun dans sa liste, sans que j'eusse directement ou indirectement fait la moindre démarche pour fixer sur moi leur attention. Le Prince de Metternich me fit savoir par un des employés de sa chancellerie, le chevalier de Bretfeld, que j'étais sur sa liste. Le prince de Trautmansdorff, m'ayant rencontré à un bal, me tira à l'écart, pour me dire que j'étais sur sa liste, et me félicita de la décoration, comme si elle pendait déjà à ma boutonnière, et le comte O'Donnell, que je ne connaissais pas même de vue, en-

voya chez moi son frère, le comte Jean, qui était de mes amis, pour m'annoncer la même nouvelle. J'éprouvai une vraie satisfaction de ces preuves d'estime personnelle, que me donnait ce Grand Trio. Néanmoins la nomination a lieu, et j'en suis exclu. On expliqua ainsi cet étrange avortement.

Le Président de la Faculté médicale de Vienne, qui était en même temps le premier-médecin de l'empereur François, passait généralement pour avoir auprès du souverain un pouvoir immense dans les affaires médicales. Jamais je n'avais eu avec lui le moindre démêlé, ni relation personnelle quelconque. Mais à ses yeux je n'en avais probablement pas moins le double démérite, d'être né étranger et de ne pas ramper devant lui. Il protégeait surtout les médiocrités médicales; mais jamais ceux qui fixaient d'une manière avantageuse l'attention du public. En un mot, c'était un despote.

Quoiqu'en état de prouver ce que le grand triumvirat avait voulu faire en ma faveur, je ne portai aucune plainte de ce qui venait de se passer, sachant fort bien que les Ordres Impériaux de chevalerie ne sont point une récompense obligatoire, et qu'ils ne s'accordent que par la volonté du souverain. D'ailleurs, j'ai toujours trouvé plus honorable d'entendre demander pourquoi tel homme de mérite était oublié, que d'entendre demander à quels titres un homme sans mérites connus a été décoré. Dans les diverses branches du service public, ecclésiastique, civil et militaire; dans les arts et les sciences, les prétendants à une décoration ne peuvent qu'être plus ou moins nombreux, et avec les mêmes droits; mais ce n'était nullement mon cas, ayant toujours tâché de *servir l'Etat sans être au service* de *l'Etat.* D'ailleurs, jamais personne ne m'a contesté d'avoir été, hors de la Grande-Bretagne, le *premier apôtre de Jenner.*

Lorsque l'empereur Ferdinand et son auguste épouse Marie-Anne, princesse de Savoie, visitèrent Carlsbad en 1836, j'eus l'honneur de leur être présenté et pendant la visite que Leurs Majestés firent à chacune de nos Najades je fus prié par S. E. Mr. le grand-bourgrave, comte de Chotek, de me tenir constamment auprès de l'impératrice, qui ne comprenait pas l'Allemand, afin de Lui expliquer ce qu'Elle désirerait savoir. Elle s'était un peu préparée à cette visite par la lecture de mes six premiers *Almanachs*, que Mr. le comte Chotek lui avait envoyés dans cette intention. Elle daigna

même me dire très-gracieusement qu'Elle les avait „tous lus, et même quelques chapitres deux fois."

Quelque temps après le retour de Leurs Majestés à Vienne, je reçus une fort belle bague en diamants, ornée du chiffre de l'empereur.

À son avénement au trône, notre jeune et preux François-Joseph I institua l'Ordre qui porte son nom, et me confèra la *Croix d'or Impériale Autrichienne avec Couronne pour le Mérite Civil* sur la proposition des Chefs du gouvernement de la Bohème. La cérémonie de la décoration fut le noble pendant de mon *Jubilé de cinquante ans de doctorat*, célébré le 24 juin 1843, par la magistrature, par mes collègues, le clergé de la Paroisse, nos habitants, par des médecins et autres illustres étrangers, ainsi que par les Anglais, présents à Carlsbad, qui, sous les auspices de leur ambassadeur à la cour de Vienne, le défunt sir Robert Gordon, présentèrent à madame de Carro une très-belle boite à thé de cristal d'un précieux contenu.

Si jamais on me croit digne d'une épitaphe, je n'en désire pas d'autre que les propres paroles de la docte Faculté médicale de Prague dans le classique diplôme de félicitations qu'elle m'adressa à l'occasion de mon Jubilé:

Perillustri atque celeberrimo Domino Joanni Equiti de Carro, medicinœ doctori, celeb. Facult. med. Edimburgensis Vindobonensis atque Pragensis socio, Jenner. Londin., Cœsar. Reg. Vindob. atque plur. societ. membro; viro scientiâ, scriptis œque ac factis clarissimo, immortalis Jenneri amico et proto-apostolo, cujus de vaccinatione merita vastus resonat orbis, medicorum Nestori, juvenili solertia insigni, quem salutare sibi gratulatur Facultas medica die XXIV Juni MDCCCXLIII festo laureo semi-seculari omnia bona, fausta, felicia, fortunataque precans summœ venerationis tesseram vovet Facultas medica universitatis Cœsar. Carol. Ferdinandeœ Pragensis.

Ignat. Eques de **Nadherny,**
director et Præses Facult. med

(L. S.)

Med. Dr. **Leopoldus Eques** de **Grünewald,**
h. t. decanus Facultatis.

Med.-Dr. **Leopoldus Schirmer,**
Fac. med. notar. supplens.

Traduction de mon diplôme allemand de bourgeoisie honoraire de la Ville de Carlsbad.

(Mon nom et titres.)

Carlsbad est redevable à votre infatigable activité de l'extension de son grand renom dans les pays les plus lointains; de l'heureux accroissement de ses visiteurs et de son trésor littéraire; de l'excellente organisation de ses bains à vapeur; des recherches les plus intéressantes sur divers points de notre histoire des temps passés. En témoignage de vos nombreux mérites, et pour célébrer dignement votre *Jubilé de doctorat semi-séculaire*, les Magistrats soussignés s'acquittent de l'agréable devoir de vous présenter le dîplôme de citoyen d'honneur de notre ville, en vous assurant que votre nom tiendra à jamais dans les Annales de Carlsbad une place éminente et rappellera toujours les importants services que vous nous avez rendus.

Magistrature de la Ville Royale privilégiée de Carlsbad, le 24 juin 1843.

Joseph-Jean Lenhart.
bourgmestre.

(L. S.)

Fréderic-Auguste Tschepper,
conseiller à la magistrature.

Venceslas Drum,
conseiller à la magistrature.

Vincent Weczerzick,
conseiller à la magistrature.

M. le docteur Mannl, de Carlsbad, distingué par divers écrits, ainsi que par son zèle et son activité pour le progrès de nos Institutions, a décrit dans une brochure séparée ma fête jubilaire, c'est-à-dire, les sérénades, les marches aux flambeaux, les harangues, le présent d'une cassette de cuillères, fourchettes et couteaux et d'un bocal d'argent avec d'honorables inscriptions et les noms de mes collègues qui m'en firent hommage; un somptueux banquet, donné au *Posthof*, outre le parchemin de la Faculté médicale de Prague; en un mot, tout ce qu'une petite ville reconnaissante pouvait faire en l'honneur d'un médecin, qui n'eut jamais, depuis son arrivée sur la *croûte du Sprudel*, autre chose plus chaleureusement à cœur que l'avancement des institutions thermales et l'avantage des valétudinaires, qui des cinq parties du monde viennent y chercher la guérison ou le soulagement de leurs maux.

La manière dont je fus décoré de la *Croix d'or Impériale Autrichienne avec Couronne*, fut solennelle. Mes confrères vinrent me féliciter, et le docteur Forster m'adressa, au nom de tous, un discours plein de la plus touchante cordialité. Tous m'acompagnèrent au son de plusieurs trompettes postées sur la Tour, pendant notre marche vers l'endroit de l'installation, qui eut lieu dans la maison du *Mühlbad*, sous le portrait de Sa Majesté l'Empereur, entouré de guirlandes. Un Commissaire impérial, Mr. Strigl, me décora et prononça le plus honorable des discours. Un grand banquet fut donné par notre digne bourgmestre, M. J.-P. Knoll, dans la maison de l'*Etoile d'Or*, sur le *Marché*, pendant lequel une musique militaire de soixante et dix instruments se fit entendre.

Vaccination Orientale.

Je n'eus de ma vie de plus intéressante occupation que celle de faire parvenir dans l'Orient le bienfait de la vaccination. Nous avons vu que pour l'introduire dans l'Occident, j'eus plus d'une difficulté à surmonter, suscitées par l'intrigue, l'intèret personnel, la méchancté, et surtout par une rare bêtise. La vaccination orientale, commencée sous les plus heureux auspices, ne me donna au contraire, d'autre peine que celle d'une immense, mais toujours agréable correspondance. Un dîner en fut, pour ainsi dire, le berceau.

Pendant l'été de 1800, je me trouvai à dîner chez Lord Minto, ministre d'Angleterre à la Cour Impériale, et dont j'étais le médecin. J'y fus présenté à Mr. et Madame Nisbet, qui passaient par Vienne, pour aller voir leur fille Lady Elgin, ambassadrice à Constantinople. Le but de leur voyage était d'assister aux premières couches de leur fille. La conversation tourna sur la vaccination, à laquelle j'avais déjà donné en Autriche quelque consistance. Quoique directement venus de Londres, ils n'en avaient aucune notion exacte, ne sachant pas même encore si l'on devait y croire ou n'y pas croire. Ce que je leur en dis les intéressa au plus haut degré. J'eus encore l'occasion d'en parler à Mr. Nisbet, auprès duquel je fus appelé pour une indisposition. Ils partirent donc pour Constantinople, bien déterminés à employer toute leur éloquence pour engager la comtesse d'Elgin à faire vacciner l'enfant qu'elle allait mettre au monde. Ces bons parents n'éprouvèrent aucune opposition. Le comte d'Elgin s'adressa directement à moi pour du vaccin et des instructions.

L'enfant fut vacciné; mais la pustule ne parut qu'au second essai. La première lettre du comte d'Elgin était du 25 octobre 1800.

Cette vaccination eut le plus grand retentissement. De toute part on s'adressa à moi. Le premier vaccin, envoyé directement, fut adressé à Bagdad au Résident Britannique, Mr. Harford Jones. Il arriva fluide, grâces aux précautions extrêmes que je pris pour le mettre à l'abri de toute influence atmosphérique. Le succès fut complet. — Un des enfants vaccinés à Bagdad fut envoyé peu après l'insertion à Bassora; la même chose eut lieu de Bassora à Bombay; de là à Calcutta, Madras, Goa, Sumatra, l'île de Ceylan, etc. etc.; en un mot, l'Inde Britannique fut vaccinée, sans la moindre opposition. V. Mon *Histoire de la Vaccination en Turquie*, *en Grèce et aux Indes Orientales.* Vienne, 1804.

L'introduction de ce préservatif en Asie offre entre autres une circonstance singulière.

L'Orient fut le berceau de la petite vérole, ainsi que de l'inoculation. Si l'Occident peut lui reprocher le mal; l'Orient doit lui rendre grâces du remède, c'est-à-dire qu'un ambassadeur d'Angleterre joue dans l'histoire de la vaccination en Turquie le même rôle qu'une ambassadrice de la même nation (Lady Wortley Montagne) avait joué dans celle de l'inoculation en Europe, à son retour de Constantinople, d'où elle l'avait apportée.

Le vaccin envoyé à Lord Elgin parvint aussi en Grèce, où de mon côté j'avais été requis d'en envoyer au docteur La Font, médecin français, établi à Salonique, qui mit à cette salutaire innovation autant de zèle que d'intelligence.

Lorsqu'en 1852, le roi de Grèce Othon I vint à Carlsbad pour sa santé, il fut bien agréablement surpris d'apprendre, que j'avais introduit la vaccine dans son présent royaume, treize ans avant sa naissance, trente-un ans avant son avénément au trône des Hellênes et cinquante ans avant son arrivée à Carlsbad.

Sa Majesté serait revenue si Mars et Bellone ne l'eussent pas retenue dans la ville de Minerve.

Mon *Appel à MM. les médecins vétérinaires, ainsi qu'aux propriétaires de chevaux et de vaches de tous pays*, que je fais effectivement circuler dans le monde entier, nous prouve suffisamment qu'Othon I, au milieu des plus pénibles affaires, sait trouver du temps pour tout. Voici cet Appel.

„Lorsqu'en 1799 j'introduisis la vaccination sur le continent de l'Europe, en commençant à Vienne par mes propres enfants, et lorsqu'en 1800 je la fis parvenir en Turquie, en Grèce et aux Indes Orientales, je priai chacun de mes correspondants de vérifier, dans sa résidence respective, si les vaches étaient parfois atteintes du *cowpox* et les chevaux de la maladie de leurs talons, nommée en français le *javart* ou les *eaux aux jambes;* en anglais *the grease* ou *greasy heels;* en italien *il giardoni*, et en allemand *die Mauke*, dont Jenner, à juste titre, nous avait assuré que l'on peut également tirer le préservatif de la petite vérole, et qu'il produit sur le corps humain, quand on l'y insère fluide, des pustules impossibles à distinguer de celles de la vaccine.

Le docteur La Font, médecin français, établi à Salonique, y fut en 1802 non-seulement un zélé et intelligent propagateur da la vaccine; mais il trouva et inocula avec succès à des enfants le fluide qu'il avait tiré du pâturon d'un cheval. La même expérience avait réussi au docteur Loy en Angleterre, au docteur Louis Sacco en Lombardie, et à quelques autres. Tout cela est décrit dans mon *Histoire de la vaccination en Turquie, en Grèce et aux Indes Orientales.* Vienne 1804, p. 50 et suiv.

Lorsqu'en 1852 le roi de Grèce Othon I honora Carlsbad de son auguste présence, je n'eus aucune difficulté à faire comprendre à M. le docteur Bouros, le savant médecin, qui accompagnait ce souverain, la convenance de répéter les recherches qui avaient si bien réussi à Salonique un démi-siècle auparavant au docteur La Font. Sa Majesté Hellénique adopta gracieusement tout ce que j'avais suggéré au docteur Bouros. C'est ce qu'atteste une lettre d'Athènes 25/30 décembre 1853, que j'ai reçue de Mr. Wendland, secrétaire privé de Sa Majesté, qui me mande ce qui suit:

„Le roi, mon auguste maître, désire que je vous fasse savoir, quant au renouvellement du vaccin, que le Comité Médical a déjà pris les mesures nécessaires et que S. M. a enjoint audit Comité de ne perdre aucune occasion de faire les recherches que vous avez suggérées."

La parenté, depuis si long-temps prouvée, qui existe entre l'éruption du pis des vaches, celle que produit le fluide du javart trouvé parfois au talon des chevaux, et l'éruption variolique, dont ces deux fluides sont le préservatif, donneront à de nouvelles re-

cherches une haute importance, et l'on ne peut que désirer de voir les gouvernements et les médecins éclairés suivre le bel exemple que donnent le roi de Grèce et ses médecins. Il nous reste encore beaucoup à apprendre sur le cours de ces deux éruptions, sur l'influence de l'âge de l'animal, de la saison, du climat, de la localité, de la nourriture, etc.

Je recueillerai et ferai connaitre volontiers le résultat des recherches qu'on voudra bien me communiquer par des lettres *affranchies*.

CARLSBAD, 19 février 1854.

Le chevalier Jean de Carro, *M. D.* etc.

Le nombre des rapports qui me sont parvenus, en réponse à cet *Appel* est encore trop petit pour en parler. Je ne désire que de connaître le résultat des inoculations, ou plutôt des *équinations* faites sur le pis de quelques vaches, et sur le bras de quelques enfants; ainsi que de recevoir des observations exactes sur les circonstances de terrain, de saison, d'âge, de nourriture, qui peuvent influer sur cette maladie du talon du cheval. Il y a quelque chose de bien grand dans cette disposition de la Providence, qui impregne le corps de deux quadrupèdes inséparables de l'homme, du préservatif d'un des plus grands fléaux de l'humanité. Et malgré toute l'importance et l'intérêt de ces recherches, si faciles quand l'occasion s'en présente, on ne saurait assez s'étonner de l'indifférentisme qu'on y a mis. Il serait temps d'en faire un corps de doctrine.

Croirait-on, par exemple, qu'aucun *Conversations Lexicon* n'a jusqu'à présent donné un seul article sur le *Mauke* (javart)?

Mon *Almanach* de 1833 contient un excellent article sur ce sujet par le défunt docteur Kahlert, qui en 1818 trouva le javart en Bohème, en inocula des vaches, et de ces vaches des enfants avec succès.

Le docteur Auban, Français établi à Constantinople, qui fut un de mes plus assidus correspondants et des plus zélés vaccinateurs, me mandait, le 26 octobre 1802, que le docteur Roini, médecin du Grand-Seigneur, avait fait imprimer un extrait, traduit en turc, de la première édition de mes *Observations et expériences sur la Vaccination*, et qu'en le présentant à Sa Hautesse, très-maltraitée de la petite vérole, elle avait exprimé tous ses regrets de ce qu'une dé-

couverte qui lui aurait épargné beaucoup de douleur, n'ait pas été connue dans sa jeunesse. Elle ajouta qu'Elle désirait voir cette nouveauté adoptée dans son empire. Néanmoins si la vaccination trouva de nombreux partisans parmi les nations étrangères, qui habitent la Turquie, on peut bien croire qu'un peuple aussi opposé à tout *progrès*, ne s'est point évertué à adopter une méthode imaginée par un *chien de chrétien.*

On s'adressait si souvent et de tant d'endroits différents à lord Elgin, pour avoir du vaccin, qu'il écrivait à Sir Arthur Paget, ministre d'Angleterre à la Cour de Vienne, de m'engager à lui envoyer du vaccin par tous les courriers et autres occasions, qui se présenteraient pour Constantinople. J'en envoyai souvent.

Il est évident que, malgré toutes mes instructions, les médecins de Constantinople et autres villes étaient négligents dans la manière de recueillir le vaccin, qui n'est pourtant pas difficile, bien que la vaccination de bras à bras soit toujours plus aisée et toujours préférable là où elle est possible.

Dès le moment où Jenner vit sa découverte se propager hors de la Grande-Bretagne, tous ses soins se portèrent à faire parvenir son antidote à l'Inde Britannique; mais, quoique chaque vaisseau anglais, faisant voile pour ces pays d'outremer fût pourvu de vaccin, il échoua dans toutes ses tentatives. Il lui semblait même qu'un vrai fatalisme s'opposait à l'accomplissement du plus ardent de ses vœux. Il offrit *mille guinées* à celui qui réussirait. Je les aurais réclamées, si l'offre eût été faite par un gouvernement ou par un Crésus, mais je ne songeai pas même à m'en prevaloir auprès de mon maître et ami. Lorsque Jenner apprit que j'avais réussi à faire par voie de terre ce qu'il avait été incapable d'effectuer par voie de mer, son bonheur fut ineffable.

Voici comme commence sa lettre, datée de Londres du 30 mars 1803: „Quelque plaisir que m'ait procuré la lecture de toutes vos lettres précédentes, je ne me rappelle pas, depuis le commencement de notre correspondance, d'en avoir éprouvé un semblable à celui que m'a fait votre dernière. Je ne saurais vous exprimer le chagrin que j'ai ressenti, en voyant manquer toutes mes tentatives pour introduire la vaccination aux Indes-Orientales. Jugez donc du plaisir que vous m'avez fait, en m'apprenant que mes souhaits sont accomplis.“

J'ai dit que l'Asie a plus vivement senti le bienfait de la vaccine que l'Europe. Qu'on en juge, entre autres, par ce que m'écrivait, le 23 mars 1803, Mr. Harford Jones, résident britannique à Bagdad.

„Il est bien satisfaisant pour nous de penser que nous avons pu propager le vaccin dans toute l'Inde, grâces à vous et au lord Elgin, ainsi que de prouver par beaucoup de contre-épreuves, que notre vaccin est de la meilleure qualité, et qu'il nous servira à sauver la vie d'un million d'enfants encore à naître. Et si la puissance, que nous avons acquise dans l'Inde, a été cause de bien des maux pour ses habitants, ce seul acte important de notre bonté envers eux doit être considéré comme une pleine compensation." —

Cet aveu d'un fonctionnaire public, qu'on doit croire versé dans l'histoire d'un pays dont il remplit un des premiers emplois me paraît le plus bel éloge qu'on ait encore fait de la vaccination.

N'est-il pas en effet bien intéressant de voir les Indous, les plus anciens savants du monde, chez qui les Pythagores et d'autres sages de la Grèce allaient voyager, pour y puiser les connaissances qu'ils nous ont transmises; n'est-il pas intéressant, dis-je, de voir que ces peuples se soient empressés de profiter avec tant de zéle d'une découverte due à ces insulaires mêmes, qui sont devenus leurs maîtres et se sont établis parmi eux?

Quelle n'eût pas été la béatitude de Jenner, s'il eût vécu quatre ans de plus, pour apprendre que le docteur Auban, qui à Constantinople avait si bien propagé la vaccine parmi les Francs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs, etc, sans toutefois trouver accès auprès des Musulmans, guidés par leur aveugle croyance à la prédestination; que ce médecin, dis-je, avait enfin, en 1827, vu les portes du Harem s'ouvrir devant lui et sa lancette, d'après l'ordre reçu du Grand-Seigneur, de vacciner trois Sultans et Sultanes (enfants nés sur les marches du trône impérial) ainsi que trois jeunes dames du Harem. C'était, à la vérité, peu après la grande Révolution qui avait aboli les Janissaires et mis les troupes Ottomanes sur le pied européen, etc. Auparavant, un chrétien n'osait pas même toucher un prince impérial. Dans ce cas-ci la lancette du docteur Auban piqua ces Sultans et ces Sultanes, comme elle aurait piqué des chrétiens et des chrétiennes.

Après avoir été plus de vingt-ans sans me donner signe de vie, le docteur Auban crut devoir rompre le silence et me mander à Carlsbad, en date du 25 août 1827, un événement si remarquable dans l'histoire de l'Islamisme.

Je me rappelle le prodigieux étonnement que ce changement d'idées chez les Turcs produisit sur quelques penseurs allemands et autres, qui se trouvaient à Carlsbad, notamment sur l'illustre Schelling, quand cette nouvelle m'arriva.

Je termine cet abrégé de la vaccination orientale, en disant les témoignages de reconnaissance qu'elle m'a valu.

Lorsque Sir Arthur Paget, qui avec tant de bonne volonté s'était chargé d'éxpédier à Bagdad et ailleurs mon vaccin, mes lettres et imprimés, eut appris le succès que cette première goutelette avait eu à Bagdad, il en écrivit à Londres, où un Comité de la Cour des Directeurs de la Compagnie des Indes me vota *Deux-cents guinées pour l'achat d'une pièce de vaisselle.*

Cette manière de voter une somme quelconque (si du moins il ne s'agit pas d'un prix d'affection), en indiquant l'usage auquel elle est destinée, tout en vous laissant maître d'en faire ce que bon vous semble; cette manière de récompenser me paraît d'une grande sagesse. Les bagues, les tabatières, les bocaux, au contraire, offrent à l'orfèvre ou au jouailler le double gain de la vente et du rachat.

Le docteur Milne, qui pratiquait à Bushire, sur le Golfe Persique, auquel j'avais envoyé du vaccin et des instructions, et qui s'était éminemment distingué dans le pays, apprit d'un voyageur venant directement de Vienne, que j'étais sur le point d'épouser en secondes nôces une jeune et jolie personne de bonne maison. Il m'écrivit tout exprès, pour me demander la permission d'envoyer à ma future un beau shawl de Cachemire; en observant que Bushire n'étant point l'endroit pour une pareille emplette, il attendrait son arrivée à Bombay, où il allait être transféré, vu que c'était la meilleure place pour faire un bon choix. Arrivé à son nouveau poste, le docteur Milne achète une paire de shawls, absolument semblables. Il se rend avec ces jumeaux chez le gouverneur de Bombay, l'Honorable Jonathan Duncan, et le prie de vouloir bien les expédier à Vienne par le premier *Over-Land Messenger*, qui partirait pour l'Angleterre, et qui sont assez fréquents.

Au grand étonnement du docteur Milne, Son Excellence n'y consent pas.

„Mais, Monsieur le Gouverneur, oserais-je vous demander pourquoi vous refusez d'expédier ce paquet à un homme auquel l'Inde a de si grandes obligations?" — „C'est que vous me donnez une idée que j'aurais dû avoir moi-même depuis long-temps. Permettez-moi donc, docteur, de prendre sur moi ce présent; je vous en rembourserai le coût; j'y ajouterai même trois pièces de mousseline." Ainsi dit, ainsi fait. Le gouverneur, siégeant en conseil au Château de Bombay, considérant les services rendus à l'Inde Britannique par M. le docteur de Carro, etc., se fait un honneur de présenter à Madame son épouse l'offrande de deux shawls et de trois pièces de mousseline, etc. Tout fut expédié à Sir Arthur Paget pour m'être remis. Ces shawls excitèrent parmi les dames de Vienne la plus grande curiosité, surtout quand elles apprirent ou virent de leurs yeux qu'au lieu de dix palmes, ils en avaient douze. En 1851 j'en ai revu un en assez bon état, porté par ma fille aînée.

En 1851, l'Inde me fit présent de L. St. 150, et en 1854, de L. St. 100.

Sa Majesté Hellénique, comme nous l'avons déjà dit, en considération de ce que j'avais fait pour la Grèce au comencement de ce siècle, daigna me conférer l'Ordre du *Sauveur. L'Appel aux médecins vétérinaires* etc. prouve assez que ce souverain et les hommes distingués qui l'entourent, daignent entretenir avec moi quelques relations scientifiques et littéraires.

Après la Turquie et la Grèce, j'eus avec les Hospodars de Moldavie et de Valachie, Alexandre Mourousi et Constantin Ypsilanti d'intéressantes relations pour l'introduction de la vaccine dans leurs principautés. Ils furent très-aimables et très-reconnaissants. Hélas! au moment où je rappelle ces faits (avril 1854), leurs successeurs ne sont occupés que d'affaires calamiteuses, dont il est impossible de prédire les résultats.

Mes relations avec Mgr. l'archiduc Charles.

Après cette longue excursion en Orient, sous la bienfaisante bannière d'Edouard Jenner, qui eut lieu sans sortir de Vienne, je dirai que durant la glorieuse époque de l'archiduc Charles, ce prince me fit demander un plan de vaccination, applicable aux écoles mili-

taires, et particulièrement aux Régiments de frontières. Mon plan, d'une extrême simplicité, fut soumis au Conseil Aulique de la Guerre; approuvé à tous égards, et Son Altesse Impériale daigna m'inviter à une audience, pour m'en remercier en son propre nom et au nom de l'armée qu'Elle avait l'honneur de commander.

Le 10 mai 1803, le même Conseil Aulique de la Guerre ordonna que la traduction allemande de mes *Observations et Expériences sur la vaccination* fut distribuée aux chirurgiens de l'Armée pour leur servir de guide. Le décrêt disait que *c'était le meilleur ouvrage qui eût jusqu'à présent paru sur cette importante matière.*

Lorsqu'en 1816, j'introduisis à Vienne les *Boites fumigatoires sulfureuses* inventées à Paris par Darcet et Galès, Mgr. l'archiduc Charles et son auguste épouse, née princesse de Nassau-Weilburg, me firent l'honneur de venir voir mon établissement. „Voilà donc, me dit très-gracieusement Mgr. l'archiduc, une seconde et grande obligation que vous a l'Autriche.“

Leurs Altesses Impériales les archiducs Reinier et Louis me firent le même honneur.

De tous les témoignages de gratitude que j'ai reçus, de l'Occident comme de l'Orient, aucun ne m'alla plus droit au cœur que la modeste tabatière d'argent que m'envoya Jenner, comme à son premier disciple, sur laquelle son nom est gravé avec le mien. *Edward Jenner to Jean de Carro.* Il ne fit cet honneur qu'au docteur Benjamin Waterhouse, professeur en médecine à l'Université de Cambridge aux Etats-Unis, qui avait introduit la vaccination dans le *Nouveau-Monde*, comme moi dans l'*Ancien.* À l'époque de mon Jubilé, je déposai, comme une relique, cette tabatière au Musée National de Bohème, en y enfermant une mèche des beaux cheveux noirs de Jenner, coupés sur son vénérable chef quelques instants après sa mort, à Berkeley, le 15 janvier 1823, par le docteur John Barron, de Gloucester, son ami, son biographe, l'exécuteur de ses dernières volontés.

Quoiqu'on ne puisse pas douter que la vaccine ait été introduite dans plusieurs parties de l'Afrique, en Egypte et en Algérie, habitées par tant d'Européens, il ne paraît pas que cela ait eu lieu systématiquement. Du moins n'a-t-on cité aucun médecin qui s'en soit particulièrement occupé. Je n'en sais pas davantage sur l'Australie.

Riz sec.

Ayant lu dans divers ouvrages qu'il existait en Chine une espèce de rìz, cultivé sans inondation artificielle; par conséquent sans les graves inconvénients des rizières humides, d'où résultent tant de fièvres intermittentes et tout ce qui s'ensuit; l'idée d'acclimater le *riz sec* en Lombardie et au Banat m'occupa sérieusement.

Sans me borner au *riz sec* ou *riz de montagne*, je priai tous mes correspondants en Asie de vouloir bien m'envoyer des graines de chaque plante alimentaire, qu'ils rencontreraient dans le lieu de leur résidence, et qu'ils pourraient croire inconnues en Europe. On m'envoya diverses graines, la plupart *cucurbitacées*; mais pas de riz.

J'en écrivis surtout au docteur Rehmann, médecin allemand établi à St. Petersbourg, nommé pour accompagner le comte Goloffkin dans son ambassade à la Chine.

Ce fut à Chiachta, petite ville sur les frontières de Sibèrie, que le docteur Rehmann reçut ma lettre. Ce riz est nommé par les botanistes *Oryza Mutica* (riz sans barbe); et mon défunt ami et compatriote Charles Pictet, de Genève, peut-être le plus savant agronome de son temps, qui attachait le plus grand prix à l'introduction de cette plante alimentaire, l'appela *oryza mutica de Carro* ou *riz de Carro*. Je divisai en deux portions la petite quantité de riz qui me vint de Sibèrie, entre le Banat et la Lombardie. La Chambre des Finances de Vienne m'en remercia même d'avance, et m'assista dans mes relations avec le Banat.

Le riz sibèrien semblait vouloir s'y acclimater; j'en reçus deux années de suite un barril plein, qui ne me parut point dégénéré mais sans en savoir la raison, la correspondance du Banat cessa et je n'en entendis plus parler. J'en ai tout simplement conclu que la culture du *riz sec* aurait contrarié d'autres grands intérêts et que, si elle manqua de succès, la mauvaise volonté y joua le premier rôle.

Quant à la Lombardie, je ne réussis jamais à fixer son attention sur cette culture.

Ne pouvant raconter les heureux effets que j'aurais voulu obtenir en substituant les *rizières sèches* aux *rizières humides*, j'égayerai du moins mes lecteurs par une historiette aussi drôle qu'innocente.

Celui qui m'envoya du Banat le riz sec de sa récolte, en plaça quelques livres dans un barril de bois. Sachant sans doute que

français était ma langue maternelle, au lieu d'y mettre mon adresse en latin : *Clarissimo Domino doctori de Carro*, suivant la mode hongroise d'alors, il l'avait écrite : *Au docteur de Carro, mon seigneur très-clair*. M. le prince de Metternich, sentant la haute importance de l'objet qui m'occupait, ayant appris que j'avais déjà reçu du riz provenant de la culture de celui de Sibérie, m'envoya un des employés de sa chancellerie, pour voir ce riz et lui dire où les choses en étaient. Après l'avoir montré, je m'amusai à lui faire lire l'adresse bizarre inscrite sur le barril. L'employé la trouva si plaisante, qu'il me pria d'en faire cadeau à son illustre chef, qui avait une curieuse collection d'*autographes*, dont le prix était d'autant plus grand aux yeux du Prince, que le français en était plus burlesque et plus ridicule. Je fus trop heureux de mettre à ses *pieds* cet autographe ligneux. Il n'y a en effet que les gens oisifs et bornés, qui ne trouvent du temps pour rien, tandis que les bonnes têtes carrées ont une case pour toute chose qui les intéresse.

Lorsque je m'occupais du *riz sec*, je demandai à mon correspondant, le docteur et professeur Benjamin Waterhouse, de Cambridge aux Etats-Unis, si ce précieux aliment était cultivé dans le Nouveau-Monde? Pour avoir les renseignements les plus sûrs, il s'adressa au célèbre Président Th. Jefferson, qui, en date du 3 décembre 1808, répondit à mes questions avec la plus parfaite complaisance. Il en résulte que ce riz est cultivé à sec dans diverses parties des Etats-Unis ; qu'il y prospère ; mais que sa culture ne présentant pas une grande épargne, l'on continue à employer le riz récolté en Europe.

Le Président dit que ce riz, tel qu'on le cultive dans diverses contrées, croît sur des montagnes, sans autre eau que celle de la pluie. Il cite le livre de Mr. de Poyvre, gouverneur de l'Ile de France, qui parle de ce riz, comme y réussissant et comme importé de la Cochinchine. — Venu des côtes de l'Afrique, il a réussi dans la Géorgie et dans la Caroline-Méridionale. De la Géorgie il a passé dans le Kentucky, où plusieurs propriétaires le cultivent à l'usage de leur famille. Cette culture a réussi au Président Jefferson dans sa terre de *Monticello* ; mais n'ayant pas de voisins auxquels il pût le débiter, il y a renoncé. Il vient à Carlsbad tant d'Américains des Etats-Unis, qu'il ne me serait pas très-difficile d'apprendre les progrès de cette culture depuis 1808. — Si l'on vou-

lait faire des essais en Lombardie et au Banat, avec plus de zèle que jadis, il ne serait sûrement pas difficile d'avoir du riz de montagne *(upland-rice)* des États-Unis.

Quoique je sois très-médiocre botaniste, le défunt Charles B. Presl me fit aussi l'honneur de donner mon nom à une plante qu'il avait découverte.

On lit dans ses Symbolœ Botanicœ Tab. 71., qu'il a nommé le *Trichopodium glandulosum* Presl: *Carroa glandulosa* Presl. *Genus plantarum Mexicanum e leguminosis Gelegeis* en y ajoutant *Dicatum Joanni Equiti de Carro, médicinœ doctori, Thermarum Carotinarum historiœ naturalis monographo egregio, vaccinœ in Continente Europœo primo promotori, etc.*

Charles Pictet de Genève.

L'intimité, qui exista si long-temps entre mon compatriote Charles Piétet de Rochemont et moi, me procura la meilleure occasion d'améliorer dans la Monarchie Autrichienne les bergeries à laine fine. Cet ami, l'un des hommes les plus universellement instruits que j'aie jamais connu, rédigeait non-seulement l'*Agriculture* de la *Bibliothèque Britannique*, (puis *Universelle)* de Genève; mais il avait dans sa terre de Lanci, près de Genève, un troupeau de *mèrinos* de pure race espagnole, qui avait acquis le plus grand renom. Nos principaux propriétaires de troupeaux, les Esterhazy, les Bathiany, Festetics, Trautmannsdorff, Czernin, Larrish, Breuner, Wrbna, etc., s'adressaient tous à moi. Je me chargeai de leurs ordres, pendant plusieurs années. Il est reconnu même dans un diplôme impérial, que ma médiation contribua essentiellement à l'amélioration des laines.

Charles Pictet et Sir Francis d'Yvernois, conseillers d'Etat de la République de Genève, furent députés au Congrès de Vienne.

Personne ne se montra plus empressé que Mgr. l'archiduc Jean; de connaître mes deux célèbres compatriotes. S. A. I. ne voulut pas qu'ils lui fussent présentés par un autre que par moi. A cette présentation, la conversation ayant naturellement roulé sur des objets d'agronomie, l'archiduc déploya sur le chapitre de la *pomme de terre* de telles connaissances, que Mr. Pictet en fut émerveillé; que la plus intime des relations s'établit entre Monseigneur et lui et qu'elle dura jusqu'à la mort de Charles Pictet. Le prince lui montra

une telle confiance, qu'il le rendit dépositaire des *Mémoires* manuscrits que lui et son frère, Mgr. l'archiduc Louis, avaient recueillis pendant leur voyage dans la Grande-Bretagne, qu'ils avaient visitée plutôt comme savants que comme princes. Ces mémoires, qui formaient un énorme paquet, me furent confiés pour les faire parvenir à leur destination. Il en parut des extraits dans la *Bibl. Britannique* sous le titre de *Journal de deux illustres Étrangers pendant leur voyage dans la Grande-Bretagne.*

Mines de l'Orient.

Sans autre motif que celui de faire réussir une entreprise littéraire d'un vrai mérite, je me chargeai gratuitement pendant plusieurs années de la fastidieuse correction des manuscrits et des épreuves des *Fundgruben des Orients*, publiées à Vienne par le célèbre orientaliste de Hammer, et grandement soutenues par le comte Venceslas Rzewuski. On y admettait des mémoires français, anglais et italiens, tels que chacun les écrivait.

Duchesse de Sagan.

Nous avons vu que la vaccination de l'Orient émana d'un dîner chez Lord Minto, Ministre d'Angleterre à la Cour de Vienne, en 1800. Je me rappelle encore avec le plus grand plaisir qu'à un autre dîner, en 1813, chez la belle et spirituelle duchesse de Sagan, née princesse de Courlande, il ne me fallut que quelques mots pour l'engager à faire présent aux Archives Impériales de Cour et d'Etat, dirigées par mon ami, le baron de Hormayr, de tous les documents historiques, relatifs à la grande époque de Waldstein, Gustave-Adolphe, Tilly, etc., que contenait son château de Nachod en Silésie Autrichienne, qui avait appartenu à l'illustre Piccolomini, l'un des héros de la guerre de trente ans. Tout cela, bien emballé d'après les ordres donnés sans délai par madame la duchesse, me fut envoyé à Vienne, pour y être remis au baron de Hormayr, qui y trouva en effet d'inappréciables trésors historiques, dont il me remercia plus d'une fois, verbalement et publiquement

Congrès.

Le Congrès de Vienne, en 1814, fut pour moi, comme pour tant d'autres, une intéressante époque et m'amena une nombreuse clientelle.

Le vicomte de Castlereagh, à peine descendu de voiture, demanda séparément à trois personnes, si elles pourraient lui indiquer quelqu'un capable de traduire parfaitement de l'anglais en français un mémoire dont il devait faire usage au Congrès. Par un assez singulier hasard je fus nommé comme tel à Lord Castlereagh par chacune de ces personnes. Cet accord d'opinions inspira pleine confiance à Son Excellence, qui m'envoya de suite Mr. Werry, attaché à sa mission, pour savoir si je voudrais me charger de ce travail. Le fait est que Lord Castlereagh avait été si fortement blâmé en Parlement pour n'avoir pas achevé l'affaire de l'abolition de la traite des Nègres, qu'il n'avait rien de plus à cœur que de la terminer au Congrès. J'acceptai sans hésiter. Je fus à l'instant conduit chez le Noble Vicomte, qui me montra le mémoire, en me disant que „je le rendrais bien heureux, si je pouvais l'achever en quatre semaines?"

Ayant jeté un coup d'œil sur le contenu, je répondis : „Rendrai-je V. E. encore plus heureuse, si je lui livre ma traduction en quinze jours?" Le Noble Lord, ravi de mon offre, me donna une bonne poignée de main. Au bout des quinze jours ma traduction lui fut remise. Le seule difficulté qu'elle me causa fut de trouver les mots techniques des diverses parties du vaisseau négrier, dont l'ouvrage avait une estampe, qui en représentait l'intérieur, où l'on voyait ces malheureux Nègres couchés et aussi serrés l'un contre l'autre que des harengs dans une caque. Le fouet, avec lequel on les frappait, s'appelait le *Chat aux neuf queues* (Cat of nine tails). La lettre suivante, que m'adressa Mr. Werry au nom et par ordre de S. E. le vicomte Castlereagh, me prouva sa parfaite satisfaction. En voici la fidèle version:

Vienne, 15 Novembre 1814.

Mon cher Monsieur,

Le vicomte Castlereagh m'a chargé de vous adresser ses remercîments de la traduction que vous avez faite de l'*Abstract of the evidence concerning the Slave trade,* et de vous dire qu'il est parfaitement satisfait de l'habileté avec laquelle vous vous en êtes acquitté. La conviction, que cette traduction a déjà produite dans l'esprit des diverses Puissances de l'Europe, réunies ici en Congrès, non-seulement de l'inhumanité et de la cruauté, mais de la fausse politique de ce trafic, tendra fortement, on n'en saurait douter, à

engager ces Puissances à y renoncer plus promptement qu'on n'aurait pu s'y attendre sans cela. Et votre nom, déjà allié à l'un des plus grands bienfaits dont ait été gratifié le genre humain, (la propagation de la vaccine) sera placé parmi ceux des personnes qui ont le plus efficacement contribué à l'abolition de pratiques si barbares et si infâmes, que la postérité aura peine à croire qu'elles aient pu être sanctionées par aucune nation civilisée de l'Europe dans le 19e siècle.

J'ai l'honneur de vous assurer de l'estime avec laquelle je suis,

Mon cher Monsieur,

Votre très-obéissant serviteur

François - Pierre Werry,

Attaché à la Mission du vicomte Castlereagh.

Le ministre ne s'en tint pas à de beaux compliments; la rémunération fut généreuse. Aux Soirées de Lady Castlereagh je fus présenté à un grand nombre de *Noblemen* and *Gentlemen*, dont plusieurs devinrent mes clients. Ces brillantes soirées offraient la plus intéressante réunion des grandeurs et des célébrités politiques de l'époque, des souverains, des hommes d'Etat, de guerre, des amiraux, des beautés. Un élégant souper, la musique et la danse; tout cela se répétait quatre ou cinq fois la semaine; on y était invité une fois pour toutes. Au bout de quatre mois Lord Castlereagh fut rappelé et remplacé par le duc de Wellington, auquel j'eus aussi l'honneur d'être présenté. Il continua les Soirées, sous les auspices de deux dames anglaises.

Au bout de trois ou quatre de ces soirées, l'évasion de Napoléon de l'Ile d'Elbe et son débarquement en France mirent fin à tous les amusements. *Le Congrès ne marcha ni ne dansa.* Il n'y fut plus question d'autre chose que d'une coalition contre le *fugitif de l'Isle d'Elbe.* Les ministres des diverses Puissances de l'Europe signèrent leur contingent. Le *fugitif* fut mis hors de la loi. Ces énergiques mesures, et la brillante victoire de Waterloo n'ont pas empêché ses cendres d'être transportées du rocher de Sainte-Hélène sous *le dôme des Invalides*; ni son fils, le duc de Reichstadt de compter comme Napoléon II dans sa dynastie, quoiqu'il n'ait jamais régné; ni son neveu de monter sur le trône impérial, comme Napoléon III.

Hormayr et son Plutarque Autrichien.

Mes relations avec le baron de Hormayr commencèrent par l'indicible plaisir que je lui fis, en 1810, en traduisant son *Oesterreichische Plutarch.* Il écrivit lui-même que „*cette entreprise lui paraissait gigantesque, vu que rien n'était moins français que ses idées et son style*;" mais il reconnut ensuite que *ma traduction se lisait comme un original.* Ce travail fut en effet très-difficile. L'ouvrage étant achevé au moment où la fille de tant d'empereurs allait s'unir au nouveau César, je hasardai d'offrir la dédicace du *Plutarque Autrichien* à Marie-Louise, qui daigna l'accepter et m'en témoigner sa reconnaissance par le don d'une tabatière en or garnie de diamants, qu'Elle m'envoya de Paris.

Louis I de Bavière.

J'ai déjà dit qu'en 1825 Sa Majesté le roi Louis I de Bavière conféra à ma fille aînée, alors âgée de treize ans, le canonicat honoraire du noble chapitre de Sainte Anne, auquel est attachée une belle décoration. Ce qui donna occasion à cette distinction est d'un genre si original, que le fait mérite d'être raconté.

Nous avons lu que pour *faire*, comme on dit, *d'une pierre deux coups*, je priai tous mes correspondants asiatiques, de m'envoyer des graines de toutes les plantes alimentaires du pays qu'ils habitaient, et qu'ils croiraient inconnues en Europe, sans s'inquiéter si elles y réussiraient ou non. Je serais fort embarrassé de nommer ces diverses graines, parce que ne pouvant les cultiver moi-même, je les remettais aux botanistes, aux agronomes, qui désiraient s'en occuper. Les gazettes en ayant parlé, S. A. R. Mgr. le prince héréditaire de Bavière me fit prier de lui envoyer un peu de toutes les graines que je recevrais d'Asie, en m'autorisant à les remettre à Vienne au Ministre de Bavière. Ces envois continuèrent au moins deux ans. Ne recevant plus rien, je n'envoyai plus rien. Le Prince en me remerciant de tout ce qu'il avait reçu, me fit dire qu'il désirait savoir comment m'en témoigner sa reconnaissance, en ajoutant que n'ayant lui-même aucun pouvoir, il était prêt à intercéder en ma faveur auprès du Roi, son auguste père. Je fis répondre à cette aimable proposition, que, s'il s'agissait d'une récompense honorifique, celle que j'apprécierais le plus serait, en faveur de ma fille Natalie, (qui pouvait faire des preuves du côté maternel comme

du côté paternel), le canonicat honoraire de Ste. Anne. Ayant fait demander en même temps à Monseigneur quelle marche j'avais à suivre, S. A. R. me fit dire que je devois lui envoyer ma supplique au Roi et mes preuves. Tout cela se fit; mais, chose singulière! les deux pièces arrivent à Munich après-midi, et pendant la nuit le roi Maximilien meurt; son fils Louis se lève roi et l'un de ses premiers actes de royauté est de nommer ma fille chanoinesse. On sait que les souverains de Bavière n'accordent qu'à leurs sujettes des canonicats *effectifs*, auxquels sont attachées des prébendes; mais qu'ils confèrent des canonicats *honoraires*, c'est-à-dire, sans prébende, aux dames étrangères qu'ils veulent distinguer. Je me souviens que pendant l'hiver de 1843 — 4, que je passai à Munich, Mr. de Bourgoing, ministre de France, m'assura que les plus nobles familles de la Bretagne et de la Normandie, l'accablait de suppliques, pour obtenir du roi de Bavière cette distinction, dont il était devenu très-parcimonieux. La princesse Amélie, tante du roi Louis, en était l'abbesse, et la décoration ne s'obtenait pas sans son consentement.

Fumigations sulfureuses.

En 1816, je fis venir de Paris ces boites fumigatoires inventées et perfectionnées par Darcet et par Galis, et j'en fis un établissement commode et élégant dans la maison que j'habitais, et qui appartenait à Madame de Stöckl, ma belle-mère. Ces fumigations offraient un remède puissant dans diverses maladies cutanées et rhumatismales, et elles furent en activité chez moi de 1816 jusqu'en 1826, c'est-à-dire, jusqu'à mon départ pour Carlsbad. Il ne paraît pas néanmoins qu'elles aient été employées à beaucoup près autant qu'elles le méritent. On m'en demanda, et j'en envoyai quelques-unes à l'étranger, entre autres, au célèbre Ali Pacha de Janina. En 1818 je publiai mes *Observations sur les fumigations sulfureuses*, qui furent traduites en allemand par le docteur J. Wächter.

Si je m'en souviens bien, je crois avoir été le premier en Allemagne à suivre l'exemple de mon compatriote le docteur Coindet, de Genève, qui donna de la vogue à l'usage intérieur de l'iode, ce puissant remède, qui dans bien des cas a fait place au mercure, quoique l'un comme l'autre, au lieu de s'expulser mutuellement, ont chacun leur mérite.

Mon arrivée à Carlsbad.

En 1826, un fâcheux alliage de maux arthritiques et herpétiques m'obligea à recourir à Carlsbad. La rapidité et l'impétuosité des crises que j'éprouvai de ces eaux et l'entière guérison qui s'en suivit, sans parler de la délivrance d'une presbyopie, qui pendant treize ans m'avait forcé à prendre des lunettes pour lire et pour écrire; un pareil bonheur, dis-je, me fit prêter foi et hommage aux *Thermes de Charles IV.*

Je sentis bientôt l'urgente nécessisté d'écrire en français: *Carlsbad, ses eaux minérales et ses nouveaux bains à vapeur.* Les étrangers, qui ne comprennent pas l'allemand, ne savaient où puiser l'instruction. Cela n'empêcha point un des principaux médecins de notre établissement de me dire, lorsque mon premier ouvrage parut: „Mais, mon cher collègue, dites-moi donc comment vous avez pu prendre la peine d'écrire en français sur Carlsbad? Nos eaux ne sont-elles pas déjà assez célèbres?"

Ce même médecin, aussi soporeux de corps que d'esprit, avait le renom de s'endormir chez ses malades, dès qu'il s'asseyait. Un prince souverain, saisi à Carlsbad d'une maladie aiguë, fut traité par lui et par deux célèbres professeurs, qui durent prescrire du *laudonum* en grande dose. Le Prince rétabli conféra au trio médical l'Ordre de sa Maison *(Haus-Orden).* Un plaisant fit l'observation que les docteurs A. et B. avaient été décorés *pour avoir fait dormir*, et le docteur C. *pour avoir dormi.*

Le fait est que notre Faculté *thermale* pendant *cinquante-quatre ans* s'était endormie complètement sur les lauriers de notre immortel David Becher; qu'en toute justice j'ai nommé *l'Hippocrate de Carlsbad.* Ses léthargiques successeurs laissèrent aux étrangers le soin d'écrire sur les vertus de nos eaux; et bien que les ouvrages de Kreysig et de Hufeland laissassent beaucoup à désirer, il n'en est pas moins vrai que la réputation personnelle de ces médecins contribua essentiellement au renom de Carlsbad, du moins dans les limites de l'Empire Germanique. La seule comparaison numérique des visiteurs d'alors avec ceux d'aujourd'hui (1) suffit pour com-

(1) On compta.

En 1775:	— 197	familles	ou	Numeros	
„ 1835:	— 2735	„	„	5017	individus.
„ 1850:	— 4277	„	„	5838	„
„ 1852:	— 4591	„	„	6030	„

prendre l'importance des travaux qui ont fait connaître nos eaux et leurs vertus, non-seulement en allemand et en latin, mais en français, en anglais, en italien, en danois, et tout récemment en grec. La poésie française s'en est aussi mêlée. Les Muses et les Najades s'accordent à merveille. Qu'on lise les charmantes poésies de Léon La font, du pasteur Henry, du vicomte de Kermenghy, et du barde espagnol, Don Diego Baguer y Ribas! Je n'ai jamais fait ni essayé de faire un seul vers en ma vie; mais j'ai su stimuler les poëtes que je viens de nommer et leur fournir le texte de leurs poésies.

La facilité, grâce à la vapeur, de voyager sur la terre et sur l'onde, a joué un grand role dans nos progrès.

Bains de vapeur.

À peine arrivé à Carlsbad que j'entrevis la possibilité d'établir au-dessus de la Source *d'Hygiée*, voisine du *Sprudel*, des bains de vapeur, commodes et peu coûteux, et d'y appliquer, *mutatis mutandis*, les boites qui à Vienne me servirent pendant dix ans aux fumigations sulfureuses. Les bains à vapeur ne sont point un moyen principal dans la cure de Carlsbad; mais j'en ai éprouvé de fort bons effets dans divers cas de roideur des articulations, dans les contusions, dans la sécheresse habituelle de la peau, le tic douloureux, etc, etc.

Émail des dents.

Rien n'est plus commun que de voir des malades redouter les effets de la chaleur des sources sur l'émail des dents; aussi observe-t-on des dames et des messieurs, qui employent un tube de verre, pour boire lentement l'eau de leur gobelet.

L'expérience suivante, que je fis à mon arrivée à Carlsbad, prouve suffisamment la futilité de ces craintes. Je plaçai au fond du *Sprudel* six dents humaines très-saines. Trois y restèrent huit jours; les trois autres quinze jours. L'incrustation fut plus ou moins forte, selon la durée de leur immersion; mais l'émait sous cette croûte était aussi sain et intact qu'à leur entrée dans le gouffre.

Bohuslas Lobkowitz.

En 1829, je tirai du plus impardonnable oubli l'admirable chantre latin des *Thermes de Charles IV*, le baron Bohuslas Lobkowitz

de Hassenstein, dont les classiques hexamètres, au nombre de dix-huit, figurent sur le bâtiment du *Mühlbad.* Je me délectai à écrire la vie de ce poëte, justement nommé *l'Horace des Bohèmes*, ainsi qu'un commentaire; et je parvins à me procurer de nombreuses versions. Ces hexamètres, le plus bel ornement de notre vallée, furent placés au *Mühlbad* aux frais de la ville et sous ma surveillance.

Anglais à Carlsbad.

Avant mon établissement à Carlsbad, rien n'était plus rare que d'y voir des Anglais malades; ceux qu'on y rencontrait ne venaient point directement d'Angleterre, encore moins des Indes-Occidentales et Orientales; mais de quelque ville d'Allemagne (Berlin, Dresde, etc.), où on leur avait recommandé nos eaux. Maintenant ils nous arrivent des Trois Royaumes et des colonies de la Grande-Bretagne, récommandés par des médecins anglais, qui savent ce qu'on doit espérer ou craindre de nos eaux. Autrefois, quand ils y venaient, le thé leur était interdit. La plus longue expérience m'a prouvé que ceux auxquels le thé convient ailleurs, peuvent aussi le boire ici. Ceux qui liront mon *Treatise*, tout comme ceux qui prélèrent s'instruire en français, trouveront tout ce qu'il leur importe de savoir, dans mes *Vingt-huit ans d'observation et d'expérience à Carlsbad*, 1853.

Plusieurs médecins anglais ont aussi écrit sur Carlsbad: Granville, Johnson, Edwin Lee, Mackenzie Dawnie, Sutro et le docteur Manul, de Carlsbad. Les Anglais ont donc une littérature pour tout ce qui concerne Carlsbad, beaucoup plus riche que celle des Français. Ceux-ci possèdent le très-bon *Guide aux Eaux minérales* du docteur Constantin James, de Paris, dont la dernière édition a été fort augmentée et revue d'après mes 28 *ans d'observation et d'expérience à Carlsbad.* Les Danois, qui, ainsi que les Suédois, nous fournissent un fort contingent annuel, peuvent s'instruire dans l'ouvrage sur les *Bains de la Bohème* par le docteur Giersing, de Copenhague. — J'ose dire, sans crainte d'être contredit, que mes *Almanachs de Carlsbad ou Mélanges Médicaux, Scientifiques et Littéraires relatifs à ces thermes et au pays.* (1831 — 1854 inclusivement) offrent une Encyclopédie qu'on ne trouve dans aucun établissement de bains. Ceux qui ont à écrire sur un sujet quelconque relatif à Carlsbad en sentent déjà l'utilité, puisqu'ils y

trouvent une foule de choses, déjà élaborées qu'on ne rencontre pas ailleurs. Ce qui est sûr du moins, c'est que je ne me souviens pas qu'aucun des journaux, qui ont rendu compte de mes 24 *Almanachs*, en aient jamais fait la moindre critique, et que leurs éloges se sont toujours accrus à mesure que j'ai vieilli. Après moi l'entreprise doit tomber; du moins en français. Si elle s'est soutenue pendant 24 ans, sans aucun manque d'intéressants matériaux, j'attribue ce succès à la sévère autocratie avec laquelle je les choisis. N'ayant aucun collaborateur fixe ou salarié, je ne demande des articles qu'à ceux que je crois capables de m'en livrer d'excellents, sans jamais être obligé d'en accepter de qui que ce soit, s'ils ne me conviennent pas; s'ils peuvent ennuyer les lecteurs, ou déplaire aux médecins des autres Bains, sur lesquels je n'écris jamais.

La littérature bohème, qui compte un si grand nombre d'hommes éminents, n'ayant jamais été traitée en français; je me fais toujours un très-agréable devoir de communiquer à mes lecteurs ce que je tiens des coryphées de cette littérature, qui sont toujours à ma disposition avec la meilleure volonté; tandis que jusqu'à présent j'ai échoué dans toutes mes tentatives d'obtenir des savants bohèmes-allemands ce qui concerne leur propre littérature.

Catalogue complet de mes œuvres.

1. *Ueber das Einimpfen der Kuhpocken*, (*Gesundheit's Taschenbuch*, de Vienne, 1801). C'est le premier rapport qu'on ait publié sur la vaccination en Allemagne.
2. *Observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine.* Avec planche coloriée. Vienne, 1801. 216 pages. 8vo. Dédiées à Lord Minto, Envoyé et ministre plénipotentiaire Britannique à Vienne. Traduit par le docteur de Portenschlag, fils, sous le titre de *Beobachtungen und Erfahrungen über die Einimpfung der Kuhpocken.* Wien, 1801. 8vo. 220 pages. Une 2de. édition corrigée et augmentée, publiée en 1802.
3. *Expériences sur l'origine de la vaccine* par J.-G. Loy, M. D. Traduit de l'anglais avec quelques observations du traducteur et des fragments de sa correspondance avec le docteur Jenner sur le même sujet. Vienne, 1802. Chez Geistinger. 45 pages. Traduit par le docteur de Portenschlag fils, *Ueber den Ursprung*

der Kuhpocken, von J.-G. Loy. Wien, 1803. 12°· 53 pages. Même librairie.

4. *Histoire de la vaccination en Turquie, en Grèce et aux Indes-Orientales.* Vienne, chez Geistinger. 1804. 8vo· 116 pages. Dédiée à Sir Arthur Paget, Envoyé à la Cour de Vienne; traduite en allemand: *Geschichte der Kuhpocken-Impfung in der Türkei, Griechenland, in der Moldau, in Ostindien und Persien. Mit vielen Aktenstücken und Zusätzen des Verfassers bereichert, und einigen Anmerkungen des Uebersetzers, F.-G. Friese, M. D.* Breslau. 1804. Bei Hamberger. 8vo· 176 pages.
5. Traduction du *Plutarque Autrichien*, par le baron de Hormayr. Dédié à S. M. l'impératrice des Français, Marie-Louise. Vienne. 1810. Strauss.
6. Le célèbre oculiste Beer, de Vienne, ayant ardemment désiré de recevoir des notices exactes sur la terrible ophthalmie, qui désolait l'Armée Britannique, je traduisis en Anglais une série de questions proposées par le docteur Beer, sous le titre suivant: *Questions proposées aux médecins qui ont l'occasion d'observer l'ophthalmie épidémique qui a long-temps régné dans l'Armée Britannique, par George-Joseph Beer*, M. D. Vienne, 1805. Chez Strauss. 16 pages.
7. *Abrégé des preuves données devant un Comité de la Chambre des Communes de la Grande-Bretagne en 1790 et 1791, en faveur de l'abolition de la Traite des Nègres.* Vienne, 1814. Cet ouvrage ne fut jamais vendu, mais distribué aux membres du Congrés.
8. *Observations sur les fumigations sulfureuses.* Vienne, 1818. Traduites en Allemand par le docteur J. Wächter. Vienne 1819.
9. *Carlsbad, ses eaux minérales et ses nouveaux bains à vapeur.* Carlsbad, 1827. Chez les Frères Franieck.
10. *Ode Latine sur Carlsbad, composée vers la fin du XVe· siécle, par le baron Bohuslas Lobkowitz de Hassenstein, avec une traduction polyglotte, une notice biographique sur ce poéte, des Observations sur l'Ode, sur l'antiquité de ces Thermes, le Portrait de Lobkowitz et une vue des Ruines de Hassenstein.* Prague, 1829.
11. *Guide des Etrangers à Carlsbad,* (non-médical). Carlsbad. 1842.

12. *Almanach de Carlsbad ou Mélanges médicaux, scientifiques et littéraires, relatifs à ces thermes et au pays.* Carlsbad (1831 à 1854 inclusivement).

13. *Essay on the Mineral Waters of Carlsbad for physicians and patients.* Prague. 1835. (Aux frais de la Commune de Carlsbad).

14. *Treatise on the mineral waters of Carlsbad, their nature, efficacy, applicability in various disorders.* Leipzig, 1842.

15. *Jean Gutenberg, né en 1412 à Kuttenberg en Bohème, bachelier-ès-arts à l'université de Prague, promu le 18 novembre 1445, inventeur de l'imprimerie à Mayence en 1450. Essai historique et critique par le révérend Charles Winaricky, curé de Jungbunzlau.* Traduit du Manuscrit allemand. Bruxelles, 1847.

16. *Austria and Hungary. Considérations d'un patriote autrichien.* Traduit du français, 1849.

17. *Vingt-huit ans d'observation et d'expérience à Carlsbad. Avec l'histoire et la description de la ville.* Dédié à S. M. le roi de Grèce Othon I. Carlsbad, 1853.

Nous avons déjà appris par l'*Appel à MM. les médecins vétérinaires*, que ce souverain avait pris un intérêt tout particulier à nos thermes. J'ajouterai que S. M. à ordonné d'insérer dans les Journaux grecs d'Athènes un extrait de mon *Histoire de la vaccination orientale* et de mes 28 *ans d'observation et d'expérience à Carlsbad;* et si les recherches sur la nature du javart et du cow-pox, dont l'un et l'autre servent d'antidote à la petite vérole et furent reconnus pour tels par Jenner, conduisent à réduire cette parenté en un corps de doctrine, Othon I y aura essentiellement contribué. Jusqu'ici mon Appel n'a eu aucun résultat.

Huger, Bollmann et La Fayette.

Parmi mes nombreux condisciples anglo-américains d'Édimbourg se trouvait Mr. François-Kinloh Huger, qui étudiait la médecine à contre-cœur, pour obéir à son père. Nous logions dans la même maison ; mais non dans le même pensionnat. C'était un homme poli et aimable, qu'on voyait rarement à la Clinique ou aux autres leçons. Il me rencontrait rarement sans me dire combien il m'enviait le bonheur d'aimer les études médicales.

À peine arrivé et casé à Vienne en 1794, que j'eus la grande surprise de voir, un beau matin, Huger entrer chez moi, en me disant: „Mon père n'en démord pas; il veut absolument que je continue mes études médicales. On m'a conseillé Vienne. M'y voici; vous y êtes déjà orienté; veuillez, cher docteur, me diriger, me présenter aux professeurs dont je dois suivre les cours, me faire voir les hôpitaux, etc.“ Je fis tout ce qu'il désirait.

Cinq ou six semaines plus tard, Huger revient et me dit: „Je suis incorrigible; la médecine me déplaît de plus en plus. Que mon père, s'il le veut, me déshérite; mais qu'il me donne une autre vocation! Résolu de retourner aux Etats-Unis, je cherche une occasion pour Londres. NB. Nous n'avions pas alors la vapeur à nos ordres.) Pourriez-vous m'aider à en trouver une?“ — „Oui, lui répondis-je, et même dans peu. Je dîne tous les jours chez Villars, le Beauvillers de Vienne. À la table voisine de la mienne, dîne un médecin hannovrien, nommé *Bollmann,* avec quelques amis. Je lui ai entendu dire qu'il venait d'acheter une excellente voiture, pour se rendre à Londres, où des affaires l'appellent, et qu'il ne serait pas fâché de trouver un compagnon de voyage à frais communs. C'est, du reste, un vilain monsieur, l'apôtre de la *guillotine*, des *fusillades*, des *noyades* et de toutes les turpitudes de notre époque. Je ne lui parle jamais; mais je saurai vaincre mes répugnances pour vous mettre en rapport avec lui. Venez dîner avec moi. Il parle anglais; nous arrangerons tout cela.“

Le docteur Bollmann répond qu'il ne demande pas mieux que de voyager à frais communs; mais qu'ayant encore à faire une excursion *en Hongrie*, il ne pourra donner qu'à son retour, au bout de quinze jours, une réponse décisive. En attendant, ils se virent quelquefois jusqu'au départ du docteur, non *pour la Hongrie*, mais *pour la Moravie.* On va voir pourquoi. Bollmann revint et accepta. Le jour de leur départ en poste, l'Hannovrien, l'Anglo-Américain, un jeune baronet anglais, un abbé français et moi, nous déjeûnons ensemble. Les chevaux arrivent; nous voyons les deux voyageurs monter en voiture; toute la rue en est témoin.

Au bout de quelques jours, le bruit court dans Vienne, que *deux Anglais* ont voulu faire évader La Fayette de la forteresse d'Olmütz; mais que l'entreprise a manqué. Dans ces *deux Anglais*

je ne songe pas même à reconnaître mon *Américain* et mon *Hannovrien.* Le surlendemain on raconte que c'étaient *un Anglais* et *un Américain*; petit-à-petit tout s'éclaircit. Les deux libérateurs arrêtés sont en effet les mêmes que par pure obligeance j'avais présentés l'un à l'autre.

Bien que *sans peur et sans reproche*, j'en eus un vrai déplaisir, m'attendant chaque jour à être appelé par la Police (qui n'eût fait que son devoir) pour donner des renseignements sur mes rapports avec ces deux étrangers. Néanmoins jamais je ne fus appelé.

Le prétendu *voyage en Hongrie* n'était qu'une fiction; Bollmann ayant été comme de raison à Olmütz, pour mitonner l'évasion du célèbre captif. J'appris que leur correspondance se faisait à l'aide du friseur de La Fayette, qui chaque jour, selon la mode d'alors, venait friser et poudrer ses boucles et son toupet. La coiffe de deux chapeaux égaux, qu'on échangeait, contenait les lettres du prisonnier français et du Blondel allemand. Chose inconcevable, Bollmann n'avait loué que deux chevaux. Il chevauchait sur l'un; La Fayette et Huger sur l'autre. Les paysans des environs, à la vue d'une si bizarre cavalcade, pensant bien que ce ne pouvait être que des échappés de la forteresse, donnèrent l'alarme, et le *trio* fut arrété. On prétendit alors que le général, pour se défaire de celui avec lequel il partageait sa monture, le jeta à terre d'un coup de coude. Si le fait est vrai, quoiqu'il ait eu lieu *à cheval*, il n'était rien moins que *chevaleresque.*

On raconta dans le temps que feu le duc d'York, qui en sa qualité d'éveque d'Osnabrük, et de commandant en chef des Forces Britanniques, tenait la crosse d'une main et l'épée de l'autre, obtint la liberté de Bollmann, (né à Hova dans l'Hannovre en 1769). Il véçut long-temps à Paris; et mourut à Kingston (Jamaïque) en 1821, âgé de 52 ans. Au Congrès de Vienne, en 1814, je l'aperçus avec quelques messieurs dans les rues. Mais, nullement désireux de renouer connaissance, je ne fis pas semblant de l'avoir reconnu. Quant à mon condisciple d'Edimbourg, il vit à Charlestown aux Etats-Unis, père de famille, colonel, avec le surnom de *Huger-La Fayette.* En 1852, nous nous sommes mutuellement fait nos compliments par un Anglo-Américain de m'a clientelle.

Beaucoup de gens crurent dans le temps que l'arrivée de Huger à Vienne avait été concertée d'avance. Mais je suis convaincu

du contraire. Huger étant très-impressionnable, je pense que Bollmann n'eut pas grand peine à l'intéresser en faveur de La Fayette, qui jadis avait combattu pour l'indépendance américaine.

Mes relations avec Louis XVII.

Après la paix de Campo Formio, en 1797, La Fayette fut échangé avec d'autres prisonniers français, contre Madame Royale de France, plus tard duchesse d'Angoulême, à laquelle en 1833, 1834 et 1836, j'eus l'honneur de donner des soins à Carlsbad. Je ne pris jamais la liberté de parler à Son Altesse Royale, qui était d'ailleurs peu causante, de mon aventure avec La Fayette et Huger; mais je la racontai aux personnes qui l'entouraient. Cette princesse, née le 16 décembre 1778, est morte en Autriche au Château de Frohsdorff, qui lui appartenait, le 18 octobre 1851.

Pour ajouter au singulier enchaînement de cette histoire, je dirai que la même année 1736, où j'eus l'occasion de soigner à Carlsbad S. A. R. madame la duchesse d'Angoulême pendant une maladie très-grave (étrangère à la cure thermale), j'allai passer l'hiver à Dresde, où une consultation médicale me mit, en arrivant, dans les relations les plus intimes avec la respectable famille de son infortuné frère Louis XVII; où j'eus l'occasion de m'instruire à fond de son évasion du Temple et de son existence sous le nom de *Naundorff*. Si je n'écrivais que ce que je sais de cette machiavélique histoire, dans laquelle tout cadre et rien ne cloche, quand on en connaît les points cardinaux, je pourrais écrire un gros ouvrage; mais ce travail en 4 vol. 8vo existe depuis 1846, par Mr. Gruau de la Barre, sous le titre d'*Intrigues dévoilées ou Louis XVII, dernier roi légitime de France, décédé à Delft en Hollande, le 10 août 1845.* Rotterdam. L'auguste victime n'est pas seulement ainsi nommée dans ces admirables mémoires; mais elle est enterrée au cimetière public de Delft avec une épitaphe comme *Roi de France et de Navarre* et tous ses titres royaux.

Mes recherches historiques à Carlsbad.

Dans le diplôme de *Citoyen d'honneur*, que je reçus de la magistrature de Carlsbad, à l'occasion de mon *Jubilé*, il est dit, entre autres, que *j'ai éclairci plusieurs parties de l'histoire ancienne de nos thermes.*

Idolâtre de la vérité, je n'ai négligé aucune occasion de séparer à Carlsbad la fable de l'histoire. À la première appartiennent uniquement le *saut du cerf*, le *chien tombé dans le Sprudel*; j'ai prouvé que, malgré la vérité historique des blessures reçues à Crécy par Charles IV, roi de Bohème, qui le devint sur le champ de bataille, il n'existe aucun document qui prouve *qu'il ait pris nos bains*; quoique nous ayons la certitude qu'il ait été plusieurs fois à Carlsbad, auquel en 1370 ce souverain accorda d'importants priviléges. J'ai prouvé de plus que, si même il n'eut pas d'écrivain, un phénomène, tel que le *Sprudel*, doit avoir été connu depuis que notre vallée et ses environs sont habités. Là où je n'ai pu moi-même faire des recherches historiques sur les temps reculés, je les ai sollicitées et obtenues de nos savants.

Rien n'est plus intéressant, comme on peut le lire dans mon *Almanach* de 1835, que les recherches du défunt chevalier Kalina de Jäthenstein et celles de l'historien François Palacky, sur le ci-devant *Château de Carlsbad*, dont il n'existe d'autres traces que le nom de *Schlossberg* et de *Schlossbrunn*, que portent la colline sur laquelle il était situé, et la source qui s'y trouve.

Mon commentaire sur l'*Ode de Lobkowitz* est riche en faits historiques. Les deux médailles frappées en 1526 par ordre des comtes de Schlick en l'honneur de Wenzel Beyer d'Elbogen, le premier médecin qui ait écrit sur nos eaux, reposaient tranquillement au Cabinet Numismatique Impérial de Vienne; mais aucun écrivain n'en avait parlé avant que le défunt comte François de Sternberg-Manderscheid m'eût révélé en 1826 leur existence. Elles sont décrites et gravées dans l'*Almanach* de 1841, XI.

Deux maisons sur le *Vieux Wiese*, l'*Aigle Rouge* et le *Lièvre Blanc* se sont querellées pendant plus d'un siècle, prétendant l'une et l'autre d'avoir hébergé le Czar Pierre-le-Grand en 1711 et 1712. Je crois avoir tranché la question, en faveur du *Lièvre Blanc* et prouvé en cette occasion que *la raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure*. La présence de Leibnitz à Carlsbad, en 1712, comme collaborateur de Pierre-le-Grand, ne m'a été révélée qu'en 1853. Elle était inconnue dans nos annales.

Une simple *tasse à café*, donnée par la famille des comtes Chotek au Musée National de Bohème, dont les dessins et les chronographes prouvent évidemment que c'est la tasse, dans laquelle but

l'impératrice Elisabeth, qui voulait donner un héritier mâle à la Maison d'Autriche, qui ne reposait plus que sur la personne de Charles VI, son mari, vint prendre nos eaux. J'ai traité ce sujet avec un soin tout particulier, quoiqu'aucune question physiologique ne soit plus délicate que celle de la fécondité et de la stérilité d'un mariage. Les Français regardent leurs Eaux de Forges comme éminemment fécondantes; mais dans ce moment la dynastie déchue, comme la dynastie régnante se trouvent, avec la meilleure santé et la vigueur de la jeunesse, dans le cas de donner quelque attention à ce sujet, traité dans mes *28 ans d'observation et d'expérience à Carlsbad.* Ch. XLIX.

À mon arrivée ici j'eus de singulières erreurs à rectifier dans deux enseignes de maison.

La *Croix de Malte*, qui est blanche, était représentée par la *Croix Teutonique*, qui est noire. L'enseigne nommée *la Découverte de Carlsbad*, représentait l'empereur Charles IV, baignant ses pieds au *Sprudel*, costumé *comme Charles VI*, perruque à alonge, chapeau tricorne sur la tête, entouré de ses courtisans, tête découverte. Un mot de ma part, dit aux propriétaires de ces maisons, fut suffisant pour corriger d'aussi grossiers qui-pro-quo.

Le lendemain de mon arrivée à Carlsbad, en 1826, je reconnus que la *Toison d'or* qui décorait la poitrine de Charles IV, dont la Statue est placée à un des angles de la Maison de Ville était un anachronisme de 50 ans, vu que cet empereur y est représenté en 1370, tandis que cet Ordre illustre ne fut institué à Bruges par Philippe-le-Bon qu'en 1420. J'en fis l'observation à la magistrature; un ciseau et quelques coups de marteau ont fait disparaître cet anachronisme.

David Becher mourut en 1792, sans laisser de notice biographique, et sans que qui que ce soit, après sa mort, ait songé à l'écrire pour un *Conversations-Lexicon.* Ce fut pour moi un devoir sacré de faire connaître dans mon *Almanach* de 1832, les grands mérites de ce classique médecin, si digne du monument qu'on va lui ériger. — J'ai aussi publié la biographie de trois autres célèbres Carlsbadois, le peintre d'animaux Venceslas Peter, notre historiographe Léopold Stöhr et notre phénoménal orientaliste, Auguste Pfitzmayer.

Ancienne léthargie médicale à Carlsbad.

Les médecins léthargiques dont j'ai fait mention, n'ayant rien écrit pendant plus d'un demi-siècle, n'instruisaient les étrangers ni bien ni mal; mais ils n'en donnaient pas moins à Carlsbad, dans l'emploi des eaux l'exemple d'un pitoyable *hocus pocus*, en parlant de nos sources *fortes* et de nos sources *faibles*; en conduisant leurs malades d'une source à l'autre, comme par ascension. David Becher avait prouvé par de bonnes analyses la parfaite identité de leurs parties constituantes, et avait réfuté en maître les fausses idées si généralement en vogue; mais après lui elles reprirent leur force, et les médecins étrangers en furent tellement imbus, que rien n'était plus commun que de voir arriver des malades auxquels nos sources, quel qu'en fut le nom, ne pouvaient que nuire, et qui s'en convainquaient bientôt en les buvant. Dans tous mes écrits, dans ma correspondance, en parlant à mes malades, je n'ai jamais laissé échapper l'occasion de rectifier ces graves erreurs. On me crut novateur, tandis que je ne suivais que les justes principes de l'*Hippocrate de Carlsbad.* Ce qui est sûr du moins, c'est que les lettres dont les médecins étrangers munissent les malades qu'ils nous adressent, sont plus rationnelles qu'autrefois. Nous n'avons besoin que de l'*histoire de la maladie.* Quant aux instructions sur la manière de faire la cure, elles sont plus que superflues. Nous avons encore une grande difficulté à vaincre, celle de tant de malades, qui s'endoctrînent les uns les autres.

Quoique désireux de vivre socialement avec mes confrères, j'ai toujours été plus ou moins privé de cette ressource à Vienne, à Prague et à Carlsbad, où l'herbe de Nicot et ses bouffées font l'élément principal de leur sociabilité. Mon aversion d'une pareille atmosphère est telle que je n'ai jamais fait le moindre effort pour la vaincre. J'en parlerai encore.

Sociétés de médecins.

De mon temps, il n'existait pas à Vienne de *Société Impériale des médecins.* Pour y suppléer jusqu'à un certain point, une vingtaine de médecins, pendant plusieurs années, se rassemblaient une fois la semaine chez le docteur Malfatti. Nous souscrivions à plusieurs des meilleurs journaux de médecine. C'était la malheureuse époque de la *Philosophie de la nature*, dont l'obscur et pédantes-

que vocabulaire crispait mes nerfs. Les écrits de cette époque n'étaient pas traduisibles. Quoique en grande faveur dans notre société, ce baragouin ne souilla jamais ni ma bouche ni ma plume. Les médecins allemands, Dieu soit loué, sont revenus à un language national.

Salons de Vienne.

Vienne, par contre, offrait un grand choix de salons dans la Noblesse, le Corps Diplomatique et la Haute Finance, chrétienne et juive. Dans cette dernière classe brillait surtout le salon de Madame la baronne Fanny Arnstein, qui était elle-même un modèle de nobles et élégantes manières. Quelques dames étrangères fréquentaient fes salons de la haute finance; mais entre le pur sang de la Cour autrichienne et la noblesse de Jérusalem, il n'y avait que peu ou point de fusion.

En 1808 Madame de Staël, cette grande spécialité du sexe féminin, passa un hiver à Vienne avec son fils Albert, qui étudiait à notre Académie des Ingénieurs. Sa fille unique, mademoiselle Albertine, qui devint duchesse de Broglie, était aussi avec elle. Madame de Staël, âgée de quarante-deux ans, excita une grande curiosité. Venant droit de Coppet et la plupart de ses amis de Genève étant les miens, elle me pria, en arrivant, de la diriger en toutes choses. Je lui fis ma première visite à l'auberge; mais je la plaçai sans délai dans une excellente maison, qui se trouvait vacante et tout-à-fait adaptée aux soirées et aux bons petits dîners qu'elle voulait donner et qu'elle donna. Elle ne voyageait pas sans cuisinier.

Après moi arriva le Prince de Ligne. Quoique ennemie jurée des calembourgs, elle pardonna à M. le Maréchal celui par lequel il débuta. Madame de Staël lui ayant dit qu'elle était venue à Vienne pour placer son fils *à l'Ecole du Génie*, le prince lui dit galamment: Mais, madame, il y était déjà dans le sein de sa mère.! — Elle se lia intimement avec la malheureuse princesse Pauline de Schwarzenberg, qui fut comme on sait, victime du plus héroïque dévouement maternel. Son Salon fut bientôt composé de tout ce que la Russie, la Pologne et autres pays avaient à Vienne de plus distingué en hommes et en femmes. C'était une réunion plus cosmopolite qu'autrichienne. Jamais je n'y entendis un mot d'allemand.

J'ignore même si et comment madame de Staël le parlait, ou si seulement elle le lisait.

Sur un beau théâtre de société elle joua *Agar dans le désert* et dans les *Précieuses ridicules.* Quelques dames polonaises jouèrent beaucoup mieux qu'elle. Elle n'en fut pas moins applaudie. Elle avait auprès d'elle MM. de Schlegel, ses deux mentors dans la littérature allemande. Ellé me confia, en partant de Vienne, la tutèle de son fils Albert, qui un an après passa de l'Académie au service de Suède et fut tué aux bains de mer de Dobbéran dans un duel qu'entraîna une querelle de joueurs.

J'eus avec madame de Staël une correspondance très-suivie, aussi long-temps que dura ma tutèle de son fils. Etait-elle animée, de quelque vif sentiment, de maternité, par exemple, ses lettres étaient sublimes ; mais ordinairement, son style était d'une telle simplicité, qu'il n'aurait pas fait deviner son grand renom.

C'était toujours avec enthousiasme qu'elle parlait de son père, Mr. Necker. Elle portait son portrait très-haut sur l'épaule gauche, en grande parure, comme à la Cour de Russie les *dames du Portrait.*

Dans son salon elle tournoyait toujours entre le pouce et l'index une rose ou un morceau de papier tortillé. Je regrette de ne lui avoir pas demandé la physiologie de cette marotte.

Je revis chez elle un des plus grands admirateurs de son génie, mon ancien camarade de collége Simonde, plus tard *Sismondi*, l'historien des *Républiques Italiennes du moyen âge.* En travaillant à ce célèbre ouvrage, Simonde, dont la famille était dauphinoise, prit, disaient ses meilleurs amis, la fantaisie de greffer sa race sur les nobles *Sismondi*, de Pise. Ce qui est sûr, du moins, c'est que cette greffe lui valut à Genève de sanglants sarcasmes. L'on s'y donna même la peine de constater par d'exactes recherches l'illégîtimité de cette puérile prétention. Ce fut après son départ de Vienne, que j'appris de Genève la grande sensation que causa l'adoption de ce second nom. Le fait est que Simonde avait sa sœur mariée en Toscane, et que ce fut chez elle qu'il travailla à son grand ouvrage, qui le familiarisa avec les *Sismondi.*

Au second passage de l'illustre Corinne par Vienne, je vis Mr. Rocca, son second mari, dont, Dieu sait pourquoi! elle ne vou-

lut jamais prendre le nom, à l'instar des princesses de maison souvraine qui se mésallient. Elle n'en eut qu'un fils, mort pulmonique à Nice.

La nationalité de Corinne était difficile à exprimer d'un seul mot. Son grand-père Necker, natif de Brandebourg, devint professeur en droit à Genève, où naquit le célèbre Necker, qui de très-bonne heure commença sa carrière financière à Paris, où madame de Staël vit le jour. En épousant le baron de Staël-Holstein, elle devint Suédoise, ainsi que les enfants issus de ce mariage. On peut dire qu'elle n'était française que par son extrait baptistaire. Ni son père ni ses enfants ne l'étaient. Mr. Rocca était Genevois.

Bien que le cœur, l'esprit, la plume de Madame de Staël fussent français, elle n'eut pas contre elle à Vienne de plus mauvaises langues que celles de quelques vieux émigrés français de l'armée de Condé, qui à tort et à travers prirent à tâche de s'égayer à ses dépens.

Elle ne fut pas présentée à la Cour; mais nos plus grands dignitaires se firent présenter chez elle.

Malgré l'admiration que lui inspiraient en général les grandes célébrités, madame de Staël ne prôna jamais Napoléon, dont elle n'avait eu, disait-elle, qu'à se plaindre. S'étant trouvée à Paris dans l'absolue nécessité de demander à Napoléon une audience, relative à la succession de son père, elle s'était préparée à répondre à tout ce qu'il pourrait lui dire ou lui demander. Mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsque Sa Majesté Impériale lui dit:

„Madame, avez-vous nourri tous vos enfants? „Cette question, malicieusement appliquée à la prétention de Madame de Staël à la beauté de certaines formes, ne fut pas trouvée digne de Napoléon-le-Grand. Elle disait, en parlant de lui: „Ce n'est pas un homme, c'est un système.“

Un autre salon fort intéressant était celui de Madame la comtesse Rosalie Rzewuska, née princesse Lubomirska, dont la mère avait eu le malheur de déplaire au sanguinaire Robespierre, qui fit tomber sa tête sous le fer de la guillotine. *Madame Rosalie*, comme l'appelaient brièvement ses amis, réunissait à un haut degré le savoir, les vertus, les talents et la beauté. Le Prince de Ligne appelait la comtesse *la plus belle des grandes et la plus grande des belles*. Elle attachait plus de prix à voir dans son sa-

lon de grandes célèbrités que de grands noms et de grands titres. M'ayant donné à cet égard *carte blanche*, elle m'appelait son *grand-chambellan.* Je lui présentai, entre autres, un professeur de botanique, de Moscou, parlant parfaitement français, qui me parut fort distingué. Nous arrivâmes presque les premiers; la comtesse plaça le professeur entre elle et moi. Bientôt entre un monsieur boiteux. Le professeur demande à voix basse son nom à la comtesse, qui lui répond: „C'est de la *cryptogamie*; Mr. de Carro vous dira le reste." On peut s'imaginer l'admiration qu'excita dans le disciple de Linné ce bon-mot de la comtesse, lorsque je lui racontai que le boiteux était un gentilhomme, marié *clandestinement* à une princesse de maison royale (dont le mariage ne fut reconnu que plus tard). Cette seule anecdote suffit pour juger l'esprit de la dame de ce salon, qui fit pendant plusieurs années le charme de la meilleure société de Vienne, surtout des étrangers. Cette dame vit encore à Varsovie.

Salons de Prague et de Munich.

À Prague, où je passai plusieurs hivers, le splendide salon des princes et princesses de Rohan, auxquels j'apportai des lettres de recommandation en 1826; le salon de S. E. M. le comte Charles de Chotek, grand-bourgrave et président du Gouvernement; ces deux salons, dis-je, furent pour moi d'une précieuse ressource, ainsi que celui de M. le baron Parish de Senftenberg.

À Munich, où je passai l'hiver de 1843 — 4, le salon du comte Louis Tascher de la Pagerie et de sa nombreuse famille, présentait le grand avantage d'être accessible aux savants et aux artistes, comme à la plus haute noblesse bavaroise et étrangère. Cette famille occupe présentement de hautes dignités à la cour de Napoléon III.

Je reviens maintenant à Vienne et dirai quelques mots de plusieurs célébrités avec lesquelles j'eus des relations.

Sonnenfels, Quarin, Jean de Muller.

Peu après mon arrivée en 1794 je fus présenté au conseiller aulique de Sonnenfels, le bras droit de Joseph II dans ses importantes réformes. Il donnait tous les dimanches des soirées de dames

et de messieurs. Je lui entendis dire plus d'une fois que l'empereur François, quoiqu'encore très-jeune, était l'un des plus savants jurisconsultes de sa monarchie.

Je fus aussi présenté au baron de Quarin, premier-médecin consultant de la Cour, que Joseph II avait créé *baron,* en récompense de la franchise avec laquelle il lui avait dit *qu'il devait mourir dans peu.* Le baron donnait des dîners comme un ministre d'État et à des ministres d'État. Ses *Animadversiones practicæ* sont du meilleur genre hippocratique. Au premier dîner que j'y fis, se trouvait le comte de Saurau, vice-président de la Police, qui en ma qualité de nouvel-arrivé, eut l'extrême obligeance de me demander si j'avais déjà visité les prisons et maisons de correction. Il offrit de m'y conduire et m'y mena en effet. Devant lui s'ouvrirent à l'instant les verroux et les grilles, et j'y vis cinq ou six fameux conspirateurs contre la vie de la famille impériale.

Le baron Quarin, dont la pratique se bornait presque aux consultations, ne pouvait pas souffrir qu'on le fit chercher pendant qu'il faisait sa partie de *whist* ou d'*hombre* et, autant que possible, le public, dont il était le bien-aimé, se conformait à ce désir.

J'étais médecin d'un jeune couple anglais, fixé à Vienne, qui ne brillait pas par l'harmonie conjugale. Monsieur devait partir pour l'Angleterre, au grand déplaisir de madame. J'en ai toujours ignoré la raison; mais le fait est qu'il voulait qu'elle fût ivre, quand il monterait en voiture. Et en effet il lui fit boire tant de vin de Port qu'il atteignit son but. Il fut résolu que, pour se distraire, la jeune femme passerait la soirée dans une famille de haute finance, où il y avait nombreuse assemblée. Le baron Quarin, qui s'y trouvait à sa table de *whist,* en était un habitué.

À peine arrivée, la chaleur des appartements, jointe au vin, fermentent dans la tête de la jeune anglaise; elle commence à battre lat campagne. La dame de la maison, voyant cet état, va prier l'illustre Esculape de venir au secours de la malheureuse, *qui a perdu la raison.* — „Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée; répondit-il, qu'on aille chercher son médecin!" — On savait où me trouver, et au bout d'un quart d'heure, j'étais déjà auprès de la dame; tout m'indiqua la cause de son délire. Pour éviter un plus long scandale et pour lui donner de meilleurs soins, je lui proposai de la ramener chez

elle. Je lui offris mon bras, et restai auprès d'elle jusqu'au retour du calme. Elle cuva son vin. Le mari, de retour au bout de six semaines, ne m'en parla jamais, ni moi non plus. — M. le baron Quarin fut un des mécènes de la vaccination; il ne me rencontrait jamais sans parler de l'importance de l'invention, ni sans me dire quelque chose de flatteur sur la principale part que j'y avais eue. En allemand et en français, son langage était plutôt commun que distingué; en latin, il était classique. Il mettait de la dignité à tout ce qui était médical, et faisait en toute occasion respecter son état; ce qui n'empêche pas qu'il eut grand tort de refuser son aide à la jeune dame anglaise, d'autant qu'il ne s'agissait que de passer d'une chambre à l'autre. Jean-Pierre Frank aurait agi différemment.

Je trouvai aussi au même dîner le célèbre historien de la *Confédération helvétique*, Jean de Müller, qui fut très-érudit. Il était conseiller au service d'Autriche; mais il fut quelques années après congédié par sa propre faute. On me comprendra.

Le craniologiste Gall.

Sans avoir jamais fait une étude spéciale de craniologie, j'eus trop d'occasions de voir le docteur Gall en consultations ou ailleurs, pour ne pas reconnaître en lui l'homme de génie. Le cours de leçons qu'il donnait souvent en allemand, excita la curiosité de plusieurs grands personnages, entre autres, de LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Sudermanie, qui me prièrent de lui demander s'il voudrait bien leur expliquer son système en français? Il y consentit, à condition que j'y serais présent et que je viendrais à son aide, si quelques mots lui manquaient. Il s'en tira-à-merveille. Ce succès l'engagea à publier son système en allemand et en français, et à me charger de l'édition française. Mais ce fut l'époque où ses adversaires coalisés obtinrent du gouvernement la prohibition de son système, comme *menant droit au matérialisme*. Tout cela, à juste titre dégoûta Gall, qui quitta Vienne, pour se rendre à Paris, où il n'eut plus besoin de moi.

Joseph Haydn.

Mademoiselle Madeleine de Kurzbeck, ma belle-sœur, passait, parmi les amateurs pianistes, pour la première de Vienne, et quelques touristes l'avaient proclamée comme telle dans leurs ouvrages.

Lorsque Joseph Haydn avait composé quelque nouvelle pièce de musique, il venait très-humblement prier mademoiselle Madeleine de l'éssayer la toute première, parce que, disait-il, il ne pouvait bien juger de la bonté de son travail, que d'après l'extrême délicatesse de ses doigts. Presque sans voix l'un et l'autre, ils chantaient néanmoins des duos, qui avaient tout à la fois quelque chose de sépulcral et de céleste. Haydn dinait souvent dans la maison de Kurzbeck, montée sur un grand pied. Très-sujet à répéter toujours la même chose, il parlait avec joie des honneurs qu'on lui avait rendus dans la Grande-Bretagne, dont l'Université d'Oxford l'avait créé *docteur en musique.* Mais voici son histoire favorite

Etant un jour à Londres tout seul dans sa chambre et assis à son clavecin, un monsieur entre, enveloppé dans son menteau, et lui demande sans préambule, s'il voudrait composer pour lui une *marche?* Haydn, peu satisfait de sa brusquerie et de l'insignifiance de la demande, lui répond laconiquement qu'il n'en a pas le temps. — „Mais, docteur Haydno fixez-en vous-même le prix.“ — „Cinquante guinées.“ — „Quand puis-je venir la chercher? — Dans huit jours; à telle heure.“ — Il fut ponctuel, Haydn lui joue sa *marche*, et Jack Tar ravi, au lieu des *cinquante guinées* demandées, en dépose *cent* sur le clavecin; donne une vigoureuse poignée de main au *docteur Haydn*, qui, ne lui ayant pas demandé son nom, ne l'a jamais su. Il l'a supposé marin.

Le Prince de Ligne.

A mon arrivée à Vienne, en 1794, j'eus l'honneur d'être présenté au célèbre Prince de Ligne, qui faisait le charme de plusieurs salons. J'eus aussi celui de le voir chez lui à la ville et de déjeûner en nombreuse société à sa *villa* du *Kahlenberg.* Il fut toujours envers moi d'une amabilité parfaite. J'ai entendu de sa bouche d'innombrables calembourgs, qu'il disait gravement et n'en riait que quand les autres avaient cessé de rire. Quelques-uns de ces bons-mots volaient d'une capitale à l'autre, notamment: le *Congrès danse, mais il ne marche pas.* On sait que le jour avant sa mort, le prince se félicita de ce que les funérailles d'un maréchal venaient fort à propos pendant le Congrès, épuisé dans tous les genres d'amusements, de fêtes et de parades.

En 1813, un typhus pétéchial, qui me tint dix-sept jours en délire, mit ma vie dans le plus grand danger. Le prince fit souvent arrêter sa voiture devant ma demeure et envoyait son laquais demander de mes nouvelles. Un jour qu'on lui fit dire que j'étais excessivement mal, S. A. descendit de voiture et monta chez moi, pour apprendre au juste comment j'étais. Echappé à la mort, à peine fus-je en état de tenir une plume, que j'adressai au Prince mes vifs remercîments. Il répondit moitié en vers, moitié en prose. Ayant été, outre plusieurs consultations avec l'illustre Jean-Pierre Frank, très-amicalement traité par le docteur Malfatti, le prince, en vertu de la bonne œuvre de ce médecin envers moi, proposa de le nommer dorénavant *Benfatti.*

Le Prince de Ligne appelait les souverains, qui prenaient part aux amusements du Congrès, des *Rois en vacance.*

Quand il parlait de Catherine II, il l'appelait *Catherine-le-Grand.*

La devise de son écusson était même un jeu de mots de sa façon : *Quo res cunque cadant stat semper linea recta.* Ses ancêtres ne l'avaient jamais portée. C'est du moins ce que Mr. Gœthals, généalogiste et héraldicien de profession, m'a assuré à Bruxelles, où je passai l'hiver de 1844. Ses bons-mots étaient quelquefois malins; mais qnand ils lui venaient à l'esprit; il fallait les dire. En société d'hommes, il en disait de grivois, que je m'abstiens de répéter quoique je me souvienne de plusieurs.

Lorsqu'au commencement de la Révolution, les Français s'emparèrent de la Belgique, les archives de l'Ordre illustre de la *Toison d'or* furent transportées à Vienne, sous la garde d'un Mr. B., leur directeur. Contenant les documents des plus grandes familles de la Belgique, plusieurs nobles de ce pays-là, hommes et femmes, qui avaient à faire des preuves de seize quartiers, pour obtenir la clef de chambellan, la *Croix étoilée*, divers canonicats, s'adressaient à Mr. B., qui avait le renom de forger des quartiers pour ceux dont l'arbre généalogique était en défaut. Mr. B., ayant épousé, à un âge passablement avancé, une belle et jeune personne, quelqu'un demanda un jour au Prince de Ligne *si Mr. B. avait des enfants?* — „Des enfants?“ répliqua-t-il. „Ne savez-vous donc pas que Mr. B. *ne fait autre chose que des pères.?*“ —

Se trouvant vers le soir dans un sallon avec plusieurs grandes dames au moment où la Lune paraissait, le prince en furibond se lève de sa chaise et court fermer les volets. „Que faites-vous, cher Prince, s'écrièrent quelques-unes de ces dames?" — „Ce que je fais? Je veux châtier l'audace de Madame la Lune, qui, avec ses misérables quatre quartiers, a l'impudence de vouloir se frôtter à des dames comme vous, qui en comptez 16, 32 et 64, s'il le faut.

La cour de Londres ayant envoyé à Vienne un ministre plénipotentiaire, qui était fils d'un chirurgien, plusieurs de nos grandes dames considérèrent ce choix comme un manque de respect envers l'auguste cour impériale et royale, et en parlèrent dans ce sens au prince, qui leur dit gravement: „Mesdames, je vous assure que vous vous trompez. Mr. . . . . . est fils d'un des plus grands *saigneurs* de l'Angleterre." — Ce jeu de mots n'est traduisible en aucune langue à moi connue.

La comtesse de Roombeck avait un salon très-fréquenté, entre autres, par la haute Émigration française. Son amie intime était la baronne de Puffendorff. La comtesse de Roombeck (femme d'un gentilhomme belge) était *très-grosse*. Ayant à un bal masqué chicané le Prince de Ligne, il finit par leur dire: „Vous vous trompez, beaux masques, si vous croyez que je ne vous connaisse pas. C'est à *Grotius et Puffendorff* que j'ai l'honneur de parler." — Ce sobriquet leur resta.

Un bon ami du Prince de Ligne, le marquis de Bonnay, l'agent des Bourbons, fit l'épitaphe suivante du Prince de Ligne, qu'il lui remit de son vivant:

Ci-gît le Prince de Ligne,
Il est tout de son long couché,
Il a beaucoup pêché,
Mais ce n'était pas à la ligne.

Anecdotes Carlsbadoises.

Dans mes *Vingt-huit ans d'observation et d'expérience à Carlsbad*, je me suis fait un devoir de raconter nombre d'histoires de maladies, et surtout d'indiquer celles que nos eaux ne peuvent qu'agraver.

Dans ces *Mémoires* j'offrirai au lecteur une macédoine d'anecdotes, qui donneront l'idée de ce qui s'y passe. Je n'aborderai pas

la *chronique scandaleuse*, qui n'est qu'exceptionnellement à l'ordre du jour, vu que Carlsbad n'est qu'une infirmerie, où l'on vient pour Hygiée et non pour Vénus et Bacchus; où la haute gastronomie est peu cultivée, et où, sans mourir de faim, l'on ne mange que pour vivre plutôt qu'on y vit pour manger. Sans un certain régime, qui n'est rien moins que pénible, la cure va mal. Quiconque le transgresse s'en répont.

1. Parmi les premiers malades qui me consultèrent en 1826, se trouvait une dame française, aussi distinguée par sa naissance que par ses vertus. Me promenant un jour avec elle, elle fut péniblement affectée de l'air maladif et souffreteux d'une femme estropiée, dont les vêtements annoncaient la misère. La dame me pria de lui remettre, quoiqu'elle ne mandiat pas, un billet de *cinq florins*, qui furent pour la pauvre une béatitude. Nous continuâmes notre courte promenade. Lorsque nous revîmes la pauvre, la noble dame, se répentant de lui avoir si peu donné, me pria d'échanger le billet de *cinq* contre un de *dix* florins. Ne se doutant pas d'un pareil troc, la pauvre tomba presque en syncope, quand je lui redemandai les cinq florins. Mais quand elle vit comment ils étaient remplacés, sa joie fut ineffable; elle m'assura même qu'ils suffiraient à la faire vivre au moins *pendant dix mois.*

2. Un seigneur Polonais, prodigue de son argent, ou plutôt de son or, n'arrivait jamais aux fontaines, sans que nos bouquetières, instruites de sa générosité, ne l'assiégeassent, en lui présentant un bouquet. Il tirait alors un ducat de sa poche, le plaçait sur l'ongle du pouce, et en l'appuyant contre son index, le lançait aussi loin qu'il pouvait. À l'instant toutes ces enfants de Flore se précipitaient sur la pièce jaune, et plus la lutte était ardente, plus leurs jupons se dérangeaient, plus le prince riait. Cette scène se renouvela tous les jours pendant cinq semaines. Il n'a laissé aucun imitateur. Je n'eus point à courir après les cinquante ducats hollandais, qui furent mon honoraire; il les fit passer d'un seul coup de sa main dans la mienne.

3. Un célèbre *Beau* de Londres se logea en arrivant ici chez un épicier, qui vendait aussi des *gobelets* de porcelaine. Le com-

mis du marchand lui en ayant présenté un, il répondit: „Dites, je vous prie, à votre patron, que je ne suis pas encore réduit à boire de l'eau; que je ne bois autre chose que du bon vin, et que s'il a du vrai *Claret*, il peut m'en envoyer une *douzaine de bouteilles*."

4. J'ai donné des soins à un officier prussien, venu à Carlsbad dans le plus déplorable état de mélancolie. Sa misanthropie l'ayant même porté à insulter ses supérieurs, il fut forcé à quitter le service. L'effet de nos eaux sur son physique et son moral fut tel, qu'il devint calme, aimable, sociable, et me laissa, en prenant congé, de fort jolis vers sur la *clef*, qui lui avait ouvert ce lieu de béatitude, où le conduisait journellement la vertu de nos eaux.

5. L'intendant d'un prince allemand, qui préférait parler français, quoiqu'il s'en acquittât assez mal, était fier d'avoir bu nos eaux pendant près de vingt ans. Quoiqu'elles l'eussent guéri, la seconde ou troisième année, il craignait les rechutes. Voulant se qualifier du titre de *vétéran*, il se nommait toujours le *vétérinaire de Carlsbad*. Je le laissai dans sa douce illusion, sans jamais le corriger.

6. En 1841, nous vîmes une vingtaine d'acteurs et d'actrices français, arriver du Nord, parmi lesquels se trouvait la célèbre tragédienne, Mlle. Georges. Aucun d'eux ne sachant un mot d'allemand, leurs difficultés étaient extrêmes. J'en eus pitié et leur offris mon assistance. Bientôt tout fut organisé, et sur les étroites planches du théâtre thermal, la colossale Demoiselle Georges se démenait dans *Merope*, *Sémiramis* et *Macbeth*, comme elle l'aurait fait au théâtre de la Porte Saint-Martin. Mr. Harel, dirigeait tout cela. C'était un homme de lettres, jadis préfet. La déclamation et la voix convulsive et sanglotante de Mlle. Georges furent plutôt ridiculisées qu'applaudiés; tant elles différaient du goût tudesque. Aussi ces histrions ambulants firent ils de pitoyables affaires.

Me trouvant un jour chez la tragédienne avec cinq ou six personnes, elle se lève subitement de son canapé, vient à moi comme une flèche, et en me montrant une petite éruption qu'elle avait sur une de ses joues, elle me prie de lui dire ce que j'en

pense: „C'est une petite dartre, lui répondis-je.“ — Flattée de ce diagnostic, elle s'écrie avec extase:“ Une dartre? Eh, mon Dieu, Monsieur le docteur, cela vient donc de l'Empereur!“ — Il est connu que Napoléon-le-Grand n'avait pas, à la Louis XIV et à la Louis XV, des favorites avouées et l'on sait qu'il ne se refusait pas des velléités passagères. Mademoiselle Georges, sans doute en conservait un glorieux souvenir. — Du reste, que Napoléon ait eu ou non les dartres dont il avait le renom, je puis assurer que Jean-Pierre Frank raconte dans ses *Mémoires biographiques*, dont je suis encore dépositaire, comme nous le verrons bientôt, que lorsqu'en 1809, Napoléon voulut à Vienne l'enrôler au service de France pour diriger le département médical; Sa Majesté le reçut dans son bain à Schönbrunn, nu comme la main, et que Frank admira la beauté et la pureté da sa peau. Il refusa la grande place que ce souverain lui offrit, comme incompatible avec son âge et ses infirmités.

7. C'est à juste titre qu'on nomme Carlsbad le *chef-lieu de l'hypocondrie.* J'y ai même connu, en 1830, un médecin prussien âgé de 50 ans, très-instruit, parlant bien de toutes choses étrangères à sa monomanie, et d'une société fort argréable, mais qui s'était malheureusement mis en tête, qu'une fourmillière *d'ascarides* avait abandonné son *rectum* pour venir se nicher sous son *sternum*, d'où ils ne tarderaient pas à s'emparer de son *cerveau.* Son agitation empirant de jour en jour, nous l'engageâmes à quitter Carlsbad.

J'ai connu, non ici, mais à Genève, un homme respectable, et raisonnable d'ailleurs, que la vue d'une poule faisait frissonner, parce que, s'imagineant être un grain de blé, il tremblait qu'elle ne le gobât.

8. Un autre médecin, très-savant, était convaincu que ses muscles s'ossifiaient graduellement. Il se fâchait contre ses confrères, lorsqu'ils l'assuraient que cette ossification était incompatible avec l'aisance de sa marche et la longueur de ses promenades. Ces deux cas prouvent malheureusement trop bien, que les connaissances médicales les mieux basées ne mettent pas toujours à l'abri de ce que les Allemands nomment un *Steck-pferd*, les

Anglais un *hobby-horse* et les Français une *marotte*, une *manie*. Pauvre humanité!

9. Tous les peuples de la terre ont pour les sources minérales un respect religieux; partout on les a ornées de temples; les Payens les consacraient à des dieux et à des déesses; chez les Juifs et les Mahométans les ablutions font partie des pratiques religieuses; les poétes, les historiens, les médecins, ont rendu hommage à ce pieux sentiment, que les siècles n'ont pas alliédi. Je me souviens, entre autres, de deux personnages de haute naissance, dont l'un était ecclésiastique et fixait spécialement l'attention publique, lesquels, en prenant leur premier gobelet au Mühlbrunn, y mirent une jovialité bachique, que les autres buveurs d'eau auraient trouvée convenable en sablant du champagne; mais nullement en buvant nos thermes, que Lobkowitz nomme *Fons sacer*.

10. Pour prouver le danger des instructions que quelques médecins donnent aux malades, qui veulent se traiter eux-mêmes; je dirai d'abord, que, s'ils sont munis d'un attestat de pauvreté, ils trouveront toujours et sans peine un médecin qui les soigne gratuitement. — S'ils sont à leur aise, l'honoraire n'est pas ruineux. Ce goût d'autojalrie ou de camaraderie, en suivant les conseils d'amis toujours plus ou moins ignorants, est quelquefois funeste. J'en citerai un exemple affreux. — Un malade arriva en 1831, muni de longues instructions qu'il tenait d'un médecin fort en vogue, qui en était fort amateur: Au bas de ces instructions, il y avait en *Postscriptum*: *si cependant il vous survenait quelque accident; adressez-vous au docteur* * * *. Ce malade but en effet l'eau minérale; mais en chambre pendant une semaine. Dès-lors il lui fut impossible de continuer, même de se lever dans la journée. La fièvre, le délire, tout devint véhément et alarmant. La famille, chez laquelle il logeait, trouvant sur la table du malade les instructions d'après lesquelles il s'était dirigé, vit que j'étais le médecin auquel il avait été recommandé *en cas d'accident*, et m'appela. C'était un typhus, avec le plus constant délire. Je ne le vis que deux fois, vu que bientôt il rendit l'âme. Un typhus peut être mortel à Carlsbad comme ailleurs; mais il est certain que l'usage de l'eau sans direction quelcon-

que ne peut qu'empirer le mal et accélérer la fin, et que, si j'eusse été appelé à l'arrivée du malade, mon premier soin eût été de lui défendre la cure, tant que dureraient les symptomes de fièvre.

11. Un malade m'apporta à onze heures du soir et me réveilla pour me faire voir ce qu'il croyait des calculs biliaires, dont il avait une peur excessive. Ayant reconnu à la lumière de deux bougies que c'étaient des fragments d'une poire mal digérée, je lui demandai s'il ne dînait pas à la *Salle de Saxe?* Ne comprenant pas ce que ce Restaurant avait de commun avec mon diagnostic, je lui dis que je savais qu'on y servait tous les jours une très bonne compôte de poires, dont je croyais trouver des fragments. Le lendemain un opticien et un fort microscope confirmèrent mon diagnostic, et le malade fut au comble du bonheur.

12. Il y a 25 ans et rien n'a changé dès lors à cet égard, que des joueurs connus arrivèrent à Carlsbad dans l'espoir d'engager les autorités à leur permettre d'y ouvrir publiquement une maison de jeux de hasard. Sans les faire comparaître, et avant même qu'ils eussent commencé leurs démarches, le Commissaire de police délégué ici pendant la saison des eaux, épia le moment où ces projecteurs de tripôt ne se trouvaient pas chez eux, pour leur laisser sa carte de visite. Comprenant fort bien le sens de cette politesse, ils s'éloignèrent de Carlsbad et n'y revinrent plus.

Quatre-vingt-cinq ans passés à l'abri de la pipe.

Le regne végétal n'a produit aucune feuille, qui ait eu sur les habitudes sociales une aussi grande influence que l'*herbe de Nicot*, c'est-à dire *le tabac.* Je parle du tabac à fumer, qui affecte le fumeur et ses voisins, tandis que le tabac à priser n'affecte que le priseur. Sans examiner médicalement les effets que la fumée peut avoir sur la santé de ceux qui font de leur bouche un tuyau de cheminée, je dirai néanmoins que cette vapeur, appliquée à la partie supérieure du canal intestinal, ravive et délecte le fumeur, tandis que injectée à l'autre extrémité du même canal, elle y tue sans pitié ni miséricorde, ces phalanges de petits vers blancs, nommés *ascarides*, qui ont quelquefois l'audace de s'y nicher. Ne voyons-nous pas les apprentifs fumeurs atteints de vertige, de nausées, de dé-

faillances? Marchand, valet de chambre de Napoléon, ne nous raconte-t-il pas dans ses *Mémoires,* que son glorieux maître, si rémarquable par l'énergie de sa volonté, tomba en défaillance, en fumant, pour la première fois de sa vie, une pipe que le Pacha d'Egypte lui avait présentée en témoignage de bonne harmonie?

Les gouvernements, qui savent tirer de si grands revenus de l'impôt du tabac, sont les seuls aux quels cette herbe narcotique offre un vrai bienfait. Mais n'entraîne-t-elle pas une immense perte de temps? et sa vapeur n'est-elle pas un fléau réel?

Le roi d'Angleterre, Jaques I, ne considérait-il pas le tabac comme une *substance procréée par les démons* pour les non-fumeurs? Cette narcotique vapeur n'a-t-elle pas changé la Société? Un pilier de tabagie ne déserte-t-il pas les salons?

Qu'en sera-t-il dans l'autre monde? Le tabac y croîtra-t-il? L'aura-t-on au Paradis ou en Enfer?

À Genève je ne vis la pipe que dans la bouche des fendeurs de bois, des balayeurs de rues, des charetiers. Maintenant grands et petits fument sur les bords du lac Léman et du Rhône, comme sur ceux de la Seine et de la Loire, du Rhin et du Danube, de la Moldau et de la Tèple.

Mon aversion pour cette fumée, qui me donne des vertiges, qui irrite mes yeux, est telle, que je n'ai de ma vie mis les pieds dans une tabagie. En épanchant ma bile contre ce malheureux usage, je sais fort bien que je prêche dans le désert. Aussi n'est-ce qu'historiquement que j'en parle. C'est dans ce sens que je raconterai les deux anecdotes suivantes, qui prouvent que dans ma ville natale on attachait à l'usage de la pipe une vraie derogeance. Pendant mes études en Ecosse, cette fumée était presque inconnue.

Lorsqu'en 1788 je fus nommé à Genève membre d'un Comité, chargé d'y fonder un *cercle* permanent parmi les jeunes gens de mon âge, nous louâmes une chambre de plus, en cas, disions-nous, que quelque voyageur allemand nous serait présenté, à qui la fantaisie, pourrait venir de fumer une pipe. Pendant les deux années que je restai encore à Genève, jamais personne ne fit ouvrir cette chambre, qui est bien sûrement aujourd'hui la plus fréquentée du cercle de la *Petite Maison Sellon.*

Lorsque j'eus achevé mes études à Edimbourg en 1793, mon excellente mère, brûlant d'impatience de me revoir, voulut apprendre au juste le jour de mon passage par Bâle, pour y venir à ma rencontre. Tout fut si bien combiné, qu'elle arriva de Genève un quart d'heure avant moi, elle dans sa propre voiture, et moi avec un *veturino.* J'eus pour compagnon de voyage un vieux Suisse, qui de Londres à Bâle n'avait pas cessé de fumer et par conséquent d'empuanter mes vêtements. Aussitôt que ma mère et moi nous sommes reconnus, nous courrons dans les bras l'un de l'autre. Mais quel ne fut pas mon étonnement de me sentir repoussé avec horreur par cette tendre mère, qui s'écria en flairant le tabac dont j'étais saturé: „Ah! malheureux, *vous* avez appris à fumer en Angleterre!" — „Vous vous trompez, chère et bonne Maman; voilà le seul coupable, lui dis-je, en lui montrant le vieux fumeur. Sous ce rapport, je reviens d'Angleterre aussi pur que je vous ai quittée." „Ah, mille pardons, *mon enfant!* viens donc que je t'embrasse!" — Cette scène nous prouve suffisamment qu'en 1793 un jeune homme de bonne maison était presque déshonoré, s'il pratiquait un usage qui maintenant est presque du bon ton.

Deux Potentats, deux vers et un savant.

L'anecdote suivante, qui eut lieu pendant le Congrès de Vienne, aurait dû être insérée dans l'article de ces *Mémoires* où je parle de cette illustre assemblée de souverains et de ministres. Mais l'ayant oublié, j'aime mieux lui assigner une place moins convenable, que d'en priver mes lecteurs.

Carlsbad d'ailleurs a eu aussi ses Congrès. En 1712, Pierre-le-Grand, avec Leibnitz et un nombreux Corps Diplomatique, y travaillèrent aux réformes de son vaste empire; et en 1819 toutes les cours germaniques choisirent notre ville thermale pour régler les grandes affaires de l'époque.

Nous avons vu p. 60, que l'empereur François était profondément versé dans les lois de sa monarchie; et le défunt chevalier de Schreibers, directeur en chef des divers Cabinets et Musées impériaux de Vienne, m'a assuré que Sa Majesté en connaissait toutes les pièces rares et remarquables. Ce savoir fut cause que, lorsque

l'empereur Alexandre, pendant le Congrès, voulut passer en revue ces diverses collections, François I lui offrit d'être son *Cicerone.* Il s'y trouvait, entre autres, une collection de vers, conservés à l'esprit de vin, dont le docteur Bremser, tres-savant dans cette branche de l'histoire naturelle, avait été le créateur, et dont il restait le conservateur. On voyait dans un de ces bocaux une paire de vers in *flagrante delicto*; ce qui réduisait à néant le systême de *génération Spontanée*, si chaudement combattu par ce savant. Lorsque les deux Potentats se trouvèrent près du précieux bocal, l'ardent Bremser s'oublia au point de saisir vigoureusement le bras de l'Autocrate de Toutes les Russies, de le tirer vers l'objet de son admiration, en s'écriant à haute voix: „Venez, venez, Sire, que je montre à Votre Majesté un phénomène de la nature, qui à mes yeux a plus de valeur que vos deux vastes empires!" — Alexandre, surpris de tant de férveur et de hardiesse, se tourne vers l'empereur François et lui demande „*Si ce Monsieur-là est fou?*" — „Tant s'en faut, répondit le monarque; mais il est *un peu enthousiaste de son métier.*

Le comte Charles de Chotek.

L'époque de l'administration de la Bohème par S. E. Mr. le comte Charles Chotek a été fidèlement décrite par Mr. le conseiller de Cercle Paul-Aloys Klar, de Prague, dans la *Libussa* de 1853. — Je ferai chorus avec lui en disant ici ce qu'ont été dans mon humble sphère, hors de tout service public, mes relations avec cet habile et excellent homme.

M'étant, à l'arrivée du comte Chotek, présenté chez lui à Carlsbad, en 1827, ses premières paroles furent: „Vous savez manier la plume et en plus d'une langue. J'espère que vous voudrez bien remédier à l'impardonnable apathie de vos confrères, qui s'opposent à toute espèce de progrès scientifique, que je voudrais encourager à Carlsbad. Je vous prie d'avoir soin de l'intellectuel; j'aurai soin du matériel." — „V. E. sait sans doute, répondis-je, que j'ai débuté par établir des bains de vapeur, et que je travaille à une monographie française de nos Thermes, seul moyen de les faire mieux connaître aux étrangers."

Le comte me pria aussi de visiter Teplitz, Marienbad et Franzensbad; de lui communiquer mes observations sur ces établisse-

ments, et de stimuler les médecins, que je croirais capables de faire chacun dans sa sphère ce que je faisais dans la mienne. Le docteur Heidler ne sut pas plus tôt que je me ferais un plaisir de corriger son manuscrit, qu'il se décida à écrire en français sur Marienbad, et qu'il passa une partie de l'hiver suivant à Prague, que j'habitais, dans ce seul but. — En 1847 tout ce qui figure en français et en anglais dans les *Vues des quatre principaux Bains de la Bohème*, tout cela fut traduit par moi dans ces deux langues.

Dès mon retour à Prague mes relations avec M. le comte de Chotek s'établirent de la manière la plus franche, la plus agréable et la plus satisfaisante, nous étions d'accord dans nos opinions. Jamais je ne lui adressai une requête en forme. Quelques lignes écrites en français, suffisaient pour lui indiquer ce que je désirais voir améliorer.

Rien, entre autres, ne fit à M. le grand-bourgrave autant de plaisir que tout ce que je lui communiquai sur les magnifiques hexamètres de Lobkowitz *In Thermas Caroli IV.* Il en comprit toute l'importance pour le renom passé et avenir de Carlsbad.

L'immensité de ses affaires ne l'empêchait jamais de se réjouir, quand je faisais quelque trouvaille, telles que les médailles de Wenzel Payr, le Journal de l'archiduc Ferdinand du Tirol et de Philippine Velsern et autres choses dont j'ai déjà parlé, p. 52 et suiv.

S. E. comprit à merveille l'importance présente et future de mes *Almanachs*. Ayant appris que l'employé chargé de leurs censure n'était pas très-versé dans la langue française, et qu'il me rayait quelquefois des passages qui n'avaient rien d'inconvenant, S. E. m'offrit d'être mon unique censeur. Pendant le voyage qu'Elle fit en Italie, l'ordre fut donné d'envoyer à sa suite les M.S. que je remettais à Prague au Bureau Présidial. J'en reçusuns igné *Imprimatur*:

au pied de la Colonne Trajane
Chotek.

M. le chevalier de Bréme, ministre de Sardaigne, homme très-pieux, auquel je donnais des soins, m'exprima un jour son chagrin de ne pas trouver à notre paroisse un prêtre qui sût assez bien le français, pour entendre sa confession. Je lui promis d'en écrire à M. le Grand-Bourgrave, qui eut à l'instant une conférence avec le

Très-Révérend grand-maître de l'Ordre Sacré et militaire des chevaliers Porte-Croix avec l'Etoile rouge. Il fut décidé que dorénavant une douzaine d'élèves *(Alumni)* dudit Ordre suivraient le cours de langue française à l'Université de Prague. Dès lors, les Catholiques qui ne savent pas l'allemand, peuvent trouver dans les Bains de la Bohème un confesseur qui les comprend. La première fois que les Anglais eurent à Carlsbad leur service divin, M. le comte Chotek, ayant appris qu'il leur manquait un tapis pour la table sur laquelle devaient être placés les livres nécessaires au service, leur envoya un tapis de velours, brodé par madame la comtesse de Chotek. La Congrégation anglaise fut touchée de cet acte d'hospitalité et de tolérance religieuse. M'ayant demandé les formalités à observer dans la réponse qui devait exprimer leur gratitude, je leur dis: „Ecrivez en anglais; son Excellence le sait, et comme si c'était au Lord-Lieutenant de l'Irlande."

Lorsque Miss Adelaïde Kemble, chanteuse du premier ordre, et son père, Mr. Charles Kemble, célèbre tragédien, arrivèrent à Carlsbad, en 1837, pour leur santé, je m'empressai de les présenter à Mr. le comte et à madame la comtesse de Chotek, qui s'y trouvaient, ainsi que LL. MM. le roi et la reine de Hannovre. Ils donnèrent une charmante soirée musicale. Miss Kemble y chanta à ravir; le grand-bourgrave l'accompagna au clavecin, le roi Ernest I se tint debout derrière eux, pour tourner la feuille. Quel trio!

Lorsqu'en 1835 j'écrivis à l'usage des médecins et des malades anglais, mon premier *Essay* sur les Eaux de Carlsbad, M. le Grand-Bourgrave engagea la municipalité à en porter les frais, et lui-même, de son côté, en envoya officiellement à toutes les ambassades et légations Autrichiennes, pour le répandre de leur mieux.

La permission que j'ai donnée à tout habitant, qui a quelque annonce ou affiche à faire imprimer en français ou en anglais, de s'adresser à moi pour les corriger, faisait le plus grand plaisir au comte Chotek, qui m'écrivait: „Je vous remercie de toute la peine que vous vous donnez. Je déteste qu'on rie à nos dépens, en quoi que ce soit."

Jadis, et en vers et en prose, on n'entendait que des jérémiades sur l'état des routes qui conduisaient à Carlsbad, surtout de Saxe en Bohème. Cette importante amélioration, dont le comte

Chotek s'occupa particulièrement, a changé ces lamentations en bénédictions.

Joseph et Jean-Pierre Frank.

En 1833, Joseph Frank vint à Carlsbad pour sa santé, fortement délabrée. Il m'apprit que depuis nombre d'années il travaillait aux *Mémoires biographiques* de son père et aux siens, qui ne devaient paraître qu'outre-tombe. Il me dit avoir choisi la langue française comme la plus universelle, à cause de la renommée européenne de feu son père. Il me pria de lui dire avec la franchise d'un ancien confrère et ami ce que je pensais de son style. J'en corrigeai la première feuille, qui le convainquit que ce manuscrit avait absolument besoin de lime et de ciseaux. Nous passâmes l'hiver suivant à Prague à corriger le manuscrit, et un autre hiver à Dresde. Joseph Frank retourna à sa *villa* sur les bords du lac de Come. Il continua la rédaction des *Mémoires* presque jusqu'à sa mort (18 décembre 1842). Sa femme ne me les envoya que quelques années après, en me priant de chercher un éditeur; ce qui ne m'a pas encore réussi.

Madame Frank étant aussi morte, je reste dépositaire et plénipotentiaire de ces *Mémoires.*

La vie de ces deux médecins remplissant l'espace d'un siècle moins trois ans (1745 à 1842), depuis la naissance de Jean-Pierre jusqu'à la mort de Joseph; les *Mémoires* n'ont pu être brefs. Ils exigeront de quatre à cinq volumes 8°.

On ne saurait les comparer à d'autres biographies médicales. Une destinée sans pareille en plaça pour un temps les auteurs en Allemagne et en Italie, puis en Pologne et en Russie, dans les universités de Göttingue, de Pavie, de Vienne, de Wilna et de St. Petersbourg. Leur pratique privée et très-étendue les mit en contact avec des personnes de toutes classes. Ils eurent les relations les plus importantes et les plus variées avec de puissants Souverains, d'illustres prélats, hommes d'Etat, guerriers, savants, artistes. L'ouvrage lui-même contient des lettres de plusieurs grands personnages sur les sujets les plus intéressants. On y voit figurer, outre un pape et des cardinaux, trois empereurs autrichiens, Joseph II., Léopold II. et François, ainsi que plusieurs princes et princesses de leur auguste

maison, tels que l'archiduc Ferdinand, grand-duc de Toscane, l'illustre archiduc Charles, le savant archiduc Jean, le cardinal archiduc Rodolphe, etc. etc.; les Czars Alexandre et Nicolas, deux Czarines et le grand-duc Constantin; l'empereur Napoléon, Marie-Louise et le duc de Reichstadt; le roi Louis de Hollande, la reine Murat, la princesse Elise Bacciochi, et plusieurs autres Napoléonides encore vivants; Louis XVIII, Charles X, le duc et la duchesse d'Angoulême, le duc de Bordeaux; le roi Maximilien de Bavière, le margrave Chrétien-Frédéric de Bade; les présents rois de Sardaigne et de Naples, la Reine-mère Isabelle d'Espagne et Don Miguel de Portugul. La Vie de Joseph Frank est pleine de détails intéressants sur plusieurs maladies singulières qu'il a traitées, sur ses divers voyages et sur son séjour en Pologne et en Russie; sur l'université de Wilna, sur les manières et les mœurs des mêmes contrées à des époques différentes. On y trouve d'innombrables anecdotes relatives à la musique et au théâtre, qu'il aima passionnément et qui eurent une grande influence sur sa vie.

Dans ces Mémoires d'outre-tombe il n'a jamais dit que la plus pure vérité; et complètement satisfait la curiosité de ses lecteurs. Les anecdotes de toutes sortes y abondent. Cet ouvrage, on peut le dire, convient à tout homme et à toute femme d'une éducation libérale. La pédanterie en est exclue, et la médecine y est traitée d'une manière intelligible à tous les dégrès de capacité. Ces mémoires me paraissent surtout instructifs pour les médecins de grands personnages, et amusant pour les gens du monde.

Les maux compliqués de Joseph Frank étaient des calculs urinaires, des varices, la goute et des dartres.

L'*Encyclopédie des Sciences Médicales* par MM. Alibert, Barbier et Bayle, à l'occasion de la traduction française des *Praxeos medicæ Præcepta*, Lipziæ 1812 — 1832 de Joseph Frank, en onze volumes, contient des éloges de lui, auxquels je réfère mes lecteurs.

Quant à Jean-Pierre Frank, j'ai eu trop d'occasions de le juger personnellement pendant son séjour à Vienne, pour avoir besoin d'emprunter à qui que ce soit son oraison funèbre.

Durant la seconde moitié du 18. siècle et le commencement du 19e. la médécine n'a certainement pas à se glorifier d'un plus beau nom que celui de *Jean-Pierre Frank*. On a dit beaucoup en

son honneur et gloire, en le nommant le *Père de la Police Médicale.* Je me bornerai à dire que dans le courant de mes soixante années de pratique à Vienne, à Prague et à Carlsbad, sans parler de quelques villes d'Allemagne, que j'ai habitées pendant l'hiver, j'ai eu l'occasion de connaître les plus illustres médecins; mais que je ne me souviens d'aucun qui ait réuni à un si haut degré tout ce qu'on entend en général par un *grand médecin.* Une inépuisable érudition, médicale et littéraire, sans la moindre pédanterie; une étonnante mémoire, une parfaite élégance en écrivant allemand, italien et français.

Il parlait de tout avec la plus grande clarté. Sa figure était imposante, ses manières très-affables. Il accueillait et traitait le pauvre avec la même attention que le riche. En un mot, il réunissait toutes ces qualités que nous aimons à rencontrer dans le médecin, dans l'homme d'Etat, et dans ce que les Anglais appellent *a perfect Gentleman.* J'ai eu à Vienne de nombreuses occasions de juger de ses mérites dans des circonstances delicates. Je me suis toujours étonné de trouver tant de savoir réuni à la simplicité hippocratique.

Sit patri et filio terra levis.

Je termine cette notice par une singulière anecdote, qui eut lieu entre Jean-Pierre Frank et moi, dans laquelle, même en se trompant, il montra toute la noblesse de son caractère :

Une noble fiancée, dont la famille, établie à Vienne, passait l'été aux Bains de Baden, fut saisie de violentes douleurs intestinales. N'ayant jamais employé aucun des médecins de l'endroit, et quoique ayant besoin du plus prompt secours, elle voulut absolument, parce qu'à Vienne j'etais son médecin, qu'on me fit chercher. Ses parents y consentirent; on m'envoya une voiture en toute hâte. À peine était-elle partie, que la mère de la malade apprit que l'illustre Jean-Pierre Frank venait d'arriver à Baden, pour prendre congé de S. M. l'empereur François, dont il quittait le service pour celui de l'université de Wilna. Ayant renoncé à celui de l'empereur d'Autriche, en conséquence de toutes les vexations et persécutions, que ses ennemis lui avaient fait éprouver, on conçoit que cette audience de congé ait pu bouleverser un homme d'un caractère aussi sensible. C'est dans ce critique moment qu'il passa du cabinet de l'empereur à la chambre de la malade, que l'agitation de son esprit ne lui permit pas de bien examiner. Quoi qu'il en soit, ne voyant dans son mal qu'une légère

affection nerveuse, il prescrivit une potion calmante et tranquillisa la malade et ses parents. — J'arrive quatre ou cinq heures après; la mère toute radieuse vient au devant de moi et me conte que l'illustre Frank leur était comme tombé du ciel, pour les tranquilliser sur l'état de la malade. Je fus conduit auprès d'elle, et à mon extrême surprise je lui trouvai tous les symptômes d'une inflammation intestinale, qui exigeaient sans délai un traitement antiphlogistique. Je fis comprendre à l'excellente mère tout ce que ma position avait de critique, pour un jeune médecin, de prescrire un traitément tout-à-fait opposé à celui que venait d'ordonner l'une des plus grandes autorités médicales de l'Europe. La comtesse, voyant l'assurance avec laquelle j'avais caractérisé le mal de sa fille, me dit: „Je comprends votre position et vous plains de tout mon cœur; mais agissez en toute liberté.“ La malade fut saignée et traitée comme l'exigeait une entérite bien prononcée. Le résultat justifia mon diagnostic. Des évacuations critiques survinrent, et tout alla à souhait. Baden fourmillant alors de tout ce que la Cour de Vienne avait de plus brillant, la maladie de la noble fiancée, la hardiesse que j'avais mise à contredire l'illustre Frank, m'exposèrent aux gloses les plus sévères. Je restai trois jours à Baden. Mais le danger une fois passé on me prôna et en vers et en prose. Je fus même comparé à Fernand Cortez, qui après son débarquement brûla sa flotte pour s'ôter tout moyen de retraite. Mais qu'eût-on dit de moi, si le succès n'avait pas justifié mon audace?

Comment Frank prit-il ma conduite? — Admirablement. — Au moment même où j'adoptai un traitement opposé au sien, je lui envoyai une estafette à Vienne, pour l'en instruire. Sa réponse fut digne de lui, m'assurant, en m'en remerciant de tout son cœur, que j'avais agi envers lui comme il aurait agi envers moi en cas pareil; en un mot, sa réponse fut de la plus noble amabilité. Son erreur de diagnostic se conçoit dans une émotion pareille à la sienne.

Mr. de Châteaubriand.

La plus intéressante rencontre que m'ait offert Carlsbad, dans le courant des 29 années que j'y ai passées, fut incontestablement celle de M. le vicomte de Châteaubriand, venu ici, au mois de mai 1833, pour avoir une entrevue avec S. A. R. Madame la duchesse

d'Angoulème, ayant eu l'honneur d'être son *Cicerone* auprès de chacune de nos Ondines, ce fut en présence du *furieux et débonnaire Sprudel,* que je lui expliquai l'origine thermale du nom *Bourbons.* J'appris donc au chaleureux ami de ces princes proscrits, que les anciens Gaulois avaient une déesse des Thermes, nommée *Vorvonne;* qu'on avait trouvé à *Bourbonne*-les-Bains une inscription votive, dans laquelle le Romain C. Jatinius rendait grâce à la déesse *Vorvonne* de la guérison de sa fille Cocilie par l'usage des eaux; que des statuettes et des urnes avaient été trouvées dans l'endroit, qui confirment sans réplique que *Vorvonne* était la déesse des Thermes de la Gaule; *Bourbonne*-les-Bains s'écrivait jadis *Borbonne*, *Vervonne* ou *Vorvonne*, qui veut dire en langue celtique *chaude fontaine*, de *vero* chaud, et *von*, fontaine. Telle est l'origine de trois villes de France, *Bourbonne* - les - Bains, *Bourbon* - l'Archambaud, *Bourbon-Lancy;* par conséquent celle du nom de la maison royale de *Bourbon.*

A ma grande surprise, cette étymologie, quoique exactement racontée dans le *Précis historique sur les eaux minérales les plus usitées*, par Alibert, médecin de Louis XVIII. et de Charles X., était aussi inconnue au savant Châteaubriand qu'à madame la duchesse d'Angoulème.

En passant le petit pont voisin du *Sprudel,* nous vîmes (ce qui est aboli depuis 1849) des bouchers qui épilaient des cochons au *Sprudel* et des servantes qui y échaudaient et y plumaient de la volaille. Ayant demandé à Mr. de Châteaubriand s'il savait quelle ville de France tirait son nom de cet usage, il m'avoua n'en pas savoir davantage que de l'origine du nom des *Bourbons.* Je lui racontai donc, encore d'après Alibert, que la ville thermale de *Plombières* en Lorraine fut nommée *Plumaria* (ex *plumä*), et qu'avec le temps on fit de *Plumières*, *Plomières* et *Plombières*, sans que le *plomb* y eut eu la moindre part. Mr. de Châteaubriand rit de bon coeur de sa propre ignorance. Je le fis rire aussi, en lui racontant l'anecdote suivante.

Un de nos marchands du *Wiese,* auquel je montrai Mr. de Châteaubriand au moment où il entrait dans un de nos beaux magasins de verreries, me répondit naïvement: „Eh, que m'importe Mr. de Châteaubriand, quand il est dans la boutique d'un autre!“

Je me gardai bien de rappeler à l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* le malheureux sort des Bourbons, ses amis et ses maîtres, qu'il venait voir dans l'exil: Charles X., le duc d'Angoulème et le duc de Bordeaux à Teplitz; madame la duchesse d'Angoulème et sa nièce *Mademoiselle* (maintenant duchesse douairière de Luques) à Carlsbad. Je lui fis seulement observer que la déesse des Thermes de la Gaule avait fort mal protégé les Bourbons, qui tiennent d'elle leur nom, et qui, quoique leur *marain* les a traités en *marâtre*.

Si en 1833 j'avais su tout ce que j'appris en 1836 sur les infortunes de Louis XVII., et sur ceux qui en furent les auteurs, c'est-à-dire, ses deux oncles, Louis XVIII. et Charles X., il est probable que j'aurais tenu à Mr. de Châteaubriand un autre langage, et que je me serais permis de lui dire, que la chute des Bourbons n'était qu'un juste châtiment de leurs méfaits.

Etymologie du nom de Napoléon I.

Si, après avoir instruit Mr. de Châteaubriand de l'origine thermale du nom des Bourbons, j'avais su en 1833 ce que je n'ai appris qu'en 1846, sur le nom de *Napoléon I*, je lui aurais probablement raconté à cet égard ce qu'il ignorait certainement, puisque c'est uniquement basé sur une étymologie Slave.

Depuis longtemps on expliquait en Bohème comment le nom Slave de celui qu'on se plut à appeler *l'homme du destin*, exprime sa gloire militaire.

Na pole on I (pervni)
Sur le champ lui le premier.
(de bataille).

Cette singulière observation philologique, faite par des savants slaves du premier rang, entre autres, par Winaricky, est des plus frappantes. Rien jusqu'à présent ne m'indique qu'elle soit connue en France, et si elle l'était, ce ne serait que par mon *Almanach* de 1845, ch. XVIII. Napoléon lui-même en eût été probablement flatté, et ses adulateurs auraient fortement fait mousser cette remarquable coïncidence de nom et de gloire. Qui sait même s'il n'en eût pas adroitement profité dans ses rapports politiques et guerriers avec les

populations slaves? D'un autre côté, si cette interprétation était flatteuse pour la personne et pour le règne de *Napoléon Premier*, elle aurait été de fort mauvais augure pour ses successeurs homonymes. Un empereur des Français, désigné par son nom, comme le *second*, le *troisième*, voire même le *dix-huitième sur le champ de bataille*, eût fourni à coup sûr matière à raillerie.

Le peuple Bohème, après la paix d'Amiens, lorsque le nom de *Napoléon* remplaça celui de *Buonaparte*, qui leur avait été inintelligible, en fut comme électrisé. Les paysans pensaient que ce nom était celui de l'homme qui devait illustrer leur état et les délivrer de leurs corvées. Ils lui étaient si sincèrement dévoués que même les autorités et les employés ne savaient quelquefois comment agir envers eux, et qu'on ne pouvait leur ôter de l'esprit, que cet homme ne fût l'empereur Joseph lui-même, qui, de ses propres mains avait tenu les cornes de la charrue à Rautnitz en Moravie, et que ce souverain, vu les obstacles qu'on opposait à ses projets de réforme, s'était rendu en France, d'où il avait ramené de grandes forces pour les réaliser. Les paysans y croyaient d'autant plus ferme, qu'on racontait dans le pays que Napoléon avait fait graver sur la médaille de son couronnement un soc de charrue et un livre, (probablement le code des lois), comme les seuls emblêmes de sa puissance. Mais Napoléon ne s'attacha point aux Slaves occidentaux, et ne prit même aucun intérêt aux Polonais, qui avaient versé leur sang pour lui.

Incrustations.

Un très-heureux hasard, dans lequel j'ai été parfaitement secondé, m'a fourni au mois de mai 1854, l'occasion d'introduire à Carlsbad une branche nouvelle d'industrie, dont il est difficile de prévoir l'étendue et toutes les applications qu'on pourra en faire.

M. le docteur Meissner ayant, pendant l'automne de 1853, visité l'Auvergne, pays riche en eaux minérales, et, ainsi que le nôtre, éminemment remarquable par ses formations et autres restes volcaniques; Mr. Meissner, dis-je, frappé des fines incrustations opérées dans une de ces sources, m'apporta comme échantillon le médaillon incrusté du buste de Molière et des *Observations sur la*

source incrustante de Saint-Alyre dans un des faubourgs de Clermont-Ferrand. 6e. édition, 1847.

Je vis à l'instant dans ce charmant médaillon, d'un blanc très-légèrement jaunâtre, une nouvelle et intéressante branche d'industrie, c'est-à-dire, le moyen de faire des bas-reliefs de toute espèce, portraits et autres *Souvenirs de Carlsbad.* Je fis part à l'instant de cette nouvelle conquête à notre Commune, par l'organe d'un de ses conseillers, le docteur Mannl, qui associa à son travail notre habile chimiste et pharmacien Hugues Göttl, qui comprirent toute l'importance de la chose, que je n'aurais pu mettre en meilleures mains.

David Becher, en 1776, eut le premier l'heureuse idée de faire polir les *pierres du Sprudel,* et son premier plateau figure encore au Musée Impérial de Vienne, tel qu'il en fit hommage à l'impératrice Marie-Thérèse, dont il reçut une bague, puis une tabatière. Tout récemment, pendant le séjour de LL. MM. II. à Prague (du 3 au 10 juin 1854), notre Commune députa M. le bourgmestre J.-P. Knoll, pour présenter à S. M. l'impératrice Elisabeth un miroir de toilette, dont le cadre est composé des plus beaux morceaux de *Sprudel-Stein.*

La formation de bas-reliefs de toute espèce, dont on s'occupe au moment où j'écris l'histoire de cette innovation, à l'instar de ce qui se fait aux sources de l'Auvergne, est un champ nouveau qui s'ouvre à l'industrie de Carlsbad. Les premiers essais ont parfaitement réussi. Nous ne les décrirons pas, et comme il ne peut y avoir que du progrès, chacun, en lisant cet article, peut constater ceux qu'aura fait cette industrie, qui a déjà grandement dévancé les bouquets, les presse-lettres, les crucifix incrustés qu'on vend près du *Sprudel.*

Comme document historique, je consigne ici ce qu'on lit p. 7, dans la brochure déjà citée et publiée à Clermont-Ferrand.

„Parmi les corps nombreux qui sont exposés à l'action incrustante des Eaux de Ste. Alyre, on remarque avec surprise des moules ou des empreintes de médailles et de bas-reliefs, dont les traits les plus délicats sont bientôt retracés par les matières calcaires qui se déposent comme l'albâtre, en en suivant également tous les contours. Ce que l'on n'avait pu faire qu'en Italie, aux Bains de St.

Philippe en Toscane, se reproduit journellement à St. Alyre. Une source, nouvellement découverte, ajoute encore à ce prodige; ses eaux, laissant déposer une multitude de cristaux brillants, qui scintillent à la lumière, et recouvrent, sans en altérer les formes, tous les corps exposés à l'action de cette source merveilleuse.“

„Le dépôt incrustant, qui recouvre ces différents objets, est blanc-jaunâtre, formé en grande partie de carbonate coloré par une petite quantité de fer hydroxide. Il se moule exactement sur tous ces corps et l'on peut voir au cabinet et au jardin de l'établissement une grande variété d'objets de toute nature, déguisés par une couche calcaire, qui leur donne l'apparence de la pierre. Des chevaux, des vaches et d'autres animaux, préalablement bourrés et montés, ont été soumis à l'action de cette fontaine et figurent dans le jardin comme des statues ébauchées.“

„Une source nouvelle à été récemment acquise par Mr. Clémentel. S'échappant du sol à peu de distance de son établissement, elle y a été conduite par des canaux souterrains; et on l'a utilisée pour la fabrication des camées, des médailles, etc. Le dépôt qu'elle abandonne est d'une telle blancheur, qu'aucune source calcarifère, même celle de St. Philippe en Toscane, n'en produit d'aussi blanc, d'aussi net, d'aussi parfait. D'admirables collections de camées, de médailles et d'autres objets incrustés, sortent journellement du cabinet et de la fabrique d'incrustation de Mr. Clémentel. Ces objets, soigneusement emballés, s'expédient au loin et sont de plus en plus recherchés.“

„Ces beaux produits figurèrent à Paris à l'exposition publique; mention honorable fut faite de cette intéressante fabrication, que Louis-Philippe daigna encourager, en adressant au propriétaire de bienveillantes et flatteuses paroles.“

Ces détails étaient plus que suffisants pour engager notre municipalité à y donner toute son attention. Tout ce qui se trouve et se trouvera à Carlsbad dans ce genre d'incrustation, est et sera la suite du médaillon reçu de Clermont-Ferrand.

Avant d'avoir demandé l'assistance de M. Hugues Göttl, qui se trouvait absent pour peu de temps, un gentilhomme polonais, Mr. Henri Stecki, ayant vu chez moi le médaillon de Molière, venu de Clermont-Ferrand, fit de son côté, mais dans des moules de plâtre,

quelques expériences, qui lui donnent au moins la priorité des essais, auxquels il renonça dès qu'il vit ces recherches en bonnes mains, et d'autant plus volontiers que son départ de Carlsbad, après sa cure, était prochain.

Le charpentier Tschamarhel, fils de la personne qui vend au Sprudel des bouquets, des crucifix et autres incrustations, fort inférieures à celles de l'Auvergne, avait parfaitement réussi, il y a sept ans, à faire des incrustations aussi fines que celles d'aujord'hui. N'étant soutenu par personne; n'ayant cherché aucun soutien, et ne pouvant faire aucune dépense pour mettre la chose en train; ce n'est qu'au mois de juillet 1854, qu'il me montra la colonnade du *Sprudel*, aussi bien incrustée que celles d'aujourd'hui.

Le cholera à Prague en 1832.

Après m'avoir suivi dans les brillants salons de plusieurs capitales, j'espère que le lecteur voudra bien m'accompagner chez les malades de Prague, atteints du *cholera* pendant l'hiver de 1832. À son apparition, j'offris mes services. Le district, qui me fut assigné, était le *Podskal,* dont le nom est presque synonime de *dernière classe du peuple.* L'allemand n'y est presque pas compris. Aussi fut-ce par interprêtes que je parlai à mes malades, que je trouvai à tous égards très-obéissants. Ils me témoignèrent de l'attachement; du moins lorsqu'un nouveau malade était annoncé au Comité Sanitaire, on demandait souvent le *Français (Franzoùsky).* Il est vrai que je me montrai un peu plus libéral que d'autres médecins du district dans la distribution gratuite du pain, du bois et des couvertures, à laquelle j'étais autorisé. Cette population, imprévoyante et ivrogne à l'excès, était pleine de préventions contre les hôpitaux consacrés au cholera.

La maladie se montra dans les hautes et belles rues de Prague, comme sur les bords de la Moldau.

Je ne fus appelé que deux fois chez des malades en état de payer les remèdes que je leur prescrivais. Les causes occasionnelles du cholera me parurent presque toujours un refroidissement, des logements étroits, humides, entassés; une mauvaise nourriture, l'ivrognerie, et surtout les diarrhées. Le cholera est d'une nature si spéciale, qu'une erreur de diagnostic est presque impossible, et le pronostic très-facile.

Le danger ne se juge pas d'après l'abondance des vomissements et des selles, toujours aqueuses, plus ou moins claires, jamais féculentes. L'état du pouls, les battements du cœur, le froid glacial, les sueurs visqueuses, le cercle bleu autour des yeux, la suppression des urines, indiquent le plus ou moins de danger. J'ai vu même une dame de 36 ans paraître mieux à tous égards pendant trois jours de circulation suspendue, et dont le pouls reparut régulièrement le matin du 4e. jour, et qui mourut cependant la même soirée, conservant, comme presque tous les cholériques, sa présence d'esprit jusqu'au dernier soupir.

Cet exemple prouve que la réaction peut avoir lieu sans que le malade soit sauvé. J'ai vu un ivrogne fieffé, qui trouva moyen de se procurer deux pintes *(Seidel)* de *brandvin* et qui les avala le jour même de sa mort. J'ai vu aussi un malade, sans pouls depuis deux jours, fumer une pipe deux jours avant sa mort, ayant déjà les membres roides, étendu transversalement sur son lit, les pieds sur une chaise, ne supportant ni couverture ni oreiller.

Les saignées ne m'ont pas réussi; je les employais rarement; mais assez souvent les sangsues.

Outre les frictions spiritueuses-camphrées et cantharidées, les sinapismes et le raifort, les remèdes, dont j'observai les meilleurs effets, étaient l'Ipecacuanha en infusion, l'opium et le camphre.

Le peuple repugné à prendre des poudres quelconques; mais, avec les moins déraisonnables, celles de *Dover* étaient les plus salutaires. Dans quelques cas désespérés, j'ai voulu appliquer l'eau froide, mais j'y ai presque toujours trouvé de l'opposition de la part des alentours des malades.

La soif en général tourmente les malades, dont la plupart n'aiment guères ces infusions herbacées innocentes, si souvent prescrites dans les maladies aiguës, telles que la melisse, le tilleul, le bouillon blanc *(flor. verbasc).*, etc. Tous veulent de l'eau froide, et surtout de la bière. J'ai vu même une malade, dont le mari et la fille avaient succombé au cholera le plus violent, qui, réfusant tout médicament, but à mon insu le 4e. jour de la maladie, et avec délices, cette mauvaise bière *à 2 kr. WW.* la *Maas*, nommée *Patarky*, et une quantité de cette eau acide et puante, que jette la *Sauerkraut* en fermentation, et qui se rétablit.

Je n'ai eu que deux malades, dans lesquels le cholera ait pris une forme typhoïde. L'un mourut; l'autre en revint.

Les symptômes, le cours, les divers degrés de cette maladie, différant de tout ce que nous connaissons; l'incertitude du traitement; la différence des opinions parmi les médecins les plus éclairés et les plus employés dans cette épidémie; la difficulté extrême d'expliquer les phénomènes de la maladie par les autopsies cadavériques; son apparition à Prague dans les lieux hauts comme dans les lieux bas; la manière dont elle y épargna presque tous ceux qui menaient une vie régulière et ne négligeaient pas la diarrhée; tandis que dans d'autres plus grandes villes, telles que Vienne et Petersbourg, elle enleva nombre de personnes dans les classes les plus élevées; ces raisons réunies présentent tant de problêmes à résoudre, que je ne crois pas encore possible d'assigner au cholera sa juste place dans notre systême nosologique.

Le principe de non-contagion, pris pour base des mesures sanitaires, est incontestablement le plus sûr, après avoir vu l'inutilité et les inconvénients du systême opposé et le petit nombre de médecins tombés malades. Il me reste néanmoins, entre autres points dignes de la plus sérieuse attention, à rechercher 1° si les nombreux individus de la plus basse classe, morts dans plusieurs maisons de l'*Altstadt*, *Untere und Obere Neustadt*, entre autres, au *Potskal*, avaient tout été exposés aux mêmes influences épidémiques; ou si la propagation du mal s'est accrue par l'entassement des individus. J'ai vu plus d'une fois mari et femme, un ou deux enfants couchés dans le même lit, dont un seul était malade. 2° Pourquoi la *Ville des Juifs*, dont les habitations sont souvent très-mauvaises, a-t-elle été peu infectée, malgré sa situation basse et son voisinage de la Moldau; tandis que les rues les plus élevées de la *Obere Neustadt* le furent assez fortement?

La maladie laisse après elle, et pendant plus ou moins longtemps, une grande irritation du systême vasculaire, mais moins chez ceux qui peuvent donner quelque soin à leur santé.

J'ai traité à Carlsbad plusieurs personnes dont les maux dataient du cholera, qu'elles avaient subi dans diverses parties du monde.

Quoique ce fléau ait régné dans divers endroits de la Bohème, Carlsbad en a toujours été exempt. On a cité deux ou trois personnes qui en sont mortes à leur arrivée, et qui l'avaient apporté; mais sans jamais le répandre. Le *Sprudel*, sa vaste chaudière, ses vapeurs et toute notre atmosphère thermale n'admettent avec le fléau du Gange aucune liaison. Puisse cette inimitié durer aussi longtemps que ses sauts et ses bonds!

Si cette épidémie nous a épargnés, nous n'en pouvons pas dire autant de l'*épizootie* politique, qui régna aussi dans notre vallée en 1848 et 1849. Je ne rappellerai point cette douloureuse époque, qui nous fit plus de mal que les inondations, les invasions ennemies, et les incendies. Ce délire démagogique (très-diffèrent du cholera dans sa nature) a du moins un puissant spécifique dans le canon et les bayonnettes. Dieu veuille maintenir dans les sentiments raisonnables ceux que ces grands moyens ont ramenés; ceux qui, ici comme ailleurs, étaient fiers de leur délire.

Westonia.

Parlons maintenant d'une illustre Anglaise, que le destin au commencement du 17e siècle, amena avec sa famille en Bohème, où, par ses élégies et autres poésies latines, elle acquit la plus haute renommée; mérita les sympathies, l'admiration et les louanges des premiers savants, nationaux et étrangers, et se concilia même la bienveillance d'un roi d'Angleterre, ainsi que d'un empereur d'Allemagne et roi de Bohème. Sa dépouille mortelle repose, avec une brillante épitaphe latine, dans une église de Prague.

Les œuvres de *Westonia* ayant excité ma curiosité, j'insérai sa biographie dans mon *Almanach* de 1832, XXIX. Mais, convaincu que le nombre des personnes, en Angleterre comme ailleurs, qui connaissent Westonia et sa carrière, est très-petit, vu que, malgré les cinq éditions qu'eurent ses œuvres, elles sont devenues très-rares, je me fais un devoir de rappeler aux lettrés actuels l'élégiaque émule d'Ovide, dont il serait difficile, sinon impossible, de trouver la pareille. Nous avons d'innombrables romancières, quelques faiseuses de mémoires et de pièces de théâtre, des touristes et des *bas-bleus*; mais pas d'*Ovide* ni d'*Horace* femelle. Ce serait une

belle et facile offrande à présenter aux amis des Muses Latines qu'une nouvelle édition du seul volume qui renferme les poésies de *Westonia*, qui ne furent jamais imprimées en Angleterre.

Elisabeth-Jeanne Weston, d'une bonne et ancienne famille, naquit à Londres le 15 novembre 1582. Elle était encore en basâge, lorsque son père (on en ignore la raison) partit pour la France, passa de là en Italie et enfin en Bohème, où il s'établit avec sa famille. Il y fut particulièrement protégé par Pierre Wok de Rosenberg, l'un des plus grands seigneurs du royaume. Il acheta à Brüx, dans le cercle de Saaz, une maison et une terre, et donna à ses enfants une éducation savante. Elisabeth, pendant son séjour en Italie, en avait appris la langue, et dès son arrivée à Brüx, où alors on parlait également allemand et bohème, elle se livra avec zèle à l'étude de ces deux langues. La perfection qu'elle acquit dans la dernière, prouve qu'elle commença fort jeune à la parler. Jean Hammon, homme très-instruit, enseigna le latin à Elisabeth et à son frère. Elle y fit de si grands progrès, qu'elle put bientôt lire les classiques et se distinguer par ses propres compositions.

Ces douces et savantes occupations furent douloureusement troublées par la mort de son père, en 1597. Ayant laissé des dettes, sa maison et sa terre furent vendues pour les payer; mais le résidu de la vente, après ce payement, n'ayant pas été remis à la veuve, elle et sa fille se rendirent à Prague, pour demander justice. Rodolphe II était de difficile accès pour quiconque manquait d'amis à sa cour. Rosenberg, son principal appui, ayant embrassé la Réformation, n'était plus en faveur auprès du monarque; et pendant que le temps s'écoulait à épier l'occasion de porter leur plainte, au pied du trône, elles tombèrent dans l'indigence.

Enfin, le savant Pontanus de Breitenberg, chanoine métropolitain de Prague, qui probablement les avait connues à Brüx, dont il prit le nom (Brücke, *Pons*, *Pontanus*), informé de leur détresse, en eut pitié, pourvut à leurs besoins et leur trouva des amis, dont les principaux furent Philippe de Monte, maître de la chapelle impériale; Nicolas Majus, conseiller aux appels et chef du département des mines de Joachimsthal, que Westonia nomme souvent son *second père*; Jean Bervitius, secrétaire privé de l'empereur; Henri

de Pisnicze, vice-chancelier de Bohème, tous assez savants pour admirer l'érudition et le génie de Westonia. Henri de Písnicze donna asile à la mère et à la fille dans sa propre maison; pourvut généreusement à leur entretien et mit tout en œuvre pour faire finir leur juste et interminable procès. Il y intéressa le grand-chancelier Zdenko de Lobkowitz, qui en fit rapport à Rodolphe. S. M. recommanda cette affaire au grand-juge Adam de Sternberg, et ordonna que justice leur fût rendue. Néanmoins le procès traina tellement en longueur, qu'en 1603 il durait encore.

Réduite à vivre de bienfaits, Westonia eut encore en 1609 la douleur de perdre son frère Jean, âgé de vingt ans, doué de grands talents, qui étudiait à Ingolstadt. Ainsi fut ravie à la mère et à la sœur la douce espérance d'un futur appui. Westonia en fit elle-même la touchante épitaphe. Loin de l'abattre, tant de revers donnèrent une nouvelle trempe à son âme et enflammèrent son génie. Gèmissant sous le poids de pareilles infortunes, elle écrivit dans le latin le plus pur de touchantes élégies, qui excitèrent non-seulement l'admiration des savants bohèmes, parmi lesquels elle vivait; mais celle des étrangers. Sa renommée s'étendit bientôt en Allemagne, en Angleterre et dans les Pays-Bas, au point que les Scaliger, les Lypsius, les Paulus Melissus et autres illustres savants lui adressèrent des lettres pleines d'éloges, aussi flatteurs que mérités. Le dernier, coryphée des poëtes de son temps, honora, en 1604, son génie poétique d'une couronne de lauriers, légère, mais douce consolation pour l'infortunée Westonia.

Deux ans plus tard sa situation s'améliora. Jean Léo, d'Eisenach, conseiller du duc de Brunswic et du prince d'Anhalt, et leur agent à la cour impériale de Prague, poëte lui-même, touché de ses vertus et de ses éminents talents, lui offrit sa main, qu'elle accepta, heureuse de trouver un époux, capable de l'apprécier et de conduire à bonne fin le procès qui durait encore. Westonia adressa elle-même à Jaques I une épitre en prose et une autre en vers en 1605, et en bon diplomate, Léo sut si bien y intéresser la cour de Londres, que le roi, savant lui-même, recommanda, par une lettre écrite de sa propre main, cette affaire à l'empereur, qui la fit terminer favorablement. Elle exprime dans une de ses poésies la joie qu'elle éprouva à ce changement de situation:

Verte stylum, mea Musa,
Carmine lugubri non fata sinistra dolebis;
Ad proceres nec jam ducet arundo preces;
Nec supplex mea vota feres ad Cæsaris aulam,
Nec mihi difficilem sollicitabis opem. ([1])

Cet état de calme et de bonheur dura peu; Westonia mourut le 23 novembre 1612, âgée de trente ans. Elle avait eu sept enfants, quatre fils et trois filles, et ainsi que l'indique son épitaphe, ses fils moururent avant elle; mais ses filles lui survécurent.

Elle exprime fort bien ses rapports avec diffèrents pays dans les vers suivants:

Me diversa suam sibi natio vindicat, unum
Cui vix concedunt invida fata locum.
Anglia avos numerat, Germania nostra nepotes;
Illa dedit cunas, hæc documenta, lares.
Gallia linguarum commercio, et Itala jactat
Et varios rerum terra Bohèma vices ([2]).

Les écrivains contemporains abondent en éloges de la résignation, de la moralité, de la modestie et de la piété de Westonia. Scaliger la nomme un *prodige de vertus.* Parlent-ils de son esprit et de son savoir, de son génie poétique; c'est toujours avec enthousiasme. Martin de Baldhofen, qui soigna l'édition de ses œuvres, l'appelle la *merveille de son siècle.* Pierre Lutichius et Balthasar Caminœus *la dixième muse* et *l'émule d'Ovide* dans ses élègies; Nicolas Majus et Jean Léo la *quatrième Grâce*; Paulus Melissus la compare à *Minerve.* Les plus illustres savants de la Bohème rendirent hommage à son génie, tels que Berthold Pontanus de Reiten-

---

([1]) Change de style, ma Muse ..... tu n'exprimeras plus par de lugubres accents ma sinistre destinée; Tu n'auras plus d'humbles prières à adresser aux grands, ni à solliciter au pied du trône des secours difficiles à obtenir.

([2]) Diverses nations revendiquent celle à qui un sort malheureux accorde à peine une demeure L'Angleterre compte mes ayeux; l'Allemagne mes enfants; l'une fut mon berceau; l'autre m'éleva et me donna asile. La France et l'Italie m'ont formée aux langues et la Bohème a vu les vicissitudes de ma vie.

berg, George Carolides de Carlsperga, poéte impérial; Jean Campanus et Paul Stransky; et, hors du royaume, Scaliger, Lypsius, Heinsius, Donsa, Melissus et plusieurs autres.

Ses œuvres, maintenant excessivement rares, sous le titre de *Parthenicon Elisabethœ Westoniœ, nobilis Anglœ et longe celeberrimœ*, et dans lesquelles se trouvent plusieurs poésies et lettres, que lui adressèrent d'illustrcs savants, eurent cinq éditions à Francfort sur l'Oder en 1602; à Prague en 1606; à Leipsic en 1609; puis en Hollande et à Francfort sur le Mein en 1725.

Pelzel, auteur de sa biographie, ornée d'un portrait, paraît n'avoir tiré les matériaux que des œuvres seules de Westonia, possèdait plusieurs poésies inédites de cette célèbrc Anglaise. On ignore ce qu'elles sont devenues. Ses élégies et épitres sont toutes des poésies d'occasion, dont la plupart paraissent avoir été écrites dans les temps d'infortune et de dépendance qui précédèrent son mariage. D'ailleurs, on peut aisément croire qu'une jeune femme, qui dans sept ans mit sept enfants au monde, dont quatre moururent avant elle, avait peu de temps à consacrer aux Muses.

Elle est enterrée à Prague dans la pourtour de l'église de Saint Thomas au *Petit-Côté*, où on lit l'épitaphe suivante, que lui fit placer son mari.

Elisabethœ Joannœ Westoniæ
Nobilitate patriæ præclaræ
Britannæ
Sæculi nostri Sulpitiæ
Cui nomen dant litteræ
Illibati
Minervæ floris
Suadæ decoris
Musarum delicii
Fæminarum exempli
Penes quam Dædala natura
Omnia ingenii bona
Esse voluit
Joannes Leo Isnacensis illustr. duc.

Brunsw. et Lun. nec non princ. Anhalt
Consil. et agentis in aula Cæsarea
Conjugi suavissimæ
Desideratissimæ
Planèque incomparabili
Plurimis cum lacrimis
Vixit annos XXX et tres septimanas
Septem liberorum mater extitit
Tres filias super terram liquit
Quatuor filias sub terra ante se condidit
Obiit Pragæ XXIII novemb. Anno CIↃIↃCXX
(Ses armes.)
Hic pietatis honos, hæc sunt pia vota mariti
Hunc titulum mentis servat sibi fama superstis.

Parmi les nombreux Anglais et Anglaises, auxquels j'ai demandé ce qu'ils savaient de Westonia, aucun n'en avait seulement entendu parler, pas même les meilleurs *Scholars*. Cette ignorance ne prouve nullement leur indifférence envers une aussi étonnante compatriote; mais l'impossibilité de trouver ses œuvres dans leur pays.

Au nombre des Anglais et Anglaises, qui célébrèrent si cordialement et si noblement à Carlsbad mon Jubilé semi-séculaire de doctorat, le 24 juin 1843, se trouvaient mesdemoiselles Marie et Sophie Weston, qui, ne sachant rien de l'illustre Westonia, n'avaient aucune prétention d'appartenir à sa famille; mais elles me dirent que si leurs défunts père et grand-père, l'un et l'autre d'un esprit très-cultivé, avaient su quelque chose de Westonia, ils n'auraient pas manqué de la leur proposer comme un modèle à admirer et à suivre. Ces deux demoiselles, fort distinguées elles-mêmes, me dirent qu'elles étaient les derniers rejetons de la branche cadette d'une ancienne famille de Cheshire, qui a depuis longtemps quitté ses propriétés primitives. Néanmoins il existe d'autres branches de la famille Weston dans la Grande-Bretagne.

Voyant que Westonia leur était absolument inconnue, lecture faite de sa biographie, qui excita toute leur admiration et le désir bien naturel de constater une même origine, je demandai leur ca-

chet, dont j'envoyai l'empreinte à mon savant ami, le docteur Ryba, en le priant de le comparer avec les armes de Westonia, gravées sur sa tombe. Sans en donner ici le dessin, je remarquerai seulement que le lion qu'on voit dans l'un des écussons, est d'une forme si particulière, qu'il me paraît difficile de ne pas y reconnaître l'identité de la famille actuelle avec celle de Westonia. *Le lion passant* et le *lion rampant* sont des pièces héraldiques si fréquentes, que la présence du roi des animaux dans un écusson ne prouve nullement l'identité des innombrables familles qui le portent. Mais ici, le lion qui se trouve dans le petit cachet que j'envoyai à Prague et dans les armes de Westonia, est d'une forme trop spéciale, pour n'en pas conclure l'identité des familles, quel que puisse être l'éloignement des branches. Ce n'est dans le cachet et sur le tombeau, que le buste d'un lion avec les deux pattes en avant et en ligne droite. On ne peut pas non plus supposer que les armes gravées sur la pierre sépulcrale soient une allusion au nom de *Leo* (lion), c'est-à dire, des armes parlantes. Si Jean Léo eût été de famille noble et qualifié pour avoir des armoiries, il aurait été du moins nommé Jean *de Leo;* ce qui n'est pas le cas. D'ailleurs Pelzel ne parle pas de sa noblesse ; qualité qui n'a jamais été exigée en Allemagne d'un agent aulique ou diplomatique. De plus, si cette partie du double écusson était celle de Jean Léo, elle serait surmontée d'un haume, attribut dont les armes des dames anglaises ne sont jamais ornées.

Le résultat de cette recherche suffit, ce me semble, pour croire que les demoiselles Weston, qui furent de ma clientelle à Carlsbad, sont de la même famille que l'illustre Westonia. J'ignore si à leur retour en Angleterre, elles ont fait d'autres recherches. Elles n'y auront pas trouvé le *Partenicon;* mais je leur avais indiqué non à Prague, mais à Leipzic, un bouquiniste où elles pourraient le trouver.

Poésies du Vicomte de Kermainguy.

Parmi les poëtes que la vue et l'usage de nos Thermes ont inspirés, je dois signaler le noble Breton venu en 1852, de Paris à Carlsbad, où il fut sous ma direction et sous le même toît. Son désir de s'instruire de nos moyens curatifs était unique. Il fit des extraits et des notes sur mes Almanachs. Peu de médecins étrangers sont aussi inquisitifs et montrent autant d'activité.

Son *Invocation au Sprudel*, inscrite en lettres blanches sur une plaque de fer bleu, placée sur un rocher des bords de la Tèple, vis-à-vis de la *Brasserie*, exprime admirablement tout le bien que lui fit Carlsbad et celui qu'il en attendait encore. Il fut empêché de révenir l'année suivante, et en 1854 j'appris sa mort, sans en connaître les circonstances. Je transcris les deux pièces de vers relatifs à Carlsbad, qui mettent le vicomte de Kermainguy au nombre des *Héliconiades* dont Lobkowitz prophétisa jadis la *cohorte.*

De toutes les versions dont se compose la polyglotte des 18 hexamètres de l'*Horace des Bohèmes*, on en trouverait difficilement une, qui ait mieux réussi en s'en tenant à une traduction mot à mot littérale. L'original figure depuis 1829 sur un des côtés de la maison du *Mühlbad,* en lettres d'or sur marbre noir.

Les Thermes de Charles IV.

Source que tant de fois doit célébrer la Muse,
D'où te viennent les feux que ton ardeur accuse?
Ès-tu de chaux, de soufre ou de bouillant airain?
Est-ce, étrange mystère, au foyer souterrain
Du volcan de Sicile, ou plutôt du Styx même,
Que tu prends ta chaleur? Quelle honte suprême
Dèsormais pour Baja! Que l'onde d'Antenor
Cesse d'être vantée! Et que la source encor,
Qui non loin du Rhin bleu surgit dans la campagne,
Garde pour tout renom la mort de Charlemagne!
Oh! quel jet bouillonnant, que de bulles dans l'air!
Voyez comme il arrive et quel rapide éclair!
L'onde coule et la pierre et le marbre s'en teignent,
Et les couleurs d'Iris sur les rochers se peignent,
Flot sacré! flot béni! Dans les temps avenir
Coule toujours propice! À qui s'en va finir,
Au débile vieillard, rends sa force nouvelle,
À la vierge pâlie une couleur plus belle;
À l'étranger venu se baigner dans ton cours,
Un retour plus joyeux, à chacun d'heureux jours.

Carlsbad, 28 juillet 1852.

Invocation au Sprudel.

Reine des sources salutaires,
Sois heureuse à d'autres qu'à moi,
À tous ceux que tu désaltères,
Riche ou pauvre, soldat ou roi! ([1])

À l'étranger venu de France,
Donne ce que tu m'as donné;
Qu'il emporte aussi l'espérance
A moins d'un sort plus fortuné;

À moins que la robe brûlante,
Qu'Hercule ne put plus déchirer,
Par ta puissance il ne la sente
De ses membres se retirer;

À moins que, nouveau Prométhée,
De son flanc rongé nuit et jour
Il n'ait, ô chance souhaitée,
Vu se détacher le vautour.

Car, pareille au destin lui-même,
Tu n'as pas d'égales faveurs;
Mais, si ce n'est le bien suprême,
Tu fais des dons réparateurs;

Et tu n'ès pas l'énigme antique,
Le Sphynx interrogé tout bas,
Dévorant pour toute replique
Celui qui ne comprenait pas.

Non, malgré ton bruit, ton écume,
Ta vapeur, ce nuage ardent,
Ton jet, qui s'élance et qui fume,
Et bouillonne en flocons d'argent;

([1]) Allusion à Othon I, roi de Grèce, alors à Carlsbad.

Malgré la Majesté si fière
De ton irrésistible essor,
La masse de ta gerbe altière,
Dont l'élan se modère encor;

Malgré l'invincible mystère,
Qui fait qu'on t'aborde en tremblant;
Malgré la stupeur qui resserre
Chaque cœur en te contemplant;

Qui t'interroge, se retire,
Heureux du présage rendu,
Vide la coupe et ne désire
Qu'un retour longtemps attendu.

Car au fond de l'ardent breuvage
Il est en mot fascinateur,
Le mot qu'au céleste parage
Pandore eut pour consolateur.

La boite ouverte, quand sortirent
Tous les fléaux du genre humain,
Beaucoup de mortels en guérirent;
Puis aux autres il fut dit: Demain!

Vte de Kermainguy.

Don Diego Baguer y Ribas.

On a admiré sans doute dans l'article précédent des vers inspirés à un noble Breton par la vue et les vertus du Sprudel. Tout cela est naturel. Mais une apparition, unique en son genre, fut pendant quelques années à Carlsbad celle d'un poëte, né sur les bords du Quadalquivir, faisant des vers français comme s'il était né sur ceux de la Seine. Don Diego Baguer y Ribas, consul-général d'Espagne dans le malheureux royaume des Hellènes, a enrichi mes *Almanachs* de quelques pièces de vers, dont voici un intéressant échantillon.

Othon I, roi de Grèce à Carlsbad en 1852.

Source, que la Muse appelle
La Souveraine des eaux,
Permets que je te rappelle
Un souvenir des plus beaux.

Quoi! cette fraîche vallée
N'a point inspiré de chant
Pour l'héritier de Thésée,
Prince si juste et clément!

Faut-il que ces lieux que j'aime,
Ces rochers majestueux,
Ce beau Panorama même,
Toujours frais et radieux;

Cette nature splendide,
Ces tilleuls embaumant l'air,
L'onde qui coule timide,
À travers le gazon vert;

Cette sonore harmonie
Du *Posthof*, Eden chèri;
La forêt, qui fait envie
Au côteau le plus fleuri;

Cette *Wiese* si brillante,
Avec ses coquets atours,
Sur son sein, comme une amante,
Pressant ses jolis amours;

Ces Naïades, si prônées
Par leur voile transparent,
Comme l'échanson pressées
À verser leur flot brûlant;

Que l'admirable *colline*
De l'auguste visiteur, [1]
Près de l'image divine
De la Croix du Rédempteur ;

Cette clarté, qui du sombre
Venait se mirer sur l'eau.
Faisant disparaître l'ombre
Par un grand lumineux O. [2]

Que cette salle champêtre,
Sur le chemin du *Hammer*,
Où les Faunes sous le hêtre
Charment le *bruyant désert;*

Où la *Polka*, battant l'aile,
Tourne comme un tourbillon,
Tel qu'autour de l'immortelle
Voltige le papillon;

Que cette modeste salle,
Qui tient gravé le mois d'août
Par la soirée royale,
Si splendide et de bon goût;

Et mille et mille autres sites
Aussi frais, aussi riants,
Que chacun des Néophytes
Admire ici tous les ans.

---

(1) Colline, qui porte aujourd'hui le nom de *König Otho's Höhe*, voisine des *Trois Croix*, très-fréquentée par le roi Othon.

(2) Allusion à l'illumination projetée en l'honneur du Roi sur *l'Oth'os Höhe*, empêchée par un ouragan, et qui se borna à illuminer un grand O. initial du nom.

Faut-il en ces jours de fête,
Que tant d'attraits soient perdus;
Que la Muse soit muette,
Quoique ces temps ne soient plus?

Et qu'une lyre étrangère,
Par ses dissonants accords,
Module, trop téméraire,
Sa voix dans ces charmants bords?

Najades, forêts, prairies
De Charles, site enchanteur,
Venez, venez, mes amies,
Entonner mon chant en chœur!

Et que l'écho le répète
De la Téple à l'Illisus,
Grondant comme la tempête,
Qui nous éclipse Phébus.

Ah! que ce trait de hardiesse
Remplit mon âme d'effroi!
Saurai-je dire à la Grèce
Notre amour pour son bon Roi?

O bouillante fontaine,
Qu'admire tout l'univers,
Verse ton flot dans ma veine,
Sans éteindre ses éclairs.

Prête-moi cette magie,
Qui déborde de ton front,
Pour trouver la mélodie
Digne de l'auguste Othon.

Calme aussi l'ardente écume,
Cet essor de tes vapeurs,
Pour me peindre le costume
De Carlsbad paré de fleurs.

Dis-moi comment l'auguste hôte
Fut surpris, en arrivant,
Du coup d'œil qu'aucune côte
N'offre dans tout le Levant;

Comment la foule, joyeuse
D'admirer Sa Majesté,
Se montra respectueuse
En cette solennité;

Comment le *comte d'Athènes* (³)
En gracieux Albanais,
Reçut de ces philhellènes
Mille vœux, mille souhaits;

Comment au tir sa prouesse
Étonna l'arquebusier,
Déployant autant d'adresse
Que le Czar Pierre Premier.

Fais-moi le tableau fidèle
Et de l'animation
Et du bruyant pêle-mêle
De la brillante saison;

De ces belles promenades,
Des bals, concerts et festin,
Ainsi que des cavalcades,
Qui se succédaient sans fin;

(³) Nom *d'incognito*, pris par le roi de Grèce pendant son voyage, à l'exemple de tous les princes souverains. Le nom de *comte d'Athènes*, si classique et si harmonieux, joint au costume grec, produisit un effet vraiment magique sur le Public de Carlsbad.

Comment cette mosaïque
De nations et de mœurs,
Dont la Babylone antique
Eût envié les couleurs ;

En ces jours si pleins de charme
Par l'èclat de la grandeur,
Bannit-elle toute alarme,
Rayonnante de bonheur?

Sexe, que je ne puis taire,
Car sans toi rien n'est parfait,
Prête-moi le don de plaire,
Pour embellir ton bouquet.

Qui plus que toi nous inspire
Pour des jours si palpitants ;
Toi qui sais nous séduire
En tous lieux, en tous instants!

De même que la rosée
Vient épanouïr la fleur,
Ta figure étiolée
Reprit toute sa fraîcheur.

Aussi ta forme aérienne,
Qui semble prendre l'essor,
La présence souveraine
La rendait plus belle encor.

Prêtant à ton entourage
Un reflet indéfini,
Dans ce fortuné rivage
Chaque objet fut embelli.

Dans ta douce rêverie,
Oublieras-tu ce bain,
L'exquise galanterie
De l'aimable souverain?

Malgré sa grandeur suprême,
Sexe, en vain cherchera-t-on
Un prince toujours le même,
Magnanime, affable et bon.

N'est-ce pas que l'indigence
Bénit encore aujourd'hui
Sa noble munificence,
Qui fut son meilleur appui?

Que le pauvre qu'il honore,
Et le mérite à son tour,
Ont reçu de son amphore
Des signes de son amour?

Vertueux octogénaire,
Jeune d'esprit et de cœur,
Qui t'orna la boutonnière
Des insignes du *Sauveur?*

N'est-ce pas la Croix sacrée,
Qui sauva d'un joug honteux
Cette terre consacrée
Jadis au séjour des Dieux?

Est-ce là que, jeune encore,
Tu mis aux pieds des autels
En Attique, en Epidaure,
Le vrai salut des mortels?

Que Minerve, très-touchée
De ce salutaire don,
Sur ses tables a gravée
La mémoire de ton nom.

Et pour ta philanthropie
Elle dit: „qu'il soit porté
De l'Acropole en Asie
Brillant d'immortalité." (1)

---

(1) Les cinq strophes qui précèdent sont une allusion à ce que je fis au commencement du siècle pour introduire la vaccine en Orient.

Pourquoi, brise printannière,
Nous bercer du doux espoir,
Que le prince qu'on vénère
Viendrait encor nous revoir?

Vois ces lieux que sa présence
Animait d'un noble éclat,
Répéter dans leur souffrance :
Hélas! il ne reviendra pas!

Carlsbad, août 1853.

Lobkowitz, qui chanta si inimitablement nos Thermes, et leur prophétisa une cohorte d'Héliconiades, apprendrait avec joie qu'aux muses latines et allemandes se sont jointa les muses françaises. En 1833 Léon La Font, à ma prière, chanta: *l'Origine des Sources de Carlsbad* et l'*Heure des Eaux.* Nous ne pouvons qu'admirer la poésie du noble Breton, qui n'a passé à Carlsbad que comme un météore; et, comme je l'ai dit souvent, un Espagnol, faisant des vers français comme un Français, sera toujours à mes yeux un rare phénomène.

Je n'ai jamais fait ni essayé de faire un seul vers; mais j'ai toujours eu le bonheur de réussir, quand (tels sont les trois poëtes que je viens de nommer) je les en ai prié, en leur fournissant le texte des objets qu'ils ont chanté. *Exempla trahunt.* Espérons que les Muses françaises ainsi que d'autres, voudront bien encore se faire entendre sur les bords de la Tèple!

Le Barde Espagnol, d'après mes matériaux, a aussi chanté la *Consécration de la Source acidule nectarienne* de Giesshübel, que le roi de Grece a permis de nommer *Source Othonienne*, Don Diego a aussi chanté le monument érigé à Franzensbad à l'imperenr François I par un de ses fidèles et habiles ministres, S. E. Mr. le comte Joachim Münch-Bellinghausen. Le nombre des médecins de tous pays, qui viennent visiter nos Thermes pendant la saison est fort grand; mais celui des poëtes, qui viennent les chanter, est fort exigu. À peine en voyons-nous un tous les dix ans. Ils nous sont toujours les bien-venus.

Le café, le thé et le chocolat.

Ces trois substances exotiques sont chez les peuples civilisés les principaux éléments du déjeûner, ainsi que du petit repas que les uns prennent entre le dîner et le souper, ou par lequel un très-grand nombre terminent la journée.

Les Français, les Allemands, les Turcs, les Danois et les Suédois, sont en général sous la bannière du café; les Anglais presque exclusivement sous cette du thé; les Hollandais, les Polonais, les Russes, les Moldo-Valaques, les Villes Hanséatiques sont très-divisés dans l'emploi de ces deux aliments. Le chocolat, sans être inconnu à aucun de ces peuples, n'est national qu'en Italie, en Portugal et en Espagne. Chez les autres nations il est plutôt accidentel qu'habituel.

Je crois avoir rendu un grand service à Carlsbad, en y détruisant le préjugé qui faisait croire le thé incompatible avec nos eaux. Je n'en parle point médicalement, mais statistiquement. Ce que j'ai à en dire s'applique spécialement aux Anglais, chez lesquels le thé est d'un usage presque général, et dont la privation leur aurait été insupportable.

Je n'ai jamais dit ni pensé que la cure réussisse mieux avec le thé qu'avec le café. Je veux seulement dire que, sans permettre le thé aux Anglais et aux Anglo-Américains, Carlsbad n'en verrait pas un aussi grand nombre; qu'ils n'y auraient pas un clergyman pour leur service, divin et qu'ils ne songeraient pas à y bâtir une église.

Jadis les Anglais n'arrivaient jamais en droiture de la Grande-Bretagne, et encore moins des deux Indes. Ceux qui y venaient étaient envoyés par les médecins qu'ils avaient consultés en Allemagne, qui tous proscrivaient inexorablement le thé, ainsi que les praticiens de Carlsbad, qui prétendaient unanimement que la quantité de fer que nos eaux contenaient, (quoique infinitésimale), était incompatible avec le thé. En un mot, les Anglais et Anglaises étaient forcés de trouver un autre élément de déjeûner; ce qui les vexait, et les embarrassait dans le choix d'un remplaçant.

Ne connaissant aucune raison valable pour rester dans la même ornière que mes confrères, je fus fidèle à mon ancien dèjeûner, que

je permis à ma clientelle. J'écrivis sur ce sujet; les médecins Anglais, qui vinrent à Carlsbad, furent de mon opinion; bref, il n'y eut plus d'opposition à l'usage du thé; et chaque malade put choisir. Cette permission rendit heureux les amateurs exclusifs du thé. Je ne lui ai jamais attribué de supériorité comme auxiliaire de la cure. — J'ai remarqué cependant que les cas de douleurs plus ou moins aiguës, que cause le passage des calculs biliaires ou urinaires, et que les affections hémorrhoïdales sont plus aisément aggravées par le café, qui agit sur le systême sanguin, que par le thé, qui affecte quelquefois le systême nerveux, surtout chez le sexe féminin. La variété des maux, la différence des climats et des circonstances qui les produisent, est si infinie, qu'une des plus grandes qualités du praticien de Carlsbad est de savoir *individualiser*.

Nous avons vu, p. 12, qu'en 1794 j'adoptai l'excellent déjeûner écossais, auquel je suis resté fidèle, sauf tous ses confortables accompagnements, qui cadrent avec les dîners tardifs de ce pays-là, mais nullement avec la médecine et le régime thermal. Je puis dire, comme Voltaire en parlant du café, que „si le thé est un *poison*, il est *bien lent*," vu que j'en bois tous les jours deux fois depuis plus de soixante ans.

Nos ménagères Carlsbadoises ont le renom de faire du bon café; mais l'achat et la préparation du thé leur sont moins familièrs. On en trouve du très-buvable chez nos principaux marchands, et ceux qui veulent tout ce que le Céleste Empire produit de plus exquis, feront bien d'en apporter.

Quant au chocolat, on a observé qu'hors du Midi de l'Europe, on ne peut pas en faire, sans s'en lasser, un usage aussi constant que du café ou du thé, qu'on prend tous les jours avec un nouveau plaisir. Son nom grec est pompeux: *Theobroma* étant synonime *d'aliment des Dieux*. Malgré cette divine origine, il est peu usité sur les bords de la Tèple, où la fève de Moka et des Antilles joue le premier rôle.

Quant aux *déjeûners à la fourchette*, le plus simple bon sens suffit pour comprendre que notre estomac est assez occupé de l'éla-

boration de la quantité plus ou moins grande d'eau minérale, que nous lui confions, pour n'être pas encore surchargé de jambon, de volaille, de gibier et autres viandes froides. C'est par la même raison que nous interdisons à nos malades l'usage du souper, afin qu'ils puissent arriver le lendemain à la source avec un estomac vuide, susceptible d'absorber cette eau salutaire, dont ils attendent leur guérison ou du soulagement.

Conclusion

Voulant éviter, en rédigeant ces *Mémoires*, dans lesquels la vaccination joue le premier rôle, tout ce qui ressemble à la prolixité, je n'ai pu nommer toutes les villes où, dans et hors de la monarchie autrichienne, j'introduisis par correspondance l'ineffable bienfait du préservatif de Jenner. Mais j'eus parmi mes correspondants deux médecins dont je ne saurais faire mention trop honorable.

Le premier fut le docteur Ballhorn, de Hannovre, qui, comme nous l'avons déjà dit p. 22, fut le second disciple de Jenner, et qui, avec le docteur Stromeyer, publia tous leurs faits et gestes, dont ils firent hommage *à Jenner et à moi.*

Le second fut le docteur Friese, de Breslau, qui en 1800, mit le plus grand zèle à se lier avec moi, et auquel j'envoyai le vaccin et les instructions nécessaires. [Pendant deux ans lui et le docteur Nowak publièrent des *Archives*, entièrement consacrées à la vaccination, et les dédièrent *à moi seul.* Ma correspondance avec ce savant et actif médecin fut du plus haut intérêt. Nous lisons, entre autres, que c'est le docteur Friese qui fit parvenir à Moscou, en 1801, le vaccin qu'il tenait de moi, et qui réussit entre les mains de M. de Lyndström, chirurgien de Sa Majesté le Czar. Antoine Petroff, le premier enfant vacciné dans ce vaste empire, dut ajouter à son nom celui de *Vaccinoff* et l'on pourvut à sa subsistance à-venir. On se plut à dire à cette occasion, que si je n'avais pas été en Russie comme en Autriche, le *père* de la vaccination, j'en avais été du moins le *grand-père.*

TABLE DES MATIÉRES.

1678

